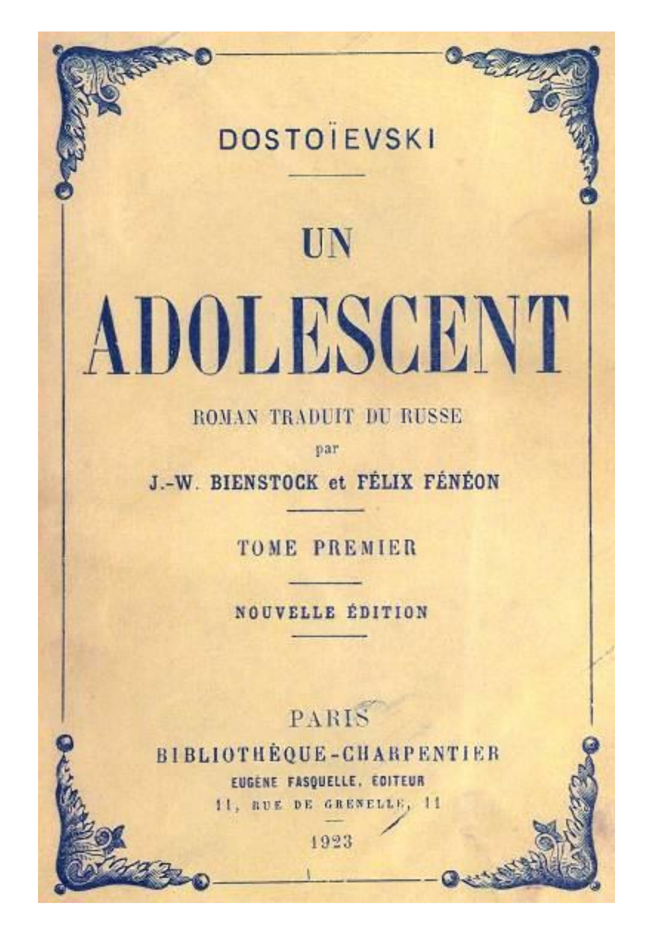


DOSTOÏEVSKI

UN ADOLESCENT

ROMAN TRADUIT DU RUSSE

par

J.-W. BIENSTOCK et FÉLIX FÉNÉON

TOME PREMIER

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1923

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski

UN ADOLESCENT

Tome premier

(1875 – 1876)

Traduction J.-W. Bienstock et Félix Fénéon

1923

Table des matières

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

I

Sous une de ces impulsions à quoi on essaie en vain de résister, je me suis assis pour écrire l'histoire de mes premiers pas dans la vie : tout était, en moi et autour de moi, si obscur… Mais, quand je vivrais cent ans, je jure de n'assumer, pour aucune autre période, une telle tâche : – il faut être trop lâchement amoureux de soi pour s'autobiographier sans honte. Du moins n'ai-je pas en vue l'applaudissement du public. Je ne suis pas littérateur ni ne veux l'être, et je considère comme vil de traîner au marché littéraire l'intimité de ses sentiments.

Je commencerai mes mémoires au 19 septembre de l'année passée, ce jour où, pour la première fois, je rencontrai… Mais il sied que j'inscrive ici quelques mots liminaires : il faut bien que je dise qui je suis, d'où je viens et quel pouvait être mon état d'esprit au matin de ce 19 septembre fatidique, – ainsi serai-je plus compréhensible, sinon à un lecteur improbable, du moins à moi-même.

II

Mon âge : vingt ans. Je me nomme Dolgorouki. Légalement, j'ai pour père Macaire Ivanovitch Dolgorouki.

Je suis donc enfant légitime. Ce qui ne m'empêche pas d'être enfant naturel, et cela à un degré éminent, – car sur mon origine il n'y a pas le moindre doute. Voici la chose. Il y a vingt-deux ans, le propriétaire rural Versilov (c'est mon père), qui avait alors vingt-cinq ans, visitait sa terre de la province de Toula. Cet homme qui m'impressionnait déjà si fort dans mon enfance, qui a eu si grande influence sur la formation de mon esprit et qui peut-être a scellé à sa marque tout mon avenir, il est curieux que cet homme me soit encore maintenant, sous beaucoup de rapports, une énigme. C'est précisément vers le temps de cette inspection qu'il devint veuf. Il avait épousé une jeune fille de famille noble, de fortune modeste, une Fanariotov ; il avait d'elle un fils et une fille. Des renseignements sur cette femme qui le quitta si tôt, j'en ai, dans le fouillis de mes papiers, mais très incomplets. Au surplus, maintes circonstances de la vie privée de Versilov m'échappent, tant il fut toujours envers moi compassé, mystérieux et indifférent, encore que, par moments, il m'étonnât par une sorte d'humilité. Je sais pourtant qu'il dissipa trois fortunes, en tout 400.000 roubles, plus peut-être. Bien entendu, aujourd'hui il ne lui reste pas un kopek.

Il vint, ai-je dit, visiter sa propriété, – il vint, « Dieu sait pourquoi », comme il me le dit lui-même dans la suite. Ses enfants ne l'accompagnaient pas ; il les avait entreposés chez des parents : telles furent toujours ses façons à l'égard de sa progéniture légitime et illégitime. Or, au nombre des domestiques attachés à cette propriété, il y avait le Macaire Ivanovitch Dolgorouki précité, lequel était jardinier.

Que je note ici, pour m'en débarrasser, l'irritant prestige qui, de mon nom, rejaillissait sur moi. Je ne concéderai pas volontiers que nul être au monde ait pu, du fait de son nom,

être fêté autant que je fus. Écolier, chaque fois qu'une des nombreuses personnes à qui je devais du respect, maître d'école, inspecteur, pope, etc., me demandait mon nom et me l'entendait proférer, chaque fois j'étais sûr de cette réplique :

— Prince Dolgorouki ?

Et, chaque fois, je devais préciser :

— Non, Dolgorouki tout court.

Ce « tout court » avait fini par m'excéder. Je ne me rappelle pas une seule exception, – nul de mes interlocuteurs qui ne m'ait posé la question :

— Prince Dolgorouki ?

Pour bien des gens le renseignement devait être inutile, et même je ne vois pas qui diable il a jamais pu intéresser. Mais tous s'enquéraient, tous sans exception. Apprenant que je suis Dolgorouki tout court, le questionneur, ordinairement, m'enveloppait d'un regard neutre et hébété, puis il s'éloignait à pas lents.

La question inéluctable, ce sont les camarades de classe qui la formulaient de la façon la plus blessante. On sait l'ingéniosité de cette engeance à berner un nouveau venu. Celui-ci est debout devant quelque gros garçon, un ancien, qui le regarde d'un œil railleur et agressif.

— Ton nom ?

— Dolgorouki.

— Prince Dolgorouki ?

— Non, simplement Dolgorouki.

— Ah ! simplement ! Imbécile…

Et il a raison, il n'est rien de plus sot que de s'appeler Dolgorouki sans être prince. Cette sottise, je la traîne après moi comme une queue dérisoire. Dans la suite, devenu plus irascible, – à la question :

— Es-tu prince ?

Je répondais toujours :

— Non. Je suis le fils d'un domestique, ancien serf.

Plus tard (mon irritabilité s'était accrue, et la question me crispait les nerfs et m'horripilait), je répondis, un jour :

— Non, Dolgorouki tout court, fils illégitime de mon ancien seigneur, M. Versilov.

Ce type de réponse, je l'inaugurai en sixième année scolaire ; je me rendis compte assez vite de ce qu'il avait d'impolitique, mais je m'obstinai. Est-ce de cette boutade que s'autorisa un de mes professeurs pour déclarer que j'étais « farci d'idées vindicatives et civiques » ? Elle était généralement accueillie par un étonnement nuancé de réprobation. Enfin un de mes condisciples, un garçon très intelligent, avec qui je causais une fois par an, me dit, sur un ton grave et en évitant mon regard :

— Sans doute, de tels sentiments vous honorent ; mais, à votre place, quand même, je ne me ferais pas gloire d'être illégitime… et vous, pour dire cela, vous prenez un air de fête.

Je cessai de me vanter d'être illégitime.

Dieu ! qu'il est difficile de s'exprimer en russe ! – plus difficile que de s'exprimer en aucune autre langue européenne. J'ai déjà eu l'occasion de le vérifier maintes fois dans mes relations verbales avec les gens. Leur richesse intérieure est plus grande que ne le décèle l'expression. Nos mots trahissent leur homme. Voilà que j'ai rempli trois pages à dire comment je passai ma vie à m'exaspérer de mon nom, et le lecteur aura déjà conclu que je m'exaspère expressément de n'être pas prince, mais Dolgorouki tout court. Il serait humiliant pour moi de m'expliquer.

III

Dans la valetaille de la propriété de M. Versilov (cinq cents âmes), il y avait une jeune fille, laquelle était âgée de dix-huit ans quand Macaire Dolgorouki, quinquagénaire, s'était avisé subitement de l'épouser. Les mariages de serfs se faisaient avec la permission du maître et quelquefois même sur son ordre. À cette époque, la tante était dans la propriété de M. Versilov. Tout le monde l'appelait « tante » ; elle n'était, d'ailleurs, la tante de personne, sauf peut-être, vaguement, de M. Versilov. Elle avait nom Tatiana Pavlovna Proutkov ; c'était une propriétaire rurale des environs, riche de trente-cinq âmes. Elle ne gérait pas la propriété Versilov ; mais, à la faveur du voisinage, elle la surveillait : surveillance qui valait une gérance habile. Laissant de côté sa compétence administrative, je dirai que Tatiana Pavlovna était une créature vraiment noble et, d'ailleurs, originale.

Non seulement, elle ne détourna pas le revêche Macaire Dolgorouki de ses intentions matrimoniales, mais elle les encouragea. Sophie Andréievna (la serve de dix-huit ans, ma mère) était orpheline depuis dix ans. Feu son père, serf lui

aussi, qui estimait beaucoup Macaire Dolgorouki et lui était reconnaissant d'un service obligeamment rendu, avait, à son lit de mort, appelé cet homme et, devant le prêtre et les domestiques, lui avait dit, désignant sa fille :

— Élève-la et épouse-la.

Tous ont entendu ces mots. Quant à Macaire Ivanovitch, je ne sais pas s'il l'épousa par amour ou par devoir. Le plus probable, c'est qu'il fut, en l'espèce, tout à fait indifférent. C'était, malgré son humble condition, un homme de poids. On ne peut dire qu'il fût raisonneur, il était tout simplement d'un caractère têtu, parlait avec autorité, jugeait les choses de haut, et, selon sa propre et admirable expression, « vivait respectablement ». Tel il était à cette époque. Certes, il sut acquérir l'estime générale, mais on s'accordait à le juger insupportable pour tout le monde. Quand il eut quitté le service, persista de lui le souvenir d'un saint qui a beaucoup souffert, cela je le sais pertinemment. Et voilà pour Macaire Ivanovitch Dolgorouki.

Quant à ma mère, jusqu'à ses dix-huit ans, Tatiana Pavlovna la garda près d'elle, malgré les instances de l'intendant qui voulait l'envoyer en apprentissage à Moscou. Tatiana Pavlovna lui donna une certaine éducation, c'est-à-dire l'initia à la couture, à la coupe, aux belles manières et même à la lecture. Ma mère ne sut jamais écrire correctement. Son mariage avec Macaire Ivanovitch, elle ne l'avait jamais mis en question. N'était-ce pas une affaire définitivement résolue ? Elle marcha à l'autel de l'air le plus placide, si bien que Tatiana Pavlovna elle-même lui décerna à cette occasion le nom de « moule ». Tout cela sur le caractère de ma mère, je l'ai appris de Tatiana Pavlovna elle-

même. Versilov arriva à la campagne juste six mois après ce mariage.

IV

Jamais je n'ai pu savoir ni présumer comment les choses ont commencé entre lui et ma mère. Je veux bien croire, comme il me l'a affirmé lui-même l'année dernière non sans que son visage s'empourprât, qu'il n'y eut aucun roman entre eux et que tout se passa *comme ça.* « Comme ça », j'en conviens, a de la saveur, mais une saveur un peu vague, et je serais curieux de savoir comment les choses ont pu se passer. J'ai une sincère répugnance pour certaines saletés ; mais je ne crois pas que, dans le cas actuel, ma curiosité soit une curiosité malsaine. D'ailleurs, l'année dernière, je connaissais à peine ma mère ; dès l'enfance on m'a confié à des étrangers, pour la commodité de Versilov – j'y reviendrai ; – aussi je ne réussis pas à me figurer quel pouvait bien être le visage de ma mère à cette époque. Si elle n'était pas belle, alors par quoi fut donc séduit le Versilov de cette époque. Question qui, pour moi, a son importance : sa solution peut déterminer un des aspects de cet homme ; ce n'est donc pas par dépravation que je me la pose… Lui-même, ce taciturne personnage, – avec cette charmante bonhomie qu'il a l'air de tirer de sa poche au moment juste où il en a besoin, – lui-même m'a dit qu'à cette époque, il était très jeune et pas du tout sentimental. Il lisait *Anton Goremyka* et *Polineka Saxe,* deux livres qui eurent une énorme influence civilisatrice sur la jeune génération d'alors. Il ajouta avec un grand sérieux que c'est peut-être à cause d'*Anton Goremyka* qu'il vint à la campagne. Comment diable put bien s'engager la conversation entre ce jeune homme un

peu nigaud et ma mère. J'imagine que, si j'avais un seul lecteur, je lui donnerais à rire : voit-on ce coquebin s'attaquer à telles questions épineuses et prétendre les résoudre par la vertu sans doute de son inexpérience ! D'accord, je suis pauvre de documentation personnelle, – et ce n'est pas par orgueil que je le dis, sachant ce qu'il peut y avoir de ridicule dans l'ingénuité d'un grand gaillard de vingt ans. Seulement je ferai remarquer à ce monsieur qu'il serait aussi embarrassé que moi. C'est vrai, je ne sais rien des femmes, et même je n'en veux rien savoir : toute ma vie je cracherai sur ces espèces ; je m'en suis donné ma parole. Mais je sais pourtant, de science certaine, que telle femme séduira spontanément par sa beauté ou par n'importe quelle qualité évidente de prime abord ; et que telle autre, il faudra l'étudier six mois pour discerner la source du charme qui émane d'elle et même pour percevoir ce charme. Celle-ci, pour la comprendre, ce sera peu d'ouvrir les yeux et d'être entreprenant. C'est de bien autre chose qu'il s'agira ; j'en suis convaincu malgré mon inexpérience, et si je m'abuse, qu'il n'en soit plus question, et mettons toutes les femmes au rang d'animaux familiers : on les gardera près de soi comme tels, – ce ne sera pas pour leur déplaire…

Je sais que ma mère n'était pas belle. Bien que je n'aie vu d'elle aucun portrait datant de cette époque, je sais qu'elle n'était pas belle. S'éprendre d'elle d'un coup, on ne le pouvait donc pas. Si Versilov se fût soucié simplement de « se distraire », il eût choisi une autre femme. Justement il y en avait une toute désignée à ses entreprises et qui n'était pas mariée, la chambrière Anfissa Constantinovna Sapojkov. N'eût-il pas été honteux qu'un homme qui arrivait là en lisant *Anton Goromyka* se fît un jeu de la sainteté du mariage, qu'un tel homme, se targuant odieusement de son droit de propriétaire, disloquât le ménage d'un de ses serfs ? Or, je le

répète, il y a quelques mois, – donc vingt ans après les événements, il m'a parlé avec gravité de cet *Anton Goromyka*. Et Anton, on ne lui a dérobé que son cheval, – et non sa femme ! Évidemment il s'est passé quelque chose d'extraordinaire, grâce à quoi Mlle Sapojkov a perdu la partie (selon moi : a gagné). J'ai assisté près de lui, une ou deux fois, l'an passé, à ces moments où on pouvait lui parler (on ne peut pas toujours lui parler), j'ai insisté sur toutes ces questions et j'ai remarqué que lui, malgré son flegme aristocratique et l'ascendant de l'âge, ne laissait pas que d'être un peu déconfit. Mais j'ai insisté. Je me rappelle qu'un jour, dans une conversation où, comme d'ordinaire, il tenait sa partie sur un ton détaché, sa parole eut un glissement, et il me confia que ma mère était une de ces personnes *sans défense,* qu'on n'aime pas nécessairement, dont on a subitement *pitié* (pour leur douceur ou pour quelle autre cause ?), dont on a pitié pour longtemps. On a pitié et on s'attache… « En un mot, mon cher, il arrive parfois qu'on ne se détache pas. » Voilà ce qu'il m'a dit, et si en effet ce fut ainsi, je suis bien obligé de croire qu'il n'était pas alors le blanc-bec qu'il prétendait. Puis il m'indiqua que ma mère l'avait aimé par « humilité ».

Tout cela je le note, en quelque sorte, à la louange de ma mère… J'ai déclaré que je ne savais rien de son lointain passé. Si. Je sais fort bien l'étroitesse morale du milieu où elle avait vécu, et cette discipline misérable à quoi, rompue dès l'enfance, elle s'astreignit toute la vie. Néanmoins le malheur arriva. Et ici, il faut que je précise : à voler dans les nuages, j'ai omis une constatation essentielle, – à savoir que *le malheur* se situe à l'origine même de leur aventure (j'espère que le lecteur comprendra d'un coup de quoi je veux parler). Rien là qui soit en contradiction avec ce qui précède : car de quoi, ô mon Dieu, et dans l'hypothèse même

de l'amour le plus irrésistible, de quoi aurait pu parler le Versilov de ce temps-là à la personne qu'était alors ma mère ? J'ai entendu dire que souvent l'homme s'unit à la femme dans un monstrueux silence. Monstrueux, – non, dans le cas que j'élucide : en dépit qu'il en eût, Versilov ne pouvait, me semble-t-il, commencer autrement avec ma mère. Pouvait-il commencer par lui expliquer *Polineka Saxe ?* Selon ses propres paroles, ils se cachaient dans les coins, s'attendaient l'un l'autre dans les escaliers ; quelqu'un passait-il, ils se séparaient brusquement, le visage en feu : le « seigneur-tyran » tremblait devant la moindre servante. Le développement de leur amour est une énigme. L'usage est qu'un homme à la Versilov quitte sa partenaire dès que le but est atteint. Il ne se conforma pas à la coutume. Pour un jeune gaillard bien râblé, pécher avec une servante accorte et coquette (mais ma mère n'était pas du tout coquette), c'est non seulement licite, c'est encore inévitable, – et on eût facilement absous mon père, en considération de sa situation romanesque de jeune veuf et de son oisiveté. Mais aimer pour toute la vie… Je ne garantis pas qu'il l'ait aimée expressément, mais qu'il l'ait traînée toute sa vie après lui, c'est un fait.

J'ai posé beaucoup de questions ; mais il en est une, et la plus importante, que je n'osais poser franchement à ma mère. Pourtant j'eus avec elle, l'année dernière, bien des entretiens propices aux confidences ; pourtant, chien vil et ingrat, enclin à exagérer mes griefs, je ne me gênais guère avec elle… Cette question, la voici : Comment, mariée depuis six mois, et imbue de la superstition du mariage, comment, elle qui tenait son Macaire Ivanovitch pour une manière de dieu, avait-elle pu, en moins de deux semaines, se laisser choir dans un tel péché, comme une mouche ? Ce n'était pas une femme dépravée, ma mère. Et même je veux

dire qu'il est difficile de se représenter une âme plus pure et qui soit restée aussi inviolablement pure. On pourrait alléguer qu'elle agit inconsciemment ; mais il siérait de ne pas prendre ce mot au sens que lui donne un avocat qui plaide pour un voleur ou un assassin. Si elle succomba, ce fut sous une de ces impulsions fortes qui fatalement et tragiquement étourdissent la victime. Peut-être était-elle éprise jusqu'à la mort… de la coupe de son habit, de la raie bien parisienne de ses cheveux, de sa façon si correcte de prononcer le français, le français dont elle ne comprenait pas un mot, ou de cette romance qu'il chantait au piano ! Elle était éprise de quelque chose qu'elle n'avait jamais encore vu ni entendu (il était très beau), et d'un coup elle s'était, jusqu'à l'oubli de tout, éprise de lui, de la coupe de son habit, de ses romances. J'ai entendu dire que chez les jeunes serves, même parmi les plus honnêtes, le cas n'était pas rare. Oui, cette raison était suffisamment puissante, et, pour expliquer le phénomène, il n'est nullement besoin de mettre en jeu le droit du maître ni la notion « humilité ». Ce jeune homme pouvait parfaitement avoir en lui assez de force charmeuse pour qu'une créature pure, et même, sinon surtout, une créature tout à fait différente de lui, tout à fait d'un autre milieu, fût attirée vers lui au prix de sa perte évidente. Ma mère, je veux croire, comprit nettement que dans ce jeu tout concourait à sa perdition et peut-être n'est-ce qu'à la minute pathétique qu'elle cessa de voir le danger. Il en est toujours ainsi chez ces « sans défense » : elles voient l'abîme, et elles y marchent, candides.

Leur repentir coïncida avec leur péché. Versilov m'a dit avoir sangloté sur l'épaule de Macaire Ivanovitch, appelé, à cet effet, dans le cabinet de travail du maître, – cependant qu'elle gisait inanimée dans sa chambrette qui donnait sur la cour.

V

Mais en voilà assez sur ces choses clandestines. Versilov racheta ma mère et partit bientôt avec elle. Dès lors, comme je l'ai écrit déjà, il la traîna derrière lui partout, – sauf quand il s'absentait pour longtemps : alors, d'ordinaire, il la confiait aux soins de Tatiana Pavlovna Proutkov, qui toujours, dans ces occasions, surgissait de quelque part. Ils habitaient Moscou, ils habitaient çà et là à l'étranger ; ils habitaient Pétersbourg. S'il y a lieu, je parlerai plus tard de tout cela… Un an et demi après le mariage avec Macaire Ivanovitch, je vins au monde. L'année suivante me naquit une sœur, et, onze ans plus tard, un frère, qui mourut au bout de quelques mois. Cette fois, les couches avaient été difficiles : ma mère y perdit sa beauté, du moins me l'a-t-on dit, et commença à décliner.

Jamais les relations avec Macaire Ivanovitch ne furent interrompues. Où que fussent les Versilov, Macaire Ivanovitch ne manquait pas de donner de ses nouvelles à « la famille ». Il semble que de si anormales relations dussent avoir quelque chose d'un peu ridicule. Point. Deux fois par an, ni plus ni moins, on recevait une lettre. Ces lettres, je les ai lues. Elles se ressemblaient extraordinairement. Là, presque rien qui eût un caractère personnel ; mais des phrases cérémonieuses sur les événements les plus ordinaires et les sentiments les plus généraux : tout d'abord l'expéditeur fournissait des informations sur sa santé et en sollicitait touchant celle des destinataires ; venaient ensuite, en bon ordre, les saluts et les bénédictions ; c'était tout. « À notre très chère et respectable épouse Sophie Andréievna, j'envoie le salut le plus profond… À nos aimables enfants, j'envoie ma bénédiction paternelle indéfectible… (Les

enfants, au fur et à mesure de leur apparition, étaient enregistrés sous le nom de leur père légal.) Je ferai remarquer ici que Macaire Ivanovitch avait trop de tact pour jamais donner du « mon bienfaiteur » au « très respecté monsieur André Pétrovitch, » bien que, dans chaque lettre, il lui envoyât immanquablement son salut le plus profond, lui demandât sa grâce et appelât sur lui la bénédiction divine. Ma mère répondait à Macaire Ivanovitch, presque courrier par courrier, et dans un style analogue. Versilov sans doute ne participait pas à la correspondance. Macaire Ivanovitch écrivait de localités fort diverses : il séjournait des semaines, des mois dans un couvent, puis se rendait dans quelque autre couvent. Il était devenu ce qu'on appelle un pèlerin. Jamais il ne nous a rien demandé ; mais, tous les trois ans, il arrivait à la maison pour y passer quelques jours et s'installait chez ma mère, qui avait toujours son appartement distinct de celui de Versilov. De cela, il me faudra parler plus loin. Ici je remarquerai seulement que Macaire Ivanovitch s'installait en modeste appareil : un divan dans un coin, derrière un paravent, lui suffisait. Et il ne s'éternisait pas. Cinq jours, une semaine.

J'ai omis de mentionner qu'il était plein de respect envers son propre nom de « Dolgorouki », et pourquoi ? parce que ce même nom est porté par des princes. Comme on voit, le personnage ne laissait pas d'avoir des côtés comiques.

Bien entendu, je n'étais jamais de ces assemblées familiales. Presque dès ma naissance, j'avais été éliminé ; des étrangers étaient commis à ma garde et à mon éducation. Oh, cela n'impliquait à mon égard aucune malveillance délibérée ; c'était comme cela, tout simplement. Lors de ma naissance, ma mère était encore jeune et belle :

cet homme était donc soucieux de l'avoir toute à lui, et l'enfant crieur était encombrant, surtout en voyage. De sorte que jusqu'à ma vingtième année je n'ai vu ma mère que deux ou trois fois, par hasard. De ce *modus vivendi,* naturellement elle n'était pas responsable. L'arrogance de Versilov réglait notre commerce.

VI

Passons à un autre sujet.

Un mois avant, je veux dire, un mois avant le 19 septembre, – à Moscou, je résolus de renoncer à tout ce monde et à me renfermer définitivement dans mon idée. « Me renfermer dans mon idée », dans l'idée pour la réalisation de quoi je persiste à vivre. Ce qu'est « mon idée », je le dirai plus tard et ne le dirai que trop.

Elle commença à se configurer dans mon esprit, vers le temps où j'étais en « sixième année » scolaire, et depuis elle fut ma compagne de tous les instants. Elle absorba ma vie. Avant qu'elle apparût, je vivais dans une atmosphère de rêves. Elle les dissipa, s'installa despotique. Les occupations du lycée furent impuissantes contre elle. Moi qui avais toujours été parmi les premiers de ma classe, je terminai mal mes études. À ma sortie du lycée (j'avais alors dix-neuf ans), ma résolution était prise de rompre tous liens de famille et même, s'il était nécessaire, de m'isoler de tout le monde. J'avais écrit à Pétersbourg qu'on voulût bien désormais me laisser absolument tranquille, ne plus m'envoyer de subsides, et m'oublier, si toutefois ce n'était déjà fait ; je notifiais, en outre, ma décision de ne pas entrer à l'Université. J'étais, en effet, pris dans ce dilemme : ou renoncer à l'Université et

aux études supérieures, ou ajourner à quatre ans la réalisation de « mon idée »…

Versilov, mon père, que je n'avais vu qu'une fois encore, – à l'âge de dix ans, – Versilov, en réponse à ma lettre, qui cependant ne lui était pas directement adressée, m'appela par lettre à Pétersbourg où, me disait-il, il allait me trouver une place. Ainsi cet homme hautain et taciturne qui, m'ayant mis au monde, puis m'ayant retranché de sa vie, n'avait nul repentir ni de ceci ni de cela et qui sans doute ne possédait sur mon existence même que des notions vagues (comme je le sus plus tard, ce n'est pas lui qui avait supporté les frais de mes années de Moscou), cet homme se souvenait brusquement de moi et m'honorait d'une lettre autographe… Un tel appel me séduisit pour ce qu'il avait d'inopiné, et décida de mon sort. D'ailleurs, il me plut que, dans cette lettre (une page de petit format), pas un mot ne concernât l'Université, ne me reprochât de refuser de m'instruire, ne m'objurguât de changer d'avis. Bref, aucune des classiques blagues paternelles. Peut-être ne fallait-il voir là qu'une marque nouvelle de l'ancienne indifférence…

Je me décidai à déférer à l'invitation de Versilov. Rien là qui compromît la réalisation de mon rêve. Si la voie où j'allais m'engager m'éloignait du but, je saurais à temps bifurquer ou revenir sur mes pas ; je romprais avec ma « famille » et m'enfermerais dans ma carapace. « Oui, je m'y enfermerai comme une tortue. » Cette comparaison me plut, et, continuant à ratiociner : « Jamais je n'abandonnerai mon projet, quand ils me plairaient tous, là-bas, quand ils me donneraient le bonheur, quand je vivrais dix ans avec eux. » Dans ce conflit entre la rigidité de mon projet et les compromissions qu'impliquaient les conditions de cette vie nouvelle, il y avait, me semble-t-il, le germe des nombreuses

imprudences que j'ai commises au cours de cette année, de mes lâchetés, de mes vilenies et de mes sottises.

Cet homme qui m'avait délaissé et humilié, avais-je pour lui de l'amour ou de la haine ? Je ne sais ; mais toutes les songeries de mon enfance s'étaient concentrées sur lui, pendant des années, obstinément. Un père, j'allais enfin avoir un père… cette pensée m'enivrait, tandis que le wagon m'emportait vers Pétersbourg, et je me complaisais aussi dans cette pensée que j'allais paraître là-bas en justicier et en maître. On pourrait se méprendre au sens de mes paroles : je dirai donc ici que c'étaient des sentiments généreux qui bouillonnaient en moi. Versilov s'attendait sans doute (mais se donnait-il seulement la peine de penser à moi ?) à se trouver en présence d'un petit garçon, d'une espèce de blanc-bec prêt à s'ébahir de la moindre vétille : or, je connaissais déjà les dessous des choses, et je détenais à son insu tel document qu'il eût payé volontiers (je le sais maintenant avec certitude) au prix de quelques années de sa vie. Mais voilà que je parle par énigmes. Hors de la lumière des faits les sentiments restent troubles. Je mettrai donc les faits en place. C'est pour cela que je me suis assis devant cet encrier.

VII

Déblayons. Il faut que j'arrive à la date que j'ai consignée au début de ces pages… Je noterai brièvement que je les trouvai tous, Versilov, ma mère et ma sœur (celle-ci, je la voyais pour la première fois), presque dans la misère ou à la veille de la misère. Qu'ils fussent dans une situation pénible, je le savais déjà avant de partir pour Pétersbourg, mais ce que je vis dépassa cruellement mon attente ; et,

d'ailleurs, mon imagination avait toujours été rebelle à se représenter cet homme (mon futur père) autrement que paré d'un prestige qui le désignât au premier rang…

Jamais, jusqu'à ces temps derniers, Versilov n'avait habité ostensiblement le même appartement que ma mère, – cela par un lâche souci des « convenances ». Mais maintenant tous vivaient ensemble, dans un pavillon de bois d'une ruelle. Tous les objets de quelque prix étaient en gages chez le prêteur. De sorte que je donnai à ma mère, en cachette de Versilov, mes mystérieux soixante roubles. Précisément, « mystérieux » : je les avais prélevés, les deux années précédentes, sur les cinq roubles mensuels de mon argent de poche. Ces économies avaient commencé le jour même de l'éclosion de mon « idée ».

Ma mère et ma sœur faisaient des travaux de couture ; Versilov, lui, vivait oisif et conservait maintes habitudes assez dispendieuses. Il grognait horriblement, surtout à table. Tous ses procédés étaient d'un despote. Mais ma mère, ma sœur et Tatiana Pavlovna, et toute la famille de feu Andronikov (qui avait été tout ensemble chef de bureau dans quelque ministère et gérant des affaires de Versilov, et qui était mort depuis trois mois), famille consistant en un nombre considérable de femmes, l'adoraient comme un fétiche. Cela ne laissait pas de m'étonner. Quand, neuf ans auparavant, je l'avais vu, il avait incomparablement plus de lustre. Comment, en neuf ans, peut-on vieillir, se faner de la sorte ? Mon premier sentiment, à le revoir, fut de déception, de malaise et de tristesse. Pourtant, ce n'était pas encore un vieillard : il avait quarante-cinq ans. Et, à le bien regarder, son masque, s'il n'avait plus la vivacité, l'assurance et l'éclat de jadis, impressionnait davantage : la vie en sa complexité s'y était inscrite…

La misère était peut-être le moindre des soucis de Versilov. Et, d'ailleurs, il avait toujours l'espoir d'avoir gain de cause dans un procès d'héritage qui était pendant depuis une année entre lui et les princes Sokolski : d'un jour à l'autre une propriété valant bien 70.000 roubles pouvait lui échoir ; lui qui avait dissipé trois héritages serait sauvé par un quatrième. En attendant les prospérités, on souffrait. Personne qui prêtât sur espérances.

Au surplus, Versilov n'allait chez personne, bien que parfois il s'absentât pour toute la journée. Il y a déjà plus d'un an qu'il a été *chassé* de la société. Cette histoire, malgré tous mes efforts, m'est encore mystérieuse, après un mois de séjour à Pétersbourg. Versilov est-il coupable ou non ? Voilà ce qui m'importait ; voilà pourquoi j'étais venu. Tous s'étaient détournés de lui, notamment les hommes de poids, les hommes à influence, les hommes largement pavoisés d'honorabilité. Ils durent se détourner de lui à cause des bruits qui circulaient sur certain acte très bas et, ce que le monde tient pour pire, scandaleux, qu'il aurait commis en Allemagne. On parlait même d'une gifle qu'il aurait reçue trop publiquement d'un des Sokolski et à laquelle il n'aurait pas répondu par le moindre cartel. Ses enfants légitimes eux-mêmes (un fils et une fille) avaient rompu avec lui. Il est vrai que ce fils et cette fille fréquentaient dans la plus haute société grâce aux Fanariotov et au vieux prince Sokolski (ancien ami de Versilov). Cependant, en l'observant attentivement tout ce mois, j'ai pu voir qu'il était loin d'avoir abjuré toute arrogance, et, m'a-t-il semblé, ce n'est pas tant la société qui l'a exclu de son cercle, c'est lui plutôt qui a tenu à distance la société. Mais avait-il le droit de prendre vis-à-vis d'elle ces grands airs ? voilà ce qui m'inquiétait. La vérité, je la voulais connaître péremptoirement et vite, car j'étais venu juger cet homme. Mes forces, je les lui cachais

encore ; mais il me fallait ou me déclarer pour lui ou le repousser de moi. Cette éventualité-ci m'était douloureuse… J'en ferai enfin l'aveu complet : cet homme m'était cher.

Cependant, je vivais avec eux dans le même appartement, et je contenais à grand'peine, si même je la contenais, mon irritabilité. Au bout d'un mois, j'étais bien convaincu que je n'avais pas pu faire fonds sur Versilov pour des explications définitives. Ses manières badines me blessaient à vif, et je les aurais préférées acrimonieuses. Dans nos conversations, il affectait un ton supérieur, équivoque et sarcastique. Même à mon arrivée, ce n'est pas avec sérieux qu'il m'accueillit. À ce régime, du moins, il a gagné, si c'était son dessein, de rester pour moi impénétrable. Quant à moi, je ne m'humilierai pas à solliciter qu'il veuille bien renoncer à ces façons déroutantes. Et je cessai moi-même de parler sérieusement, je cessai même de parler et j'attendis. J'attendis l'arrivée à Pétersbourg de certaine personne par qui je saurais, et de source sûre, la vérité ; c'était mon dernier espoir. Et déjà je prenais mes dispositions en vue d'une rupture. Certes, je regretterais ma mère. Pourtant je la mettrais en demeure d'opter, elle et ma sœur. Ma formule était prête : « Ou lui, ou moi. » J'avais fixé le jour. En attendant, je continuais à vaquer à mon service.

CHAPITRE II

I

C'est à cette date du 19 que je devais toucher mon salaire pour le premier mois de mon service chez le vieux prince Sokolski. Cet emploi, ils me l'avaient fait obtenir sans me demander mon avis, et ils m'avaient fait entrer en fonctions le jour même, je crois bien, de mon arrivée à Pétersbourg, – procédés expéditifs contre lesquels je fus sur le point de protester. Mais une protestation eût peut-être amené une rupture, ce qui en soi n'était pas pour m'effrayer, mais pouvait nuire à mes desseins : j'avais donc accepté en silence, mettant ma dignité sous la sauvegarde de ce silence même. Je dirai tout de suite que ce prince Sokolski, homme opulent et conseiller intime, n'était à aucun titre parent de ces princes Sokolski de Moscou (gueux de génération en génération) avec qui Versilov était en procès. Il y avait simplement là similitude de nom. Néanmoins, le vieux prince s'intéressait fort à eux, à l'un d'eux : surtout, l'aîné, lequel était officier.

Versilov avait toujours eu une grande influence sur le vieillard, était même son ami, – ami singulier envers qui le prince éprouvait une crainte un peu superstitieuse. Ils ne s'étaient pas vus ces temps derniers : l'acte fâcheux dont on incriminait Versilov touchait précisément la famille du prince ; mais Tatiana Pavlovna était ici, et par son intermédiaire je fus placé chez le vieux, qui était en quête

d'un « jeune homme », scribe ou secrétaire. Il semblait donc qu'il voulût être agréable à Versilov, faire le premier pas vers lui, – et Versilov le lui permit. Le vieux prince agissait ainsi en l'absence de sa fille, veuve d'un général, et qui assurément eût mis obstacle à ce pas. Je reviendrai là-dessus. Mais je veux noter que ce caractère anormal des relations du prince avec Versilov m'a frappé à l'avantage de celui-ci : si le chef de la famille offensée lui conserve son estime, quelle créance donner aux bruits en circulation ?

Cette Tatiana Pavlovna que je retrouvais à Pétersbourg y était une façon de personnage… Au cours de ma vie, chaque fois que j'avais dû m'installer quelque part, elle avait surgi, d'où ? sur quel ordre ? Le fait s'était produit à mon entrée à la pension Touchard, à mon entrée au lycée, à mon entrée chez l'inoubliable Nicolas Siméonovitch. Dans ces circonstances-là, elle passait avec moi toute la journée, inspectait mon linge et mes effets, courant à travers la ville pour telle ou telle formalité, telle ou telle emplette, veillant à ce que rien de ce qui m'était nécessaire ne me manquât ; cependant elle ne cessait de maugréer contre moi, elle me donnait en exemple maints garçons accomplis qu'elle inventait sans doute pour les besoins de la cause, elle me pinçait, me bourrait, me houspillait, disparaissait, sans laisser de traces, pour des années, après quoi, derechef, elle réapparaissait en son rôle de factotum. Elle avait une petite figure maigre, au nez pointu, aux yeux d'oiseau. Elle servait Versilov comme une esclave, s'inclinait devant lui religieusement. Bientôt je remarquai avec étonnement que, partout, on la connaissait et que, partout, on l'estimait. Le vieux prince Sokolski lui témoignait un respect extraordinaire, et la famille du prince, et les enfants légitimes de Versilov, et les Fanariotov : cependant, elle vivait de la couture, du nettoyage des dentelles, de besognes pour

magasins de confection. À notre rencontre à Pétersbourg, dès les premiers mots nous fûmes en querelle : elle avait jugé à propos de me morigéner comme six ans auparavant. Nous avons continué à disputer, – ce qui ne nous empêchait pas de causer parfois ; et j'avoue qu'à la fin du mois elle commençait à me plaire : ses façons indépendantes avaient de la saveur. D'ailleurs, je lui tus cette sympathie naissante.

Je compris immédiatement qu'on m'avait placé auprès de l'égrotant vieillard pour l'amuser, et qu'en cela consistait toute ma tâche. Comme on pense, cela m'humiliait, et je voulus aviser en conséquence ; mais bientôt mon commerce avec ce vieil original fit naître en moi un sentiment assez inattendu, quelque chose comme de la pitié, et, à la fin du mois, je crois que je l'aimais, du moins n'avais-je plus la démangeaison de lui dire des injures.

Le prince Sokolski est sexagénaire. Il y a dix-huit mois, au cours d'un déplacement, il devint fou. La nouvelle de sa folie fit grand bruit à Pétersbourg. Comme c'est l'usage en pareil cas, on l'emmena immédiatement à l'étranger. Cinq mois après, il reparut, guéri ; pourtant il abandonna le service. Versilov affirmait (et peut-être avec trop de chaleur) que le prince n'avait pas le moins du monde eu un accès de folie, mais simplement des crises de nerfs. Moi-même étais assez enclin à adopter cette version. Rien ne paraissait différencier le Sokolski nouveau du Sokolski d'avant l'aventure, sauf peut-être, selon les gens, une frivolité trop en contraste avec la gravité afférente au noble âge de soixante ans. Notamment, on remarquait en lui une recrudescence de ses penchants matrimoniaux. Plusieurs fois pendant cette année et demie, il avait fait des préparatifs en vue de convoler. On le savait dans le monde et on s'y intéressait. Mais, comme de telles visées correspondaient mal aux

intérêts de certaines personnes de son entourage, on veillait sur le vieux. Veuf depuis vingt ans déjà, il n'avait qu'une fille, cette veuve de général qui arriverait de Moscou d'un jour à l'autre et dont il redoutait le caractère ; mais il pouvait cataloguer, du fait surtout de sa défunte femme, force parents éloignés, qui tous étaient d'assez pauvres diables ; en outre, il couvrait de sa protection une légion d'individus de sortes diverses qui tous espéraient bien trouver place dans ses dispositions testamentaires et, par conséquent, aidaient la générale à le surveiller. D'autre part, cette manie était sienne, de marier les filles pauvres. Il en mariait depuis vingt-cinq ans déjà, – parentes lointaines, filleules, et jusqu'à la fille de son portier. Il les hospitalisait chez lui, dès leur bas âge, les faisait élever par des gouvernantes françaises, puis les plaçait dans les meilleures écoles et enfin il les dotait et les mariait. Tout ce monde grouillait autour de lui. Ses protégées, naturellement dès le neuvième mois de leur mariage, procréaient des filles, abondamment, et celles-ci s'ingéniaient à s'installer, elles aussi, sous son toit : il baptisait de toutes parts, recevait, le jour de sa fête, des souhaits en foule. À quoi il se délectait.

Entré à son service, je remarquai vite, – et cela ne pouvait pas ne pas se remarquer, – qu'une conviction était ancrée en lui, à savoir que tout le monde le regardait d'un air singulier, qu'on ne se comportait pas avec lui comme au temps de sa pleine santé : et cela jetait une ombre sur tous ses plaisirs mondains. Il interrogeait soupçonneusement les regards. Le croyait-on fou ? Moi-même il m'observait parfois, d'un œil méfiant. Certes, s'il savait que quelqu'un répandît le bruit de son déséquilibre, lui, pacifique entre tous, se découvrirait pour le médisant des trésors de haine. Je m'évertuai à ne rien faire qui offusquât sa susceptibilité

légitime ; et j'étais content quand il m'arrivait de l'égayer. Je veux croire que cet aveu n'entache pas ma dignité.

La majeure partie de sa fortune était engagée dans les affaires. Récemment encore, il était entré comme associé dans une très solide compagnie anonyme. Bien que l'administration incombât à ses co-participants, il s'y intéressait fort, assistait aux réunions des actionnaires, siégeait dans les conseils, prononçait de longs discours, faisait des objections, du bruit, et y prenait plaisir. Prononcer des discours lui était une joie : à la faveur de ces manifestations, on pouvait vérifier l'aloi de son esprit. Et, même dans l'intimité, il aimait rehausser sa conversation d'une idée ostensiblement judicieuse ou d'un bon mot. Je comprends cela.

Au rez-de-chaussée de son hôtel était aménagée une façon de bureau. Là, un employé vérifiait les comptes, tenait les livres ; de là, il administrait la maison. Cet employé, qui d'ailleurs était titulaire d'un emploi en quelque ministère, suffisait à sa tâche. On m'adjoignit à lui, pour la forme. En fait, je fus installé dans le cabinet du prince. Travailleur illusoire, je ne sauvais même pas les apparences : assis à une table vierge de tout papier.

J'écris maintenant comme un homme qui depuis longtemps déjà s'est ressaisi et qui est devenu un spectateur désintéressé… Mais comment exprimer la tristesse qui pesait sur moi et cette nervosité qui peuplait d'énigmes mes insomnies ?

II

Demander de l'argent, même celui d'un appointement régulier, c'est fort désagréable pour qui sait ne l'avoir pas gagné… La veille, j'avais entendu ma mère chuchoter à ma sœur, en cachette de Versilov (« pour ne pas attrister André Pétrovitch »), son projet de porter au lombard une icône à quoi, je ne sais pour quelle cause, elle tenait fort. Je servais le prince au tarif de cinquante roubles par mois, mais j'ignorais comment me serait remise cette somme ; on ne m'avait rien dit à ce sujet lors de mon entrée en fonctions. Trois jours avant la fin de mon mois de travail, j'avais demandé à l'employé aux écritures :

— De la main de qui reçoit-on les appointements ici ?

Il m'avait regardé avec un sourire d'ironique étonnement (il ne m'aimait pas).

— Ah ! vous recevez des appointements…

Il voulut bien ne pas continuer par la question : « Pourquoi diable ?… » et simplement déclara ignorer à qui incombait le paiement de ma solde. Après quoi il avait piqué une tête dans ses registres.

Pourtant, il savait que je n'étais pas strictement inactif. Deux semaines auparavant, j'avais consacré quatre jours à la mise au net d'un brouillon du prince. Il s'agissait d'une suite d'« idées » que celui-ci se proposait de formuler devant l'assemblée des actionnaires. Coordonner ces griffonnages et en clarifier le style n'était pas une tâche si aisée… Quand la rédaction fut au point, le prince me convia à une séance de critique : à cet effet, nous passâmes une journée en tête à tête ; il discuta très chaudement avec moi ; somme toute, il

se déclara satisfait. S'est-il servi de mon travail ? je ne sais… De plus, j'avais libellé deux ou trois lettres d'affaires.

Autre cause pour quoi j'hésitais à réclamer mes appointements : j'avais décidé de donner ma démission, persuadé qu'aussi bien les circonstances me forceraient à lui fausser compagnie… En m'habillant, ce matin-là, je sentis mon cœur battre à larges coups. Je refrénai mon émotion ; mais elle reprit le dessus au moment où j'entrai chez le prince. Ce même matin devait arriver cette personne, cette femme de qui j'attendais l'explication de tout ce qui me tourmentait, je veux dire la fille du prince, la jeune veuve, dont j'ai parlé déjà et qui était en inimitié avec Versilov, – bref, la générale Akhmakov : j'écris enfin son nom. Je ne l'avais jamais rencontrée, et j'eusse été fort en peine de rien pronostiquer au sujet de notre entrevue, si même j'étais admis à la voir ; mais j'augurais (et peut-être sur des bases solides) que l'arrivée de cette femme dissiperait les ténèbres qui enveloppaient Versilov. Je ne pouvais rester calme, – et je m'irritais de me sentir, au premier pas, gauche et hésitant.

Je me rappelle par le menu toute cette journée…

Touchant la date de l'arrivée, le prince ne savait encore rien : il ne prévoyait pas que sa fille dût quitter Moscou avant une semaine. Or, moi, la veille, tout à fait par hasard, j'avais été mis au fait, par des paroles que Tatiana Pavlovna, qui venait de recevoir une lettre de la générale, avait chuchotées à ma mère, – des paroles que, sans doute, je n'ai pas écoutées, mais que je ne pouvais pas ne pas entendre quand j'ai vu quel émoi elles provoquaient. À ce moment-là, Versilov était absent.

Je ne voulais pas renseigner le vieillard, ayant remarqué combien il redoutait le retour de sa fille. Trois jours avant, il

avait même indiqué, – oh, très timidement et sur le mode allusif, – qu'à cause de moi il pourrait bien avoir des ennuis. Je dois dire cependant que, dans les relations de famille, il conservait, en somme, son indépendance et son autorité, surtout en matière d'argent. D'abord, je fus tenté de le considérer comme une vraie femme ; puis j'admis que, pour faible qu'il fût, il était susceptible de ressauts d'énergie, et que cette énergie était parfois irréductible. Je note, à titre de curiosité, que nous n'avons presque jamais parlé de la générale ; plus exactement, c'est moi surtout qui évitais d'en parler, – et lui, à son tour, évitait de parler de Versilov. Et je comprenais bien qu'il ne m'eût pas répondu si je lui avais posé une des questions délicates qui m'intéressaient tant.

De quoi nous avons parlé ensemble tout ce mois ? De tout et de n'importe quoi. La bonhomie de ses manières dans nos rapports me séduisait, – me séduisait et m'étonnait. M'étonnaient aussi certains détails physiques de sa personne. L'aspect général n'avait rien de singulier : une taille haute et svelte, des cheveux gris, abondants et bouclés, de grands yeux ; mais son visage, naturellement grave, avait cette propriété de passer, d'un coup, du très sérieux au trop frivole, – et c'était d'un effet désagréable, presque inconvenant, et, à une première rencontre, déconcertant. J'ai soumis ces remarques à Versilov. Il m'a écouté avec curiosité et comme s'il n'eût pas attendu de moi des observations de ce genre ; incidemment il m'a appris que la particularité dont je parlais s'était manifestée chez le prince postérieurement à sa maladie et s'était peut-être accentuée ces derniers temps.

Principalement nous parlions de sujets abstraits, – de Dieu et de son existence (y a-t-il un Dieu, oui ou non ?) et des femmes. Le prince était très croyant et très sentimental.

Dans son cabinet, il y avait une énorme icône devant quoi brûlait toujours la veilleuse. Mais, subitement, il affectait de douter de l'existence de Dieu et émettait des aphorismes sacrilèges, me provoquant à la réplique. Encore que la question du Très-Haut me passionnât peu, j'acceptais le débat ; nous nous laissions gagner aux joies de la controverse et ratiocinions de bon cœur. Son thème de prédilection, c'était les femmes. Je ne le suivais pas sans répugnance sur ce terrain, et il s'en attristait parfois.

C'est précisément d'elles qu'il parla, ce matin-là, dès que je fus en sa présence. Il était manifestement dans l'état d'esprit frivole, lui que j'avais laissé tout imbibé de pessimisme. Cependant, il me fallait régler la question des appointements avant que des gens vinssent s'interposer. Mais entrer en matière était difficile, et je lanternais misérablement, non sans m'irriter de ma sottise. Une fadaise du prince achevant de m'agacer, je promulguai mon opinion sur les femmes, d'un coup et avec un entrain brutal. Fausse manœuvre, qui, loin de déblayer la scène au bénéfice de la question qui me préoccupait, y installa une polémique oiseuse.

III

— … Pourquoi je n'aime pas les femmes ? – parce qu'elles sont grossières, qu'elles sont maladroites, qu'elles sont serviles, et qu'elles portent un costume inconvenant !

Telle fut la conclusion de ma tirade.

— Mon cher, assez ! exclama-t-il d'un ton jovial qui accrut mon irritation.

— Je ne parle pas du tout pour vous amuser ; j'exprime ma conviction, sans plus.

— Comment ! comment ! Les femmes sont grossières, les femmes s'habillent de façon inconvenante… Voilà qui est nouveau !

— Oui, grossières. Allez au théâtre ou à la promenade. Chaque homme sait où est sa droite. On se rencontre, on se croise, on s'éloigne, chacun inclinant sur sa droite. Une femme, je veux dire une dame, – je parle des dames, – une femme, elle, marchera sur vous tout droit, sans même vous remarquer et absolument comme si vous étiez obligé de vous écarter et de lui faire place ; je serais prêt à la lui céder, en sa qualité de créature plus faible, mais où diable est le droit dont elle paraît s'autoriser ? Où prend-elle que ce soit moi qui doive, et de toute nécessité, céder le pas ? Les femmes, quand j'en rencontre, je crache. Et de quelles sornettes vient-on nous rebattre les oreilles ! Elles sont dans une situation humiliante… On demande pour elles l'égalité… Quelle égalité ? – alors qu'elles me foulent aux pieds ou me fourrent du sable dans la bouche !

— Du sable ! Quel sable ?

— Elles s'accoutrent d'une façon inconvenante, – il n'y a que les dépravés pour ne pas s'en apercevoir… Au tribunal, quand il y a une affaire de mœurs, on la juge à huis clos. Alors, pourquoi tolère-t-on en pleine rue des exhibitions qu'on soustrait aux yeux et aux oreilles du public restreint d'une salle d'audience ? Elles s'affublent de falbalas pour attirer l'attention et pour qu'on s'écrie : La belle personne ! Cela, je ne peux pas ne pas le remarquer ; un adolescent le remarquera ; un enfant le remarquera aussi : c'est une lâche provocation. Que ces manières réjouissent de vieux

paillards, et qu'ils courent après les jupes en tirant la langue, soit ! Mais la jeunesse, la jeunesse, il faut la garder pure… Vous voyez bien qu'il ne me reste plus qu'à cracher… Elles marchent sur le boulevard en remorquant une queue d'un mètre et demi qui fait une poussière horrible. Et si le promeneur ne file pas, grand train, devant elles, ou ne fait pas un bond de côté, il est sûr d'avaler par le nez et par la bouche cinq livres de sable. Et puis leur queue est en soie. Elles traînent de la soie sur les pavés pendant trois verstes, parce que c'est la mode, – et le mari gagne au ministère cinq cents roubles par an. Voilà l'origine des pots de vin ! Moi, je crache toujours sur leur passage et je les injurie.

(Bien que je charge peut-être un peu, – au fond, ces idées sont encore les miennes.)

— Et il ne t'en a pas cuit ? demanda le prince.

— Je crache et je m'en vais. Sans doute elles s'en aperçoivent, mais elles font comme si elles n'avaient rien vu : elles marchent, majestueuses et sans détourner la tête. Et, pour ce qui est de les injurier, je ne les ai injuriées sérieusement qu'une fois. Oui, deux dames qui promenaient avec emphase leurs queues sur le boulevard. Oh ! je ne leur ai pas dit de gros mots. Mais j'ai fait, à voix haute, cette remarque, qu'une queue est dégoûtante.

— Tu as dit cela ?

— Oui. Primo, elles se moquent des gens et, deuxièmement, elles font de la poussière. Or, le boulevard est à l'usage de tout le monde : j'y passe ; celui-ci, celui-là, Fédor, Ivan, y passent comme moi, et tous nous sommes égaux. Voilà, – j'ai exprimé cela. En général, voir une femme

par derrière m'est insupportable : je n'aime pas ces allures. J'ai exprimé cela aussi, mais par allusion.

— Mon ami, mais tu t'attirerais des histoires très ennuyeuses. Tu pouvais fort bien te faire appeler en justice.

— Rien du tout ! De quoi se seraient-elles plaintes ? Un homme marche à côté d'elles et monologue ; tout homme, je pense, a le droit de dire son opinion au vent qui passe. J'ai philosophé… Je ne m'adressais pas à elles. C'est elles qui ont engagé les hostilités. Elles se mirent à m'invectiver, et de quel style !… J'étais un méchant gamin… ; il fallait me mettre au pain sec… ; j'étais un nihiliste… ; elles requerraient un policier… ; je parlais ainsi, profitant de ce qu'elles étaient seules, faibles femmes…, un homme me ferait fuir instantanément… Et force autres sornettes. Je leur enjoignis, très froidement, d'avoir à me laisser tranquille, leur déclarant, au surplus, que j'allais passer sur l'autre trottoir. J'ajoutai que, pour bien marquer que je n'avais pas peur des… hommes dont elles me menaçaient, je les accompagnerais, à vingt pas en arrière, jusqu'à leur domicile, puis que je stationnerais devant la porte, pour attendre leurs champions. Et ainsi ai-je fait.

— Mais enfin…

— D'accord… C'était une sottise ; mais elles m'avaient échauffé les oreilles. Trois verstes durant, elles m'ont traîné à leurs trousses, par une chaleur caniculaire ; puis elles sont entrées dans une maison en bois à un étage, oh ! une maison très convenable. Par la fenêtre je distinguais dans ce logis des fleurs en abondance, deux serins, trois bichons et des estampes dans des cadres. Je m'installai au milieu de la rue devant la maison, et restai là à peu près une demi-heure. À trois reprises, elles me regardèrent ; ensuite elles baissèrent

tous les stores. Enfin, de la porte cochère sortit un homme âgé, qui paraissait tout endormi ; manifestement on l'avait réveillé en mon honneur. Il s'arrêta tout près du porche, mit les mains derrière son dos et commença à me regarder. Et moi, je le regardai aussi. Il détourna les yeux, derechef me regarda, et tout d'un coup sa figure se détendit en un sourire… Je partis.

— Mon ami, c'est du Schiller que tu me racontes là ! Mais je m'étonne qu'un gaillard de ta sorte, avec ces joues vermeilles et tout cet air de santé, ait un tel dégoût des femmes. Comment se fait-il que, jeune comme tu es, la femme ne produise pas sur toi une impression plus… favorable. Moi, mon cher, quand j'avais onze ans, mon précepteur m'incriminait de regarder trop attentivement les statues du Jardin d'été.

— Vous désirez, il semble, prince, que j'aille trouver une Gothon et que je revienne vous faire la relation de cette belle aventure… Ce n'est pas la peine. Moi-même, non pas à onze ans, mais à treize, j'ai vu, dans sa nudité, non une statue, mais une femme. C'est même de là que date mon dégoût de ces espèces.

— Sérieusement ? Mais, *cher enfant*[1], une belle jeune femme a l'odeur d'une pomme, et tu parles de dégoût ?…

— Avant d'aller au lycée, alors que j'étais à la petite pension Touchard, j'avais un camarade, le sieur Lambert. Il me battait volontiers, car il était mon aîné de trois ans ; moi

---

[1] Nous imprimerons en italiques tous les mots qui sont en français dans le texte russe.

je lui rendais des services et, par exemple, je lui ôtais ses bottes. Lors de sa confirmation, l'abbé Rigaud vint le féliciter de son zèle pieux ; ils se jetèrent, tout en larmes, au cou l'un de l'autre. Je pleurai aussi, et je jalousais ces épanchements. À la mort de son père, il sortit de chez Touchard. Je ne l'avais pas vu depuis deux ans, quand, un jour, nous nous rencontrâmes dans la rue. Il m'annonça qu'il viendrait me voir. J'étais déjà au lycée, et je demeurais chez Nicolas Siméonovitch. Il se présenta le matin, me montra cinq cents roubles et me convia à le suivre. Comme au temps où il me battait, encore maintenant il avait besoin de moi, non, à la vérité, pour que je lui tirasse les bottes, mais pour que je reçusse ses confidences. Il me confia que cet argent il l'avait volé chez sa mère dans un coffre-fort, grâce à une fausse clé, – m'expliquant, d'ailleurs, que l'argent de son père lui appartenait légalement, et que le plus simple était de se servir soi-même. Il m'apprit aussi que, la veille, l'abbé Rigaud était venu à domicile lui faire des remontrances et lever au ciel des bras pathétiques. « Et moi j'ai tiré mon couteau et j'ai annoncé à Rigaud que, s'il insistait, je le tuerais. » (Il prononçait « tue-eais »). Nous sommes partis pour le Pont des Maréchaux. En route, il me raconta que sa mère avait des relations avec l'abbé Rigaud, qu'il le savait pertinemment, mais qu'il n'accordait pas plus d'importance à ces effusions qu'à une drôlerie quelconque. Il me notifia encore maintes et maintes choses, et moi, j'avais peur. Il acheta un fusil à deux coups, des cartouches, un fouet et une livre de bonbons. Nous sortîmes de la ville, pour chasser. Chemin faisant, nous avions rencontré un oiselier, et Lambert lui avait acheté un serin. Une fois dans la campagne, il ouvrit la cage ; l'oiseau, tout engourdi de sa captivité, voletait péniblement, Lambert se mit à tirer sur lui, mais sans l'atteindre. C'était la première fois qu'il chassait.

Un bien ancien projet se réalisait là : déjà chez Touchard, nous rêvions d'un fusil. On l'eût cru ivre. Ses cheveux étaient très noirs ; son visage, blanc et rose comme un masque en carton-pâte ; son nez, long et bossué, un nez bien français ; ses dents, blanches ; ses yeux, sombres. Il rattrapa le serin, l'attacha à une branche, et, presque à bout portant, lui tira deux coups de fusil ; la bestiole se dispersa en mille plumes. Nous revînmes sur nos pas… Un hôtel, une chambre, des victuailles, du champagne. Entre une femme… Je me rappelle que je fus frappé de sa somptueuse toilette, de sa robe de soie verte. C'est là que j'ai vu ce que je vous ai dit… Puis, tandis que nous recommencions à boire, il l'agaçait et l'injuriait. Elle était assise, peu vêtue. Il s'empara dérisoirement de la robe, et comme la femme, qui voulait enfin s'habiller, la réclamait plus impérieusement, il empoigna son fouet et, à tour de bras, cingla les épaules nues. Je me levai, l'attrapai aux cheveux, d'un coup le jetai à terre. Il ramassa une fourchette et me la planta dans la cuisse. Aux cris sont accourus des gens. Je me suis enfui. Depuis, le nu me soulève le cœur. Croyez-moi, elle était belle…

À mesure que je parlais, le visage du prince changeait d'expression : tout à l'heure frivole ; triste maintenant.

— *Mon pauvre enfant !* j'avais bien pensé que ton enfance avait souvent été douloureuse…

— Ne prenez pas ces choses si à cœur, je vous en prie.

— Tu étais si seul… Et ce Lambert… Et comme tu as raconté tout cela… Ah ! mon cher, aujourd'hui cette question des enfants est tout à fait terrible. Ces petits êtres voltigent devant vous comme des oiseaux merveilleux et vous

regardent avec leurs yeux purs… Et souvent il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés.

— Prince, vous êtes trop sensible. Songez que vous ne risquez pas d'avoir des enfants…

— *Tiens* – et le visage du prince changeait d'expression, – avant-hier, Alexandra Pétrovna Sinitzki, eh ! eh ! eh !… il me semble bien que tu l'as rencontrée ici il y a trois semaines… eh bien, imagine-toi qu'avant hier, comme je disais en riant que, si je me mariais, du moins je pouvais être tranquille, que je n'aurais pas d'enfant, elle m'a répondu : « Au contraire, soyez sûr que vous en aurez ; vous êtes de la catégorie des personnes qui en ont dès la première année, vous verrez, ah ! ah ! ah ! » C'était dit méchamment, mais avoue que c'était très spirituel.

— Spirituel, mais blessant.

— Eh ! *cher enfant,* on n'est pas blessé par n'importe qui… Je sais apprécier l'esprit : il devient rare… ; mais peut-on prendre au sérieux les dires d'Alexandra Pétrovna ?

— Comment avez-vous dit ?… On ne peut être offensé par n'importe qui. Précisément ! Il est des gens qui ne sont pas dignes qu'on fasse tant attention à eux. Principe admirable ! J'en avais justement besoin. Vous dites parfois des choses tout à fait topiques.

Il s'épanouit.

— *N'est-ce pas ! cher enfant,* l'esprit bon teint disparaît ; plus on va, moins on le rencontre… Eh, mais… *C'est moi qui connais les femmes…* La recherche de l'homme à qui se soumettre, voilà à quoi elles passent volontiers leur vie : elles ont soif de servitude. Toutes sans exception.

— Absolument juste ! m’écriai-je enchanté.

En temps ordinaire, nous eussions philosophé une heure sur ce thème. Mais un scrupule me piqua. Je devins rouge. Les compliments dont je saluais ses aphorismes n’étaient-ils pas plutôt des compliments à sa bourse ? Du moins n’en serait-il pas convaincu, dès que je mettrais sur le tapis la question argent ?

— Prince, je vous prie de me donner immédiatement cinquante roubles que vous me devez pour ce mois, exclamai-je tout à coup, dans une folie de grossièreté.

Je me rappelle (car je me rappelle cette matinée jusqu’aux moindres détails) qu’il se passa entre nous une scène dégoûtante de réalisme. D’abord il ne me comprit pas ; il me regardait de l’air atone de quelqu’un qui ne sait pas ce qu’on lui veut. N’était-il pas tout naturel qu’il ne songeât pas à me donner d’appointements, et, en effet, pourquoi m’en eût-il donné ? Mais quand il eut compris, il mit une hâte fébrile à tirer de sa poche cinquante roubles, et il était devenu rouge. Alors, je me levai et lui déclarai sèchement que je ne pouvais désormais accepter son argent, qu’évidemment on ne m’avait parlé d’argent que par erreur, mais que je n’avais droit à aucune rétribution, puisque je n’avais accompli aucun travail. Le prince se troubla fort, et entreprit de me persuader que j’avais beaucoup travaillé, que, dans l’avenir, je lui serais encore plus utile ; il déclarait que cinquante roubles étaient un salaire insuffisant, qu’il avait même parlé à Tatiana Pavlovna de son intention de me payer davantage, mais qu’impardonnablement il avait tout oublié. Je déclarai d’un ton péremptoire qu’il était inadmissible que je reçusse salaire pour le récit scandaleux de mon aventure avec les deux dames à queue de soie : je ne

m’étais pas loué pour l’amuser, mais pour m’occuper d’affaires ; il n’y avait pas d’affaires, – je n’avais qu’à m’en aller. Comment aurais-je imaginé l’effet que produisirent ces paroles. Il fut tel, que je cessai de contredire. Le prince en profita pour introduire cinquante roubles dans ma poche. Je les acceptai. Tout finit par quelque lâcheté.

— *Cher, cher enfant !* exclama-t-il en m’embrassant, tu es maintenant comme une partie de mon propre cœur ! Dans le « monde », il n’y a que le monde et rien de plus. Catherine Nicolaïevna [sa fille] est une femme brillante et dont je suis fier, mais souvent, très très souvent, mon cher, elle me blesse. Et toutes ces jeunes filles, *elles sont charmantes* et, les jours de fête, elles arrivent avec leurs broderies, mais je ne puis attendre d’elles aucun mot qui ait en moi une répercussion. J’ai maintenant des carrés d’étoffe brodée pour plus de soixante coussins : que de chiens on y voit courre que de cerfs ! Sans doute j’ai de l’affection pour ces jeunes personnes ; mais, avec toi, je suis cœur à cœur ; comme avec un frère. J’aime que tu me contredises, toi : tu es un lettré, tu as lu beaucoup…

— Je n’ai rien lu et ne suis pas un lettré. J’ai lu ce qui me tombait sous la main, et même, ces deux années dernières, je n’ai rien lu du tout ; du reste, je ne lirai plus.

— Pourquoi ?

— J’ai mieux à faire.

— *Cher*, il serait dommage qu’à la fin de la vie tu disses comme moi : « *Je sais tout, mais je ne sais rien de bon.* » Oui, j’ignore absolument pourquoi j’ai vécu… Mais je te suis si obligé… et même je voulais…

Il s’interrompit net, s’affaissa et devint pensif.

Après une émotion, il avait généralement des absences, divaguait un peu. Il y eut entre nous un silence trouble. Ce qui m'étonnait le plus, c'est que le prince eût parlé spontanément de sa fille, et avec cette franchise. J'attribuai cela à son égarement.

— *Cher enfant*, tu ne te fâches pas de ce que je te tutoie ? demanda-t-il subitement.

— Point. J'avoue qu'au début, ce me choqua un peu : je songeai à vous tutoyer aussi ; mais je compris que c'eût été une sottise, puisque ce n'était pas pour m'humilier que vous me tutoyiez.

Il ne m'écoutait déjà plus ; il avait oublié sa question…

— Eh bien, et le père ? demanda-t-il subitement en levant sur moi son regard pensif.

Je tressaillis. Premièrement, il appelait Versilov mon « père », ce qu'il ne se permettait jamais devant moi, et deuxièmement il prenait l'initiative de parler de Versilov, chose tout à fait anormale.

— Il est sans argent et très ennuyé, répondis-je sèchement malgré mon désir de voir la conversation se poursuivre.

— Oui, l'argent. Aujourd'hui se décide leur affaire, et j'attends le prince Serge qui doit m'apporter des nouvelles. Il m'a promis de venir me rejoindre dès le prononcé du jugement. C'est toute une fortune qui est en jeu : soixante ou quatre-vingt mille roubles. J'ai toujours fait des vœux pour André Pétrovitch [c'est-à-dire Versilov] et il semble qu'il aura gain de cause et que les princes seront déboutés. La loi est la loi !

— Comment ! c'est aujourd'hui que l'affaire se juge ?

Que Versilov eût négligé de m'en informer, cela me frappa. Et sans doute n'avait-il rien dit non plus à ma mère, ni à personne.

— Est-ce que le prince Sokolski est à Pétersbourg ?

— Depuis hier. Il arrive tout droit de Berlin pour la circonstance.

Encore une nouvelle extrêmement grave pour moi. « Et il viendra aujourd'hui ici, cet homme qui lui a donné un soufflet… »

— Eh bien, quoi ? dit le prince (Son expression venait de changer complètement), il propage toujours Dieu comme jadis ? et… et… peut-être de nouveau commencera par les fillettes… par les fillettes pas encore emplumées… Ah ! ah !

— Qui propage ? qui… par les fillettes ?

— André Pétrovitch ! Crois-tu qu'il nous ait assez tarabustés : qu'est-ce que nous mangeons ? à quoi nous pensons ? « Si tu es croyant, disait-il, alors prends le froc ? » Il l'exigeait presque, ma foi ! Même s'il avait raison, n'était-il pas trop rigoriste ? Surtout il fallait qu'il nous effrayât du jugement dernier, moi et tout le monde…

— Je n'ai rien remarqué de tel, et voilà un mois que je vis près de lui, répondis-je avec impatience.

J'étais agacé de le voir divaguer si misérablement.

— Ça, il ne le dit pas maintenant, mais crois bien que ce que je te rapporte est exact. C'est un homme d'esprit, et très savant, mais est-ce une intelligence saine ? C'était après le

séjour de trois ans qu'il fit à l'étranger… et j'avoue qu'il m'a fort troublé… et il a troublé tout le monde. *Cher enfant, j'aime le bon Dieu*. Je m'applique à être croyant, et je suis croyant, en effet… Mais il me mettait hors de moi. Je conviens qu'un jour je lui ai donné la réplique sur un ton assez léger, mais cela dans un accès de dépit, et d'ailleurs l'essence même de la question que je lui posais était sérieuse : « S'il existe un Être suprême, lui ai-je dit, et si cet Être existe *personnellement* et non comme un esprit quelconque, introduit dans la créature comme un liquide, alors où demeure-t-il ? » Mon ami, *c'était bête,* évidemment ; mais dans ces sortes de discussions, les bêtises arrivent toutes seules. *Un domicile,* c'est une chose importante. Il s'est fâché affreusement. On dit que là-bas il est devenu catholique.

— J'ai aussi entendu parler de cela. C'est un racontar inepte.

— Je l'affirme par tout ce qu'il y a de saint. Regarde-le bien… Cependant tu dis qu'il est changé. Et, à cette époque, comme il nous a tourmentés tous ! Crois-tu, il soutenait comme s'il était un saint, comme si son corps eût été une châsse de reliques. Il a exigé de nous le compte de notre conduite, je te le jure ! Ses reliques ! *en voilà une autre*. C'est drôle de la part d'un homme du monde… Sans doute, tout cela c'est de la sainteté, mais aussi c'est *de l'inconnu* et pour un homme du monde cela me semble inconvenant. Je lui ai exposé tout cela alors… Il portait des fers. Je rougis de colère.

— Les avez-vous vus vous-même ?

— Non.

— Alors je vous déclare que tout cela n’est que mensonges inventés par ses ennemis, ou plutôt son ennemie, car il n’en a qu’un : votre fille !

Le prince s’exaltait à son tour.

— *Mon cher*, je te prie instamment de ne plus mentionner jamais le nom de ma fille à propos de cette histoire infâme.

Je me levai. Il était hors de lui, son menton tremblait.

— *Cette histoire infâme,* reprit-il…, je n’y croyais pas, je n’y voulais pas croire, mais on m’a dit : « Crois, crois ! » et moi…

Le valet annonça une visite. Je me rassis.

IV

Entrèrent deux femmes, très simplement habillées. L’une était, approximativement, la belle-fille d’un des cousins germains de la défunte femme du prince ; celui-ci l’avait dotée, encore qu’elle fût dans une assez belle situation de fortune. L’autre était Anna Andréievna Versilov, fille de Versilov, plus âgée que moi de trois ans, qui demeurait avec son frère chez Mme Fanariotov ; je ne l’avais encore vue qu’une fois et dans la rue. Cette Anna Andréievna, dès l’enfance, avait été honorée par le prince d’une affection spéciale (comme on voit, Versilov et le prince se connaissaient de longue date). J’étais si troublé encore, qu’à leur entrée je ne me levai pas et, lorsque je m’avisai de mon impolitesse, j’estimai qu’il était trop tard pour la réparer. Je ne savais pas d’ailleurs si, du fait de la scène précédente, il

n’eût pas été séant que je prisse congé. Mais le vieux avait déjà tout oublié, selon son habitude, et la vue des demoiselles l’avait ragaillardi. Clignant des yeux il me chuchota mystérieusement :

— Regarde Olympe, regarde-la attentivement, je te raconterai après…

Je la regardai donc, sans rien lui trouver d’extraordinaire : taille replète, joues très colorées, physionomie avenante, de ces physionomies qui plaisent aux sensuels ; une expression de sincérité (cela, sous réserves). Rien n’indiquait qu’elle dût être d’une intelligence bien remarquable ; pourtant ses yeux brillaient de malice. Pas plus de dix-neuf ans. Au lycée, on l’eût appelée un « coussin ».

Tout autre était la fille de Versilov. Grave, grande, un peu maigre, le visage long et remarquablement pâle, d’opulents cheveux noirs, de vastes et sombres yeux au regard profond, la bouche petite et fraîche dans son liséré de lèvres minces, elle était la première femme qui ne m’inspirât pas de dégoût. Vingt-deux ans. Nulle ressemblance formelle avec Versilov ; mais beaucoup de similitude dans l’expression.

Je m’attendais de sa part à quelque procédé désobligeant, et j’étais prêt à y répondre ; à Moscou, son frère, lors de notre première rencontre dans la vie, n’avait-il pas trouvé le moyen de me blesser ? Elle ne me connaissait pas de vue, mais sans doute avait-elle appris que je venais chez le prince. Tous les faits et gestes du prince excitaient l’attention jalouse de cette foule de parents et d’« aspirants » : sa sympathie pour moi n’avait donc pu passer inaperçue. Je savais qu’il s’intéressait beaucoup à

Anna Andréievna et lui cherchait un fiancé ; mais il était plus difficile de trouver un fiancé pour Anna Andréievna que pour les jouvencelles aux broderies.

Et voilà que Mlle Versilov, en serrant la main du prince, me regardait avec une curiosité avide et, voyant que je la regardais aussi, me saluait d'un sourire. Sans doute le code mondain voulait qu'entrant dans un salon elle épandît, à la ronde, des amabilités de convention ; mais ce sourire-là, évidemment, n'était pas conventionnel. J'en éprouvai une sensation extraordinairement agréable.

— C'est… c'est… mon jeune et excellent ami Arcade Andréiévitch Dol…, balbutiait le prince en remarquant qu'elle me saluait et que je restais assis.

Et subitement il s'arrêta : peut-être était-il gêné de me présenter… de présenter, en somme, le frère à la sœur. Le « coussin » me salua aussi. Mais moi, subitement, sous une bouffée de vanité absurde, je me levai :

— Excusez, prince, je ne suis pas Arcade Andréiévitch, mais Arcade Macarovitch, articulai-je, oubliant, d'ailleurs, de répondre au salut des visiteuses.

— *Mais… tiens !* exclamait le prince en se frappant le front.

— Où avez-vous fait vos études ?

C'était le coussin qui parlait, en se rapprochant de moi.

— À Moscou, au lycée.

— Ah ! oui, j'ai entendu parler du lycée de Moscou. Et fait-on de bonnes études, là-bas ?

— Très bonnes.

J'étais debout et parlais comme un soldat sous les armes. Les questions que me posait la sollicitude de cette demoiselle n'étaient pas fort ingénieuses, – d'accord, mais, du moins, c'était une diversion qui atténuait mon incartade et donnait au prince, en conversation avec M[lle] Versilov, le temps de se ressaisir.

— Comment ! c'est aujourd'hui ? exclama-t-il.

— Ne le saviez-vous pas ? s'étonnait M[lle] Versilov. Olympe, le prince ne savait pas que Catherine Nicolaïevna arrivait aujourd'hui ! Mais oui, croyant qu'elle était arrivée depuis plusieurs heures, nous étions venues faire une visite à votre fille ; nous l'avons rencontrée sous le péristyle, en costume de voyage : elle venait directement de la gare ; elle nous a engagées à passer chez vous, où elle viendra nous prendre dans un instant… Mais la voilà !

Une porte s'ouvrit et – *cette femme apparut*. Je la connaissais déjà par un portrait admirable accroché dans le cabinet du prince et que j'étudiais depuis un mois. Cette fois, je restai en sa présence trois minutes, et pas une seconde je ne la quittai des yeux. Mais si je n'avais pas connu le portrait, et si après ces trois minutes on m'eût demandé : « Comment est-elle ? » je n'aurais rien répondu, – tout s'embrouillait dans ma tête.

Je me rappelle seulement que j'ai vu, pendant ces trois minutes, une femme vraiment belle que le prince a embrassée et qui me lançait à la dérobée des regards rapides. Le prince énonça, avec un petit rire embarrassé et en paroles presque indistinctes, ma qualité de secrétaire et mon nom. Elle tourna la tête, méchamment me regarda,

sourit d’un sourire impertinent. Je fis un pas vers le prince et, d’une voix déchiquetée par le claquement de mes dents :

— J’ai oubl…, j’ai maintenant… quelque chose… à faire… Je m’en vais.

Et, tournant sur mes talons, je sortis.

Depuis, le prince m’a raconté que j’étais si pâle qu’il avait eu peur.

Il n’y avait pas de quoi.

CHAPITRE III

I

Dans la rue, j'aurais chanté d'aise. Cette fin de matinée était charmante. Le soleil, le bruit, le mouvement, la foule me grisaient. Pourtant cette femme ne m'a-t-elle pas froissé cruellement ? De qui aurais-je supporté sans une protestation immédiate ce sourire effronté ? À ses yeux, j'étais évidemment un émissaire de Versilov ; or elle était alors convaincue, comme elle le fut longtemps encore, que Versilov détenait certain document grâce à quoi il pouvait la perdre… Non, vraiment, je ne me sentais pas atteint. Elle avait voulu m'outrager ; mais j'étais invulnérable à un outrage venant d'elle. Moi qui étais arrivé à Pétersbourg avec un programme de haine, j'étais heureux exquisement de sentir que je commençais à l'aimer. Je doute que l'araignée puisse haïr la mouche qu'elle capte. Bonne petite mouche ! Il me semble qu'on doit être enclin naturellement à aimer sa victime, ou que, du moins, il n'est pas impossible qu'on l'aime. J'aime mon ennemie ; il me plaît qu'elle soit belle. Il me plaît, madame, que vous soyez majestueuse et hautaine ; plus modeste, vous me donneriez moins de joie. Vous avez craché sur moi, et moi je triomphe ; vous m'auriez craché au visage avec de vraie salive, je ne vous en voudrais pas : car vous êtes ma victime, *la mienne* et pas *la sienne*. La puissance est plus délicieuse de rester latente. Millionnaire, il me serait voluptueux de vivre sous des guenilles et d'être repoussé

quand je demanderais l'aumône… À être écrits les sentiments s'alourdissent, se figent en formes dures ; ceux que j'exprime ici étaient en moi à l'état nébuleux.

II

À cette date du 19, je fis encore un « pas ».

Pour la première fois depuis mon arrivée, j'avais de l'argent en poche, et j'avais décidé de tenter en cette occasion une expérience à quoi je songeais dès longtemps.

La veille, j'avais découpé dans un journal une annonce : le 19 septembre, à midi, telle rue, tel numéro, serait vendu par autorité de justice le mobilier de Mme Labrecht. Il était près d'une heure. Je me hâtai vers cette adresse, à pied. (Depuis trois ans je ne prenais plus de voitures : ainsi avais-je pu économiser les soixante roubles que j'avais remis à ma mère.) Je n'étais encore jamais allé à une vente publique. Et cette vente-ci, insignifiante pour tous, était pour moi le premier ais de ce navire à bord duquel Colomb appareilla vers les Amériques.

Quand j'arrivai, la vente était presque à moitié faite. Je m'approchai de la table derrière laquelle opérait le commissaire-priseur. On était en train de vendre des candélabres de bronze.

Je regardai. « Que puis-je acheter ici ? me demandais-je, et que ferais-je de ces candélabres ? Si je les achète, le but sera-t-il atteint ? Mais, d'abord, les affaires se font-elles ainsi ? Mon calcul réussira-t-il ? Et ce calcul n'est-il pas enfantin ? » J'attendis. J'étais dans la situation d'un joueur non encore engagé dans la partie.

Après les candélabres, on mit à l'encan des boucles d'oreilles, puis un coussin de maroquin brodé, puis un petit coffret : le commissaire tenait en éveil les acheteurs par la disparate des objets offerts à leur convoitise. Je m'étais approché du coussin, du coffret, et chaque fois, au moment décisif, je m'étais tenu coi : ces objets étaient par trop inopportuns. Maintenant il y avait entre les mains du commissaire-priseur un album : « Un album de famille en maroquin rouge, avec dessins à l'aquarelle et à l'encre de Chine, – dans un écrin d'ivoire ciselé à fermoirs d'argent… deux roubles ! » Je m'approchai ; je fus même le seul à m'approcher : l'objet n'excitait la concupiscence de personne. Je pouvais tirer l'album de son écrin, le regarder à loisir ; je n'usai pas de mon droit ; d'une main tremblante je fis le geste qui signifie : « ça m'est égal », et, claquant des dents, je dis :

— Deux roubles cinq kopeks.

Adjugé… Je payai, je happai l'album, et, dans un coin de la chambre, je le tirai de l'écrin et fébrilement le feuilletai : c'était un objet parfaitement ignoble, un album de la dimension d'une feuille de papier à lettres de petit format, très mince, doré sur tranches, écorné, de ces albums sur quoi, dans des temps fort anciens, s'évertuaient les demoiselles frais émoulues du couvent, et l'on y voyait des temples sur la montagne, des cupidons, un étang aux cygnes, des vers. Je décidai que j'avais fait une « boulette » : si quelqu'un n'a pas besoin de quelque chose, c'est éminemment de cela.

— Bah ! me dis-je. Perdre sur la première carte est toujours de bon augure.

Et, ma foi, j'étais très gai.

— Diable ! j’arrive trop tard ! C’est vous qui l’avez acheté ? Pour combien ?

— Deux roubles cinq kopeks, répondis-je au monsieur à confortable pardessus bleu barbeau qui m’interrogeait d’une voix essoufflée.

— Ah ! quel dommage !… Et vous le céderiez ?

— Sortons, murmurai-je.

Nous allâmes sur le palier.

— Je vous le céderai pour dix roubles, dis-je en frissonnant.

— Dix roubles ! Permettez…

— Comme il vous plaira.

Il me regardait les yeux grand ouverts. J’étais bien mis, je n’avais pas du tout l’allure d’un brocanteur.

— Mais c’est un vieil album sans aucune valeur. À quoi peut-il vous être bon ? L’écrin est détérioré… Vous ne vendrez ça à personne.

— Mais si… puisque vous voulez me l’acheter.

— Mais moi, c’est pour une raison toute personnelle…

— Alors je devrais vous en demander vingt-cinq roubles ; comme je courrais risque de vous voir filer, je me contenterai de dix roubles, mais pas un kopek de moins.

Sur quoi, je tournai les talons.

— Prenez donc quatre roubles, me dit-il en me rattrapant dans la cour. Non ? Eh bien, cinq.

Je continuai mon chemin.

— Eh bien, prenez.

Il tira de sa poche dix roubles, je lui remis l'album.

— Mais avouez que c'est malhonnête !

— Pourquoi malhonnête ? C'est un marché…

— Il est joli, le marché !

Il commençait à se fâcher.

— Eh, oui ! notre trafic est dominé par la loi de l'offre et de la demande. Vous n'y pouvez rien ; moi non plus. Si vous ne m'aviez pas demandé cet album, j'aurais pu vous l'offrir pour quarante kopeks.

Je riais intérieurement, mais non de satisfaction ; je riais je ne sais de quoi, pour un rien j'aurais pouffé. Mais je gardais mon sérieux.

— Écoutez, murmurai-je sur un ton tout à fait amical (et, de fait, je ressentais en ce moment une vive amitié pour mon interlocuteur), écoutez… James Rothschild, le défunt, celui de Paris, celui qui a laissé dix-sept cents millions, était fort jeune encore ; un hasard fit qu'il connut l'assassinat du duc de Berry, quelques heures avant que la nouvelle s'en ébruitât : spéculant sur la baisse, il joua, et du coup gagna quelques millions. Voilà comment fait un homme qui a le sens des circonstances.

— Alors vous êtes Rothschild ? me cria-t-il avec indignation, comme à un idiot.

Je m'éloignai, rapide.

Un pas de fait et sept roubles quatre-vingt-quinze de gagnés, ainsi se soldait mon opération. Un pas de géant ? Non, un pas d'enfant, mais qui, du moins, concordait avec mon idée et, à ce titre, avait son importance. Le billet de dix roubles était dans la poche de mon gilet ; je l'y enfonçai ; et je continuai à marcher, la main engagée dans mon gousset. Un moment après, je tirai le précieux papier ; complaisamment je le regardai, et j'allais y déposer un baiser, lorsqu'une voiture de remise s'arrêta tout près de moi ; une porte cochère s'ouvrit, d'où sortit une jeune femme qui, balayant le trottoir des deux mètres de soie de sa queue, se dirigea vers la voiture. Tandis qu'elle s'y installait, elle laissa tomber par terre un élégant portefeuille. Le valet se baissait déjà ; mais, plus preste, je le prévins, et je tendis l'objet à la dame en me découvrant. (Mon chapeau était de haute forme, et je n'étais pas trop mal habillé.) La dame me dit, épanouie en un sourire : « *Merci, m'sieu.* » La voiture s'ébranlait. Je baisai le billet de dix roubles.

III

Ce même jour, je devais voir Efime Zvèriev, un de mes anciens camarades de lycée, qui maintenant suivait, à Pétersbourg, les cours d'une école spéciale. Je n'avais pas grande considération pour lui ; mais nous nous rencontrions parfois, et il était entendu qu'il me communiquerait l'adresse d'un certain Kraft, dès que celui-ci reviendrait de Vilno : un entretien avec ce Kraft m'était absolument nécessaire.

Je trouvai Zvèriev (il avait dix-neuf ans, comme moi) juché sur des échasses, en train d'arpenter la cour de la maison de sa tante, chez qui il demeurait provisoirement. Il m'apprit que Kraft était arrivé la veille, occupait son

appartement d’autrefois, à deux pas, et désirait me voir le plus tôt possible, ayant une communication à me faire.

— D’ailleurs, il est sur le point de repartir, ajouta Efime.

Et, comme je le priais de me conduire auprès de lui, il m’apprit que Kraft se trouvait en ce moment chez Diergatchov.

— Allons chez Diergatchov, continua-t-il. Pourquoi refuses-tu toujours d’aller chez lui ? est-ce que tu as peur ? et son sourire essayait d’être ironique.

Je n’avais pas précisément peur d’aller chez Diergatchov ; simplement je me souciais peu d’y aller. Mais Kraft ne sortirait peut-être pas avant longtemps. Où l’attendre ? Décidément, le plus simple était d’aller le rejoindre. Son logis était tout près. En route, je demandai à Efime s’il avait toujours l’intention de s’embarquer pour l’Amérique.

— Peut-être attendrai-je encore, répondit-il avec un léger sourire.

Efime était blond fade ; il avait la face ronde, très blanche, d’un blanc presque inconvenant, d’un blanc de bébé ; il était plus grand que moi : pourtant on ne lui eût pas donné dix-sept ans.

— Eh bien, y a-t-il toujours foule, là-bas ?

— Qu’est-ce que cela peut te faire ? As-tu peur ? bouffonna-t-il.

— Va-t’en au diable !

— Allons, allons… Il ne reçoit que des gens de connaissance, des amis à lui.

— Ceux-là ou d'autres, cela m'est bien égal. Mais, dis-moi, est-ce que, du fait que je serai entré, je serai, moi aussi, un ami ? Comment peuvent-ils être sûrs de moi ?

— Je t'amène, cela suffit. D'ailleurs, tu n'es pas tout à fait un inconnu pour eux, pour Kraft du moins.

— Dis-moi, Vassine y sera-t-il ?

— Je ne sais pas.

— S'il est là, désigne-le-moi dès que nous serons entrés. C'est entendu, n'est-ce pas ?

Diergatchov vivait avec sa femme, sa belle-sœur et une de leurs parentes, dans un pavillon exigu dont il était le seul locataire. Il devait quitter bientôt Pétersbourg : une situation où il pourrait exercer avantageusement ses talents d'ingénieur lui était offerte en province.

De l'antichambre, nous entendîmes un brouhaha. On devait discuter chaudement, ce qui ne laissa pas de m'être désagréable ; je me promis bien de ne pas m'engager dans le débat et de ne dire que le strict nécessaire : ainsi ne donnerais-je prise à personne.

Dans la chambre, trop petite, il y avait sept hommes, dix personnes en comptant les femmes. Elle était propre, meublée simplement, décorée d'une lithographie épinglée au mur et d'une icône devant laquelle brûlait une veilleuse.

— Asseyez-vous, me dit Diergatchov en me serrant la main. Il n'y a ici que des camarades.

— Voulez-vous me permettre, monsieur…, ajouta aussitôt sa femme, une très jeune personne, assez jolie, modestement habillée, qui me salua d'une légère inclinaison de tête et sortit, sans doute pour aller donner le sein à son enfant. La belle-sœur et la parente restèrent dans la chambre : l'une, assez jolie aussi, vêtue de noir, toute menue, était âgée de quelque vingt ans ; l'autre, plus vieille d'une dizaine d'années, aux yeux mobiles dans un masque mince ; elles étaient attentives à la conversation, mais n'y intervenaient pas. Outre les femmes et moi, seuls Kraft et Vassine étaient assis. Efime me les ayant indiqués, je me levai et m'approchai d'eux pour lier connaissance. Je les voyais pour la première fois. Kraft était un garçon de vingt-six ans, blond, assez maigre, d'une taille au-dessus de la moyenne.

— Je suis très content que vous soyez venu, me dit-il, j'ai une lettre qui vous concerne ; nous resterons un peu ici, puis vous m'accompagnerez chez moi.

Diergatchov (vingt-cinq ans) était un homme de taille moyenne, large d'épaules, brun, abondamment barbu, au regard avisé et circonspect. Bien qu'il parlât peu, c'était lui, évidemment, qui dirigeait la conversation. La physionomie de Vassine ne me frappa pas beaucoup : j'avais pourtant entendu parler de lui comme de quelqu'un d'extrêmement intelligent encore que peu communicatif : de fait, dans sa face franche et dure, ses grands yeux gris clair brillaient d'intelligence. Un monsieur de vingt-sept ans, dont les bajoues se décoraient de favoris noirs et qui était professeur ou quelque chose dans ce genre, se manifestait volubile et beau parleur. Et il y avait aussi, mais celui-là silencieux et attentif, un garçon de mon âge, à la figure ridée comme une pomme ; il était vêtu de la blouse nationale : un paysan.

Reprenant la conversation que notre entrée avait interrompue, le professeur à favoris s'écriait :

— Cette idée, je suis prêt à l'adopter, même sans preuves mathématiques, mais…

— Attends, Tikhomirov, interrompit Diergatchov ; les nouveaux venus ne savent pas ce dont il s'agit… Kraft prétend établir scientifiquement que le peuple russe est un peuple de second ordre…

— De troisième ! cria quelqu'un.

— … de second ordre, un peuple qui servira d'instrument à une race plus noble, mais n'aura pas de rôle propre dans les destinées de l'humanité. Il ajoute que la conscience de cette infériorité est de nature à ruiner, en chaque Russe, pris isolément, le goût de l'effort individuel.

— Et moi, répliqua Tikhomirov avec impatience, j'estime qu'elle n'est déprimante qu'en apparence. Si cette idée était assimilée par tous, elle délierait les mains et libérerait bien des esprits du préjugé patriotique.

— Je n'ai pas dit un mot du patriotisme, rectifia Kraft, que ce débat semblait excéder.

— On peut laisser de côté la question patriotique, opina Vassine, silencieux jusqu'alors.

— Est-il nécessaire, criait le professeur (lui seul criait, tous les autres parlaient calmement), de travailler expressément pour la Russie ? La Russie joue un rôle sacrifié, d'accord. Mais s'il est décevant aujourd'hui de se consacrer à elle, il ne l'est pas de se consacrer à l'humanité. D'ailleurs, comment Kraft peut-il être patriote, lui qui a cessé de croire en la Russie ?

— Sans compter qu'il est allemand, émit un interrupteur.

— Cela n'a rien à faire avec l'objet qui nous occupe, remarqua Diergatchov.

— Ne faites donc pas de votre idée une impasse, continuait Tikhomirov sans écouter personne. Si la Russie n'est qu'un instrument, pourquoi ne pas se servir de cet instrument ? C'est encore un beau rôle. Élargissons le problème. L'humanité est à la veille d'une transformation dont les grandes lignes se dessinent déjà. Seuls les aveugles nient le problème qui se pose. Laissez la Russie si vous n'avez plus foi en elle, et travaillez pour l'avenir, pour le peuple encore inconnu où se fondront les races. La Russie ne peut prétendre à être éternelle. Les nations les plus robustes vivent quinze cents ans, deux mille au plus. Mais deux mille ans ou deux cents, n'est-ce pas la même chose au prix de l'éternité ? Rome n'a pas vécu quinze siècles avant de devenir un amas de matériaux ; mais dans ces plâtras, ces poutres et cette ferraille gisait l'idée romaine, et elle est entrée comme élément dans les combinaisons ultérieures. Comment peut-on dire qu'il soit inutile de rien faire ? Je ne puis concevoir une situation où il n'y eût rien à faire ! Travaillez pour l'humanité et ne vous souciez pas du reste. Il y a tant à faire, quand on regarde attentivement, que nulle vie n'y suffirait.

— Il faut vivre selon la nature et la vérité, prononça de la chambre voisine Mme Diergatchov. (Par la porte entr'ouverte on l'apercevait debout qui donnait le sein à son enfant.)

Kraft écoutait, souriant un peu. D'un air las, il dit :

— Comment un homme qui est sous l'influence, d'une idée quelconque qui domine son esprit et son cœur peut-il vivre encore de quelque chose qui soit distinct de cette idée ?

— Mais si l'on vous démontre péremptoirement que de l'inaptitude de la Russie à la vie civilisée il ne résulte pas pour vous le moindre droit à vous tenir à l'écart de l'activité générale ; si, détruisant la barrière qui bornait votre effort, on vous ouvre des horizons illimités ; si, au lieu de l'idée étroite de patriotisme…

— Eh ! fit Kraft avec résignation, je vous ai dit que le patriotisme n'avait que faire ici.

— Il y a entre vous un malentendu, intervint Vassine. Quand certains hommes acquièrent, par l'observation ou le raisonnement, une notion, si cette notion correspond bien à leurs postulations inconscientes, elle se mue en sentiment, s'affermit et régit toute leur activité. Si Kraft est un de ces hommes, ce n'est pas des arguties, ni même des arguments, qui peuvent prévaloir contre un sentiment qui lui sera devenu essentiel. Il faudrait pouvoir opposer à ce sentiment dominateur un autre sentiment de force égale. Substitution qui, parfois, est impossible.

— Erreur ! hurla le disputeur, une déduction logique vient d'elle-même à bout des préjugés.

— Les hommes sont très divers : les uns changent de sentiment avec souplesse, d'autres, difficilement, émit Vassine, de l'air de quelqu'un qui ne désire pas poursuivre la discussion.

— Très juste ! lui dis-je, rompant brusquement le silence où je m'obstinais. Oui, pour déloger définitivement un

sentiment, il faut mettre un autre sentiment à sa place. À Moscou, il y a quatre ans, un général… Messieurs, je ne le connaissais pas, mais… et peut-être lui-même ne valait-il pas cher… et, en outre, cet exemple peut paraître absurde, mais… Cependant, voyez-vous, son enfant mourut… c'est-à-dire deux fillettes, l'une après l'autre…, de la scarlatine… Eh bien, il en fut si frappé qu'il dépérit misérablement, ce général… C'était pitié que de le voir marcher… Et il mourut six mois après… Il mourut de cela, c'est un fait… Comment, s'il vous plaît, l'eût-on guéri ? Par l'action d'un sentiment d'une force égale… Mais encore, comment ?… Il eût fallu exhumer ses deux fillettes, les faire revivre et les lui mettre sur les bras… voilà tout… Cependant, on pouvait lui représenter que la vie est brève, que nous sommes tous mortels, que les cas de scarlatine abondent dans les statistiques de la mortalité… Il était en retraite…

Je m'arrêtai, suffoquant et regardant désolément autour de moi.

— Ça n'a aucun rapport, dit quelqu'un.

— Le fait que vous citez, bien qu'il soit d'une autre nature que celui qui est en cause, éclaire suffisamment la discussion, dit Vassine.

IV

Je dois avouer ici pourquoi j'étais enchanté de l'argument de Vassine sur « l'idée-sentiment ». Oui, c'était à contre-cœur que j'étais allé chez Diergatchov, peu soucieux d'exposer mon « idée » à la mécanique des dialecticiens. Sans doute, je savais que je ne la leur raconterais pas ; mais spontanément ils pouvaient dire telles choses de nature à

m’en désenchanter. D’autre part, je n’attendais aide de personne. « Mon idée » comportait, en sa complexité, des parties encore troubles, mais que je voulais élucider par mes propres lumières. Depuis deux ans, j’évitais toute lecture, dans la crainte d’y trouver rien qui la pût ébranler. Et voilà que tout d’un coup Vassine résout la difficulté et me tranquillise dans le sens le plus large. En effet, de quoi avais-je peur et quelle action telle ou telle dialectique pouvait-elle avoir sur moi ? Vouloir détruire en quelqu’un une idée vitale, c’est une tentative dérisoire, si vous ne proposez, pour la remplacer, aucune idée aussi belle.

J’étais trop épris de la mienne pour être sensible au prestige de nulle autre ou même pour m’intéresser à nulle autre, et toute objection était vouée fatalement à s’anéantir dans sa propre formule. Je pouvais donc sans risque être courageux, et, fort de l’approbation de Vassine, je résignai ma coutumière réserve et m’abandonnai à la joie de parler. Les yeux fixés sur lui, et avec une volubilité dont je m’étonnais :

— J’estime, déclarai-je, qu’il est légitime que chacun ait ses sentiments à soi, les garde hors de tout contrôle et s’y entête sans souci des objections.

— Est-ce bien sûr ? gouailla la même voix qui avait interrompu Diergatchov et mis sur le tapis la nationalité de Kraft.

Ce plaisant ne pouvait être qu’une « nullité » complète, un être tout à fait négligeable. Je le dédaignai donc, et, me tournant vers le professeur comme si c’était lui qui eût parlé :

— Quant à moi, je n’oserais juger personne, ajoutai-je en tremblant.

— Et pourquoi ce ton mystérieux ? questionna la nullité.

— Chacun a son idée, continuai-je, en regardant en face le professeur, lequel d’ailleurs se taisait, souriant.

— La vôtre ? s’enquit la nullité.

— Ce serait trop long à raconter. Mais mon idée implique qu’on ait à me laisser tranquille. Si j’ai deux roubles… j’entends n’agir qu’à ma guise, ne dépendre de personne (laissez, laissez… je connais les objections), n’être astreint à rien, fût-ce en faveur de cette grande future humanité au bénéfice de laquelle on a convié M. Kraft à travailler. La liberté personnelle, c’est-à-dire ma propre liberté, prime tout. Le reste, je m’en moque.

Sottement, je m’emportais.

— Bref, vous préconisez la tranquillité de la vache repue.

— Va pour la vache !… La société veille à la sécurité de ma personne et de mon bien. Je la paye pour ça, sous forme d’impôts. Personne n’a le droit de rien me demander de plus. Incidemment peut-être me plaira-t-il de servir l’humanité, et qui sait si je ne la servirai pas dix fois plus utilement que les plus agiles discoureurs ? Mais je veux que personne n’ose exiger cela de moi, comme on se permet de l’exiger de M. Kraft. Se suspendre au cou des gens pour l’amour de l’humanité, ce n’est qu’une mode. Pourquoi diable dois-je absolument chérir mon prochain, me sacrifier à votre humanité future ? Je ne la verrai jamais, elle m’ignorera, et, dans la suite des siècles (le temps ne fait rien à l’affaire), elle

disparaîtra sans laisser de trace sur le bloc glacé qui roulera stupidement dans l'espace en compagnie de millions d'autres blocs de glace. Voilà votre doctrine ! Voulez-vous me dire, pourquoi il faut absolument que je sois reconnaissant, surtout si tout ne dure qu'une minute ?

— Peste ! cria la nullité.

J'avais jeté et par moments ânonné tout cela d'une voix hâtive et hargneuse : il me fallait, par ce flux de paroles, décourager un contradicteur possible ou m'étourdir moi-même, car je sentais atrocement grandir en moi la peur de l'objection. Continuant à m'adresser au professeur :

— Précisément… un homme très intelligent disait entre autres choses, qu'il n'est rien de plus ardu que de répondre à la question : « Pourquoi, absolument faut-il être reconnaissant ? » Voyez-vous, il y a des lâches de trois sortes : le lâche naïf, qui vit avec candeur dans son abjection ; le lâche honteux, qui a conscience de son abjection, mais qui y persévère tout en se maudissant ; enfin le lâche pur sang. Permettez… J'ai eu un camarade, le sieur Lambert, qui, à seize ans, m'a confié son programme : quand il sera riche, son plus grand plaisir sera de gaver les chiens de filet de bœuf, tandis qu'autour de lui les enfants des pauvres mourront de faim ; quand le froid sévira, il installera en plein champ un chantier de bois et y mettra le feu, mais il tiendra les pauvres à distance de la bonne chaleur et leur refusera la moindre bûche. Dites-moi, si cette brute me posait la question de tout à l'heure, que lui répondrais-je ? Rien n'est clair, dans ces temps horribles. Vous niez Dieu, vous niez l'héroïsme… Au nom de quelle force sourde, aveugle et stupide, devrai-je agir de telle sorte s'il m'est plus commode d'agir autrement ? Vous dites que mon intérêt

coïncide avec celui de l'humanité ; mais je ne suis pas obligé de vous croire sur parole. Vous rayez l'amour, la vie future, l'héroïsme ; tout dans vos discours est code, caserne et phalanstère. Je ne trouve pas que ce soit drôle… Je vous fausse compagnie ; je vivrai pour moi-même, et que tout aille au diable !

— Désir galant !

— Cependant je suis toujours prêt à vivre avec vous.

— Encore mieux !

Les autres continuaient à se taire et me regardaient avec une curiosité ironique ; des faces se détendirent, sourieuses, puis le rire circula en sourdine, me bafouant. Seuls gardaient leur sérieux Vassine et Kraft. L'homme aux favoris noirs souriait aussi.

— Messieurs, dis-je en tremblant, je ne vous dirai mon idée pour rien au monde. Souffrez, au contraire, que je vous interroge sur vos théories, parce que, voyez-vous, peut-être aimé-je l'humanité mille fois plus que vous tous ensemble. Et, d'ailleurs, puisque vous vous moquez de moi, vous me devez de me répondre. Dites, par quoi me charmerez-vous ? qu'est-ce qui me décidera à vous suivre ? quelle place aura dans votre caserne la protestation de ma personnalité ? Depuis longtemps, messieurs, je désirais vous rencontrer. Caserne, *strict nécessaire,* athéisme, communauté des logements et des femmes sans enfants, quel plan enchanteur ! Je serai logé, chauffé et nourri, moyennant quoi, j'abjurerai ma personnalité. Permettez… permettez… Un exemple… Vous entrerez dans mon dortoir et vous emmènerez ma femme. Oui, je sais, vous espérez que d'ici-là je serai devenu plus sage et que je me tiendrai coi ; mais la

femme, la femme de ce mari si résigné, la femme que dira-t-elle, s'il lui reste une lueur de pudeur ?… C'est hors nature ! Ayez honte !

— Il appert que vous êtes un spécialiste en femmes, opina la nullité.

Un instant, j'eus l'idée de me ruer à coups de poing sur cet animal. C'était un être de petite taille, roux et criblé de taches de rousseur… Mais que le diable emporte sa physionomie !

— Tranquillisez-vous, je ne connais pas encore la femme, précisai-je en me tournant pour la première fois vers lui, et je ne m'en soucie !

— Renseignement très précieux, qui gagnerait à être plus enveloppé, en la présence des dames.

Tous se levaient, en quête des chapeaux. Je me levai aussi.

— Permettez-moi de m'informer de votre nom, puisque aussi bien vous m'avez constamment regardé, me dit le professeur, avec un sourire ironique.

— Dolgorouki.

— Prince Dolgorouki ?

— Non. Dolgorouki tout court, fils légal d'un ancien serf, Macaire Dolgorouki, et fils naturel de mon ancien seigneur, M. Versilov. Rassurez-vous, messieurs : je ne vous dis pas cela pour que vous vous jetiez à mon cou et que tous, d'attendrissement, hurlions comme de jeunes veaux.

L’éclat de rire fut unanime, de sorte que le nourrisson, qui dormait dans la pièce voisine, s’éveilla et se mit à bramer. Je tremblais de rage. Tous serraient la main à Diergatchov et sortaient sans faire attention à moi.

— Allons, me dit Kraft.

Je m’approchai de Diergatchov, et, de toutes mes forces, je lui serrai la main.

— Excusez-moi pour les impertinences de Koudrumov (c’était le petit bonhomme roux), me dit Diergatchov.

Je sortis derrière Kraft.

V

Dans l’escalier je rejoignis Vassine, et, de l’air le plus naturel :

— Il me semble que vous connaissez mon père, je veux dire M. Versilov…

— Je le connais, mais peu : je l’ai rencontré, je l’ai entendu parler…

— Que pensez-vous de lui ? Excusez-moi… mais il est nécessaire que je sache ce que *vous* pensez de lui.

— Vous me demandez beaucoup. Il me semble que c’est un homme capable d’avoir pour soi-même beaucoup d’exigence et peut-être d’y satisfaire. Mais il ne rend de comptes à personne.

— C’est juste, c’est très juste. Un homme très orgueilleux ! Mais est-ce un honnête homme ? Dites-moi, avez-vous entendu parler de son catholicisme ?

Moins ému, je n’aurais pas posé de telles questions à un homme à qui je parlais pour la première fois : Je m’étonnais que Vassine feignît de ne pas remarquer ma folie.

— J’en ai vaguement entendu parler, mais je ne sais rien de précis, répondit-il tranquillement.

— Inventions que tout cela !... Et, dites-moi, pensez-vous qu’il puisse croire en Dieu ?

— C’est un homme très fier, vous l’avez dit vous-même, et, parmi les hommes de cette nature, beaucoup sont enclins à croire en Dieu, surtout ceux qui méprisent l’humanité.

— Ce doit être vrai, approuvai-je de nouveau. Mais je voudrais comprendre...

— Si fort qu’on soit, on peut éprouver le besoin de s’incliner devant quelqu’un ou quelque chose. S’incliner devant Dieu, c’est encore le moins humiliant. Parmi ces hommes il en est qui croient avec ardeur ; plus exactement, qui désirent ardemment croire : ils prennent ce désir pour la foi elle-même. Souvent ils finissent désenchantés.

— Vassine, m’écriai-je, vous me réjouissez. Je ne m’étonne pas de la vigueur de votre esprit : je m’étonne que vous puissiez, vous qui m’êtes si supérieur, marcher à côté de moi et me parler comme si rien n’était arrivé.

Il sourit.

— Ce qui est arrivé là-bas provient de ce que vous aimez trop les conversations abstraites. Sans doute vous taisiez-vous depuis longtemps.

— Je me taisais depuis trois ans. Trois ans je me suis préparé à parler… Tout à l'heure, je me suis conduit d'une façon inepte. Peut-être m'avez-vous jugé moins sot que ne l'indiquaient les apparences… Mais je crains de vous avoir paru bien vil.

— Vil ?

— Oui. Dites-moi, ne me méprisez-vous pas pour avoir dit que je suis le fils naturel de Versilov… et m'être, par-dessus le marché, vanté d'être le fils d'un serf ?

— Vous vous tourmentez trop. Si vous trouvez que vous avez eu tort, il n'en faut plus parler. Vous avez encore cinquante ans devant vous.

— Je sais, je sais, il me faut être très silencieux avec les hommes. La pire vilenie, c'est de s'imposer à eux par des paroles. Et voici que je m'impose à vous ! Mais ce n'est pas la même chose que chez Diergatchov. Et si vous avez compris cette différence, je bénis ce moment.

Vassine sourit de nouveau.

— Venez me voir quand vous voudrez, me dit-il. Quoique je sois actuellement fort occupé, vous me ferez plaisir… J'ai connu votre sœur, Elisabeth Macarovna, l'année passée, à Louga… Mais voici Kraft qui s'arrête : il doit s'impatienter.

Je serrai fortement la main de Vassine et je rejoignis Kraft, qui avait marché devant nous pendant cette conversation. En silence nous gagnâmes son logis.

CHAPITRE IV

I

Kraft avait naguère été employé à des travaux d'écritures par feu Andronikov. Il pouvait donc être au fait de bien des choses de nature à m'intéresser. D'ailleurs je savais par Maria Ivanovna, femme de ce Nicolas Siméonovitch chez qui j'avais habité à Moscou pendant mes années de lycée, et nièce de prédilection d'Andronikov, que Kraft avait une communication à me faire. Depuis un mois j'attendais son retour.

Il occupait un appartement de deux chambres. La malle bâillait dans un coin. Linge, vêtements, trousse, portefeuille, revolver gisaient sur les chaises ou sur la table. Kraft paraissait m'avoir oublié. En passant devant la glace, il s'arrêta une bonne minute à examiner son visage. J'étais triste, mal à mon aise et ne parvenais pas à me concentrer. Un moment je fus sur le point de m'en aller, répudiant à jamais mes préoccupations de l'heure présente. Au vrai, quelle si grande importance avaient-elles ? N'allais-je pas dépenser pour des vétilles sentimentales une énergie dont j'avais besoin pour atteindre le but très précis que je m'étais proposé ? Mais, d'autre part, comment atteindrais-je jamais ce but, moi dont l'incapacité générale venait de se montrer à plein chez Diergatchov.

— Kraft, vous irez encore chez eux ? demandai-je.

Il se tourna lentement vers moi, comme s'il eût mal compris. Je m'assis.

— Pardonnez-leur, dit-il tout à coup.

D'abord ce me parut une raillerie ; mais, comme je le regardais, je vis sur son visage une expression à laquelle on ne se pouvait méprendre, une évidente expression d'ardente bonté. Il s'assit.

— Peut-être, hasardai-je, n'y a-t-il rien en moi qu'amour-propre misérable… Mais je ne sollicite pas de pardon… Que je sois coupable devant moi… J'aime à être coupable devant moi… Dites-moi, Kraft : êtes-vous aussi de cette société ? Voilà ce que je tiendrais à savoir de votre bouche.

— Ils ne sont pas plus sots que les autres, ni plus intelligents : ils sont fous, comme tout le monde.

— Est-ce que tout le monde est fou ? demandai-je avec curiosité.

— Les meilleurs parmi les hommes sont fous maintenant.

Il parlait lentement, doucement, et il y avait dans sa voix de la tristesse, de la lassitude.

— Et Vassine est-il des leurs ? Chez Vassine il y a de l'intelligence, une idée morale, criai-je.

— Aujourd'hui, il n'y a plus d'idées morales : toutes sont mortes. Mais laissons cela…

Deux minutes de silence, et il reprit, en regardant en l'air :

— Le temps actuel, c'est le temps de la médiocrité dorée, de l'inertie, de l'incapacité ; on vit dans l'attente des alouettes toutes rôties. Personne ne réfléchit ; rarement quelqu'un porte en soi une pensée vivace.

Nouveau silence.

— Aujourd'hui, poursuivit-il, on coupe les forêts en Russie, on épuise la terre, on la transforme en steppe. Qu'un homme plante un arbre, tout le monde de rire : « Le verras-tu quand il fructifiera ? » Et, d'autre part, ceux qui ont un désir de mieux nous parlent de ce qui sera dans mille ans. Tous sont comme dans une auberge, et ils sont prêts à quitter la Russie demain…

— Permettez, Kraft, vous avez dit : « … parlent de ce qui sera dans mille ans. » Eh bien, et votre inquiétude du sort de la Russie, n'est-ce pas un souci du même genre ?

— C'est… c'est la question essentielle, prononça-t-il, et brusquement il se leva.

Puis, d'une voix toute différente :

— Ah ! j'oubliais… je vous ai amené ici pour une affaire déterminée… Excusez-moi.

Et, prenant sur la table un portefeuille, il en tira une lettre qu'il me tendit.

— C'est un document d'une certaine importance, une lettre de ce même Stolbéiev dont le testament motiva, entre Versilov et les princes Sokolski, le procès que vous savez. Ce procès se résoudra, selon toute probabilité, au profit de Versilov, qui a la loi pour lui. Cependant, cette lettre privée, écrite il y a deux ans par le testateur lui-même, contient telles phrases, intéressantes pour l'interprétation de

certaines clauses du testament et qui paraissent favorables à la thèse des princes Sokolski. Ceux-ci donneraient beaucoup pour ce document, encore qu'il n'ait pas une importance juridique décisive. Alexis Nicanorovitch Andronikov, qui s'occupait des affaires de Versilov, conservait cette lettre par devers lui. Peu de temps avant sa mort qu'il pressentait peut-être, il me confia cette lettre. Lui mort, que devais-je en faire ? J'étais dans une indécision pénible. Maria Ivanovna, à qui Andronikov a dû faire bien des confidences, me tira d'embarras : alléguant la volonté du défunt, elle m'écrivit, il y a trois semaines pour me charger de vous remettre la lettre d'Andronikov.

— Écoutez, dis-je fort ému, que vais-je faire maintenant de cette lettre ? Comment dois-je agir ?

— Cela dépend de vous.

— Mais je n'ai pas mon libre arbitre dans une difficulté de cette sorte. Versilov a escompté cet héritage. Le gain du procès a pour lui une importance capitale. Voilà que, tout à coup, il existe un document qui peut remettre tout en question !

— Il existe, strictement, ici, dans cette chambre.

— Est-ce que… ? dis-je, le regardant attentivement.

— Si vous ne savez pas comment il faut que vous agissiez, pourquoi voulez-vous que je le sache, moi qui suis étranger à cette affaire ?

— Je ne puis pourtant livrer ce document aux princes Sokolski : ce serait trahir Versilov. D'autre part, si je le remets à Versilov, je ruine des gens, au mépris du droit, et, en tout état de cause, je mets Versilov dans cette alternative

terrible : ou consommer sa propre perte ou devenir un voleur.

— Vous exagérez l'importance de l'affaire.

— Dites-moi une seule chose : ce document est-il péremptoire ?

— Non. Sans doute, l'avocat de la partie adverse en tirerait argument dans sa plaidoirie ; mais, en somme, Alexis Nicanorovitch n'accordait à cette pièce qu'une mince importance juridique. De sorte que Versilov, même s'il la produit, peut avoir gain de cause. Ce document soulève surtout un cas de conscience…

— Justement, et c'est là que gît son importance pour Versilov.

— Il lui est loisible de détruire ce papier. Alors, tout danger disparaît.

— Est-ce que vous avez une raison quelconque de le juger ainsi, Kraft ? Voilà ce que je veux savoir et voilà pourquoi je suis chez vous.

— Je pense que n'importe qui, à sa place, céderait à la tentation.

— Et vous-même y céderiez ?

— Il ne m'échoit nul héritage : je ne suis donc pas en mesure de répondre.

— Eh bien, dis-je, insérant la lettre dans ma poche, cette affaire est provisoirement close. Kraft, écoutez. Maria Ivanovna, qui m'a révélé maintes choses, m'a dit que vous, et vous seul, pourriez me dire la vérité sur ce qui s'est passé

à Ems, il y a un an et demi, entre Versilov et les Akhmakov. Kraft, je vous supplie de me dire toute la vérité. Je veux savoir quel homme il est, et maintenant ce m'est plus nécessaire que jamais.

— Je m'étonne que Maria Ivanovna ne vous ait pas elle-même tout raconté : par Andronikov, elle était en situation d'être bien renseignée, et sans doute en sait-elle plus que moi.

— Andronikov lui-même comprenait mal cette affaire. Et je sais qu'à cette époque vous étiez à Ems…

— Je vous raconterai donc ce que je sais. J'ignore si je vous satisferai…

II

Je ne transcris pas ici en propres termes le récit de Kraft : j'en donne l'argument.

Il y a un an et demi, Versilov, par l'intermédiaire du vieux prince Sokolski, devint l'ami de la maison Akhmakov (tout le monde était alors à l'étranger, à Ems.) Il fit une profonde impression, premièrement sur Akhmakov lui-même. Ce brave général Akhmakov avait déjà perdu au jeu la dot de Catherine Nicolaïevna, fille du vieux prince Sokolski, qu'il avait épousée en secondes noces, trois ans auparavant ; ayant, en outre, payé d'une attaque d'apoplexie la longue crapule de son existence, il était venu se refaire à Ems, où il vivait entre sa fille, enfant du premier lit, et sa femme. Cette fille, âgée de dix-sept ans, était de beauté merveilleuse et de caractère original. Elle souffrait de la poitrine. Elle n'avait pas de dot et, naturellement, en

attendait une du vieux prince. Catherine Nicolaïevna était, dit-on, une bonne marâtre ; pourtant la jeune fille s'attacha à elle beaucoup moins qu'à Versilov. Celui-ci propageait alors quelque chose de « passionnant » (l'épithète est de Kraft), une vie nouvelle… ; « il était dans l'état religieux du plus haut degré », selon l'expression bizarre et peut-être satirique d'Andronikov. Versilov aurait, paraît-il, persuadé au mari malade que Catherine Nicolaïevna était éprise du jeune prince Sokolski (lequel venait précisément de quitter Ems pour passer à Paris quelques jours). Et il le lui avait persuadé, non pas ouvertement, mais par l'artifice de racontars calomnieux qu'il avait mis en circulation avec une savante adresse, car, rapportait Kraft, il semblait bien que Versilov fût un maître ès hypocrisies. Et voilà que la belle-fille de Catherine Nicolaïevna s'amouracha de Versilov : elle déclara qu'elle voulait l'épouser. Cela, tout le monde en était sûr, Kraft, Andronikov, Maria Ivanovna, Tatiana Pavlovna. On affirmait que Versilov lui aussi ne désirait rien tant que cette union ; bref, que l'accord était complet entre ces deux créatures d'âge si inégal, le vieux et la petite. Le père s'émut de ce projet ; d'ailleurs, à mesure que grandissait son dégoût de sa femme, grandissait son amour pour sa fille : il l'adorait maintenant. Mais l'adversaire le plus résolu de ce mariage était Catherine Nicolaïevna elle-même. Des scènes pénibles mirent toute la famille en désarroi. Cependant, fanatisée par Versilov, la fille s'obstinait dans ses desseins : de sorte que l'hostilité paternelle commençait à céder. Alors la haine de Catherine Nicolaïevna pour Versilov s'exalta jusqu'à la fureur. Et ici commence un embrouillamini où personne ne comprend plus rien.

Versilov avait machiavéliquement réussi à persuader à la jeune personne que l'opposition de Catherine Nicolaïevna tenait à ce qu'elle-même était amoureuse de lui, et que, du

dépit de voir ses avances dédaignées, elle s'était mise à le haïr. Le pis est qu'il aurait fait « allusion » à ces choses devant le général, c'est-à-dire devant le mari de la « femme infidèle », insinuant que l'intrigue avec le jeune prince n'avait pour but que de donner le change à sa perspicacité. Cette famille était devenue un enfer… Selon une autre version, Catherine Nicolaïevna aimait beaucoup sa belle-fille et, d'être calomniée devant elle, avait ressenti un désespoir sans bornes… Ce n'est pas tout encore : il existait une troisième version, à laquelle croyait Kraft, comme j'y crus moi-même. Avant que se fussent manifestés les sentiments de la jeune fille, Versilov aurait offert son vieux cœur à Catherine Nicolaïevna, aurait même visé avec une clarté suffisante l'éventualité d'une seconde attaque d'apoplexie qui emportât le mari. Indignée, Catherine, qui pourtant ne laissait pas d'avoir été, à son heure, entichée de Versilov, le repoussa injurieusement. Elle le détestait donc déjà quand elle avait appris qu'il convoitait la main de la jeune fille.

Naguère, Maria Ivanovna, la nièce d'Andronikov, m'avait raconté tout cela à Moscou. Quant à elle, elle admettait que ces versions si disparates pouvaient fort bien se concilier : elle voyait là la haine dans l'amour et un jeu alterné d'orgueils déçus ; mais, depuis son enfance, nuit et jour, elle se farcissait la tête de romans…

À tous les points de vue, le rôle de Versilov apparaissait fâcheux, dans cette intrigue assez noire et qui avait eu un dénouement tragique : la jeune fille s'était empoisonnée avec le phosphore d'un paquet d'allumettes. S'était-elle empoisonnée ? Kraft le croyait. Quoi qu'il en soit, elle resta au lit quinze jours, et mourut. Mourut aussi son père : la douleur avait préparé les voies à une deuxième attaque d'apoplexie, qui survint trois mois plus tard.

Après les funérailles de la jeune fille, le jeune prince Sokolski, de retour à Ems, rencontrant Versilov au jardin public, le souffleta. Versilov ne répliqua pas, n'envoya nul cartel à son agresseur ; et, le lendemain, il parut à la promenade, comme si rien ne se fût passé. Dès lors, à Ems et à Pétersbourg, tout le monde se détourna de lui.

— Maintenant, ajouta Kraft, je vous parlerai de certain document dont Mme Akhmakov a grand'peur : il est de sa propre écriture et concerne son père.

Et voici ce qu'il me raconta à ce sujet.

Alléguant le désordre mental que semblaient révéler tant d'achats intempestifs, de libéralités saugrenues et enfin ces projets matrimoniaux absurdes chez un vieillard, elle s'était adressée à Andronikov, comme au jurisconsulte et à l'ami, pour savoir s'il ne serait pas possible de faire interdire le vieux prince Sokolski, son père. Andronikov l'avait, paraît-il, dissuadée d'introduire une action dans ce sens ; mais c'est par une lettre autographe qu'elle l'avait consulté, et Andronikov était mort sans la lui avoir rendue. Or, si ce document tombait jamais sous les yeux du vieux prince, celui-ci, furieux que sa fille doutât de sa lucidité et même le crût fou, la déshériterait et, de son vivant, ne la gratifierait plus d'un kopek, elle qui, veuve sans fortune, attendait tout de la munificence paternelle, même une dot nouvelle.

Du sort de cette lettre, Kraft ne savait pas grand'chose, mais il avait été à même de remarquer qu'Andronikov ne déchirait jamais les papiers importants et que c'était un homme non seulement de large esprit, mais de large conscience, et il estimait que le document avait dû échoir à Versilov, du fait des relations de celui-ci avec la veuve et les filles d'Andronikov. Il savait aussi que Catherine Nicolaïevna

avait cherché partout, chez ces femmes et même, récemment, chez Maria Ivanovna, le compromettant papier, – en vain : elle avait conclu que c'était bien Versilov qui le détenait.

— Et vous-même, dis-je à Kraft, vous le pensez aussi ?

— C'est le plus probable. Mais je ne sais pas ; tout est possible, prononça-t-il, évidemment fatigué.

— Nous vivons dans un rêve, dis-je en prenant mon chapeau.

— Cet homme vous est-il très cher ? me demanda Kraft, et je lus dans ses yeux une sympathie profonde.

Sans répondre à sa question :

— J'avais prévu, lui dis-je, que par vous je ne saurais pas tout. Mon espoir est maintenant en Mme Akhmakov. Peut-être irai-je chez elle…

Il me regarda étonné.

— Adieu, Kraft !… Au fait, pourquoi aller chez des gens qui ne veulent pas de vous ? Le mieux n'est-il pas de couper court à tout, hein ?

— Et ensuite ? demanda-t-il gravement, en regardant à terre.

— Chez soi, chez soi ! couper court à tout et s'en aller chez soi !

— En Amérique ?

— En Amérique ! Chez soi, chez soi, seul. Voilà en quoi réside toute « mon idée », Kraft.

Il me regarda curieusement.

— Est-ce que vous avez ce refuge, ce « chez vous » ?

— Oui. Au revoir, Kraft. Je vous remercie et je regrette de vous avoir importuné. Moi, à votre place, j'enverrais tout le monde au diable. « Allez vous entre-dévorer, dirais-je, cela ne me regarde pas. »

— Restez encore, dit-il tout à coup, comme nous étions déjà sur le seuil.

Je rentrai dans la pièce, m'assis. Il s'assit en face de moi. Nous échangeâmes des sourires indécis.

— Il me plaît en vous, Kraft, que vous soyez un homme si obligeant, dis-je avec rudesse… C'est que moi-même je suis rarement poli, malgré mes efforts…

— Quelle heure de la journée préférez-vous ? demanda-t-il.

— Quelle heure ? Je ne sais pas… je n'aime pas le coucher du soleil…

— Vraiment ? et il devint pensif.

Je repris :

— Vous quittez Pétersbourg ?

— Oui… Je pars.

— Bientôt ?

— Bientôt.

— Est-ce que, pour aller à Vilno, un revolver est nécessaire ?

Je demandai cela machinalement, – mon regard était tombé sur le revolver et je ne savais que dire. Il tourna la tête et regarda fixement le revolver.

— Non, c'est par habitude.

— Si j'avais un revolver chez moi, je le mettrais sous clef… Vous savez, c'est séduisant. Non que je croie à la contagion du suicide, mais un objet de cette sorte, qu'on a là, devant les yeux, a par moment un charme si fort…

— Ne parlez pas de cela, dit-il, se levant, et non sans brusquerie.

— Je ne parle pas pour moi, ajoutai-je, me levant aussi. C'est un outil dont je ne me servirai jamais. Donnez-moi trois vies, elles ne me suffiraient pas encore.

Avec un sourire vacillant :

— Vivez longtemps ! dit-il.

Il m'accompagna jusque sur le palier.

— Soyez heureux, Kraft ! lui dis-je en prenant la rampe.

Je me rappelle son dernier regard.

III

En quittant Kraft, je m'avisai que j'avais grand'faim ; le jour déclinait, et je n'avais pas encore dîné. J'entrai dans un très modeste restaurant où dépenser pour mon repas vingt kopeks, vingt-cinq au plus. Je me fis servir une soupe. Dans une odeur de beurre rance, de serviettes humides et de tabac, des gens étaient entassés, mangeant. Au-dessus de ma

tête, maussadement, un rossignol sans voix piochait du bec le zinc de sa cage. De la salle contiguë venait le bruit d'une partie de billard. Je regardais par la fenêtre, et le spectacle du soleil couchant (pourquoi l'étonnement de Kraft quand j'ai dit que je n'aimais pas le coucher du soleil ?) faisait naître en moi des sensations inhabituelles. Je rêvais au regard doux de ma mère, à ces charmants yeux qui, depuis un mois entier, me regardaient si timidement. Les derniers temps, j'avais été très grossier à la maison, surtout avec elle. C'est expressément à Versilov que j'aurais voulu dire des grossièretés ; mais, le moment venu, je n'osais, et c'est sur elle que tombait ma mauvaise humeur. Lorsqu'il entrait, elle me jetait un regard suppliant : elle craignait que je ne fusse pas poli avec lui.

Oui, cet homme s'était montré inférieur à l'image que je m'en étais faite au temps où je songeais et pleurais dans mon lit d'enfant avant de m'endormir. Je rêvassais à quoi ? Le sais-je ? À mon abandon ? aux tourments que j'avais subis ? Mais on m'avait tourmenté fort peu, et seulement pendant les deux ans de la pension Touchard. Ensuite ma position n'avait rien eu de bien pénible, et c'est moi qui regardais fièrement mes camarades. Ne donnons pas dans l'orphelinisme ! Je ne veux avoir aucune pitié pour cette fastidieuse engeance d'enfants naturels qui, campés devant la galerie, reprochent à la société leur bâtardise, hurlent leurs griefs et invoquent la morale. De quel gosier ils déclament : « Voilà comment on a agi envers nous ! » Je fouetterais ces marmiteux bougres qui ne sentent pas la vilenie des plaintes vaines.

L'homme qui, un peu légèrement peut-être, m'avait mis en circulation, je ne l'incriminais donc pas ; même, je le chérissais. Et j'étais venu à Pétersbourg pour confondre ses

calomniateurs. Ce document dont parlait Kraft, cette lettre si compromettante écrite à Andronikov par la générale Akhmakov et qu'elle croyait détenue par Versilov, ce n'est pas Versilov qui la détenait – mais moi-même : la romanesque Maria Ivanovna, nièce d'Andronikov, avait jugé à propos de me la remettre, circonstance ignorée de tous, et, depuis lors, le papier précieux reposait, soigneusement cousu par mes soins, dans la doublure de mon paletot.

Il était près de huit heures quand je quittai le restaurant pour regagner le logis familial. Le temps avait changé : le rêche vent pétersbourgeois me soufflait dans le dos et soulevait le sable et la poussière. Des ouvriers se hâtaient vers leurs taudis : figures mornes. Un petit garçon vaguait, qui paraissait avoir perdu son chemin ; une femme s'arrêta un instant pour l'écouter, mais ne comprit rien et s'en alla, le laissant seul dans la nuit ; je voulus m'approcher de lui ; il prit peur et courut se poster plus loin. Cependant j'étais arrivé à la maison. Je m'engageai dans l'escalier, souhaitant trouver seules sous la lampe les deux femmes : ainsi pourrais-je, avant le retour de Versilov, dire quelque chose de tendre à maman ou à ma sœur à qui je n'avais presque pas adressé la parole de tout le mois.

Versilov n'était pas rentré.

IV

Au moment de mettre en scène ce nouveau personnage, il convient d'établir ses « états de services ». Versilov avait fréquenté l'Université, mais était entré dans la cavalerie de la garde. Ayant épousé Mlle Fanariotov, il donna sa démission et se rendit à l'étranger. À son retour, il habita Moscou et fut

tout aux plaisirs mondains. Sa femme morte, il s'installa à la campagne pour un temps assez long ; ici s'intercale son aventure avec ma mère. Puis il vécut quelque part dans le midi. Lors de la guerre, il rentra sous les drapeaux, mais n'alla pas en Crimée. La paix conclue, il démissionna de nouveau, et partit pour l'étranger avec ma mère, qu'il laissa à Kœnigsberg. La pauvre femme racontait parfois avec horreur et en hochant la tête comment elle avait passé, absolument seule avec sa petite fille, six mois dans cette ville, sans en savoir la langue et même, à la fin, sans argent. Alors Tatiana Pavlovna était venue la chercher et l'avait emmenée dans la province de Nijni-Novgorod. Vers cette époque, Versilov fut nommé arbitre territorial de 1re instance et, dit-on, remplit admirablement ses fonctions, qu'il résigna bientôt pour se fixer à Pétersbourg, où il devint homme d'affaires. Andronikov vantait ses capacités, l'estimait beaucoup, mais disait ne rien comprendre à son caractère. Versilov n'avait pas persévéré. Nouveau séjour à l'étranger (un séjour de plusieurs années). Puis ce fut le temps de ses relations intimes avec le vieux prince Sokolski. Au cours de ces avatars, sa fortune avait eu maintes fluctuations : misère et opulence alternées.

Il est temps aussi que je me décide à exposer « mon idée », – je sens que l'écheveau de mon récit s'embrouille. Comment, en effet, faire comprendre mes allées et venues si je me tais sur la force qui les dirigea. Si j'ai tergiversé, ce n'est pas, du moins, en vue de piquer l'attention d'un lecteur dont je ne me soucie ; mais à cause même des difficultés d'un tel exposé : en l'espèce, la tâche est d'autant plus ardue qu'il sied que je présente « mon idée » d'abord sous sa forme originelle. Or les choses les plus simples sont les plus difficiles à raconter.

CHAPITRE V

I

Mon idée, c'est de devenir un Rothschild. J'invite le lecteur à être calme et sérieux.

Je répète : mon idée, c'est de devenir un Rothschild. Devenir aussi riche que Rothschild : – non pas simplement très riche, mais précisément riche comme Rothschild. Pourquoi ? dans quel but ? nous verrons cela plus tard. Que je dise d'abord que la réussite est garantie mathématiquement.

L'affaire est très simple : tout le secret réside en deux mots : *ténacité* et *continuité*.

— Oui, oui, me dira-t-on, nous avons déjà entendu ces mots. Il n'est père de famille en Allemagne qui ne les ressasse à ses rejetons. Or votre Rothschild (c'est-à-dire feu James Rothschild de Paris) était unique en son genre, et les pères de famille ne sont pas rares en Allemagne.

À quoi je répondrai :

— Vous prétendez avoir entendu dire cela et, au vrai, vous n'avez rien entendu… D'accord, sur un point vous avez raison… Quand j'ai dit que c'était chose « très simple », j'omettais d'ajouter que c'est, en même temps, la chose la plus difficile. Toutes les religions, toutes les morales se ramènent à un principe : « Aimer la vertu et fuir le vice. »

Rien de plus simple, semble-t-il. Eh bien, faites un acte vertueux et chassez un seul de vos vices, – essayez cela, hein ? Le cas qui nous occupe est le même.

C’est pourquoi, vos innombrables pères de famille ont beau répéter ces deux mots où gît tout le secret, Rothschild demeure un phénomène isolé. Les deux mots en question n’ont donc pas dans ma bouche et dans la leur une qualité identique.

Pour atteindre mon but sont nécessaires la ténacité et la continuité, mais pas au sens affaibli où l’entendent les pères de famille. Tiraillé par des obligations familiales et sociales, dépendant de tout et pareil à tous, on ne peut pas devenir Rothschild, je dois me retrancher de la communauté des hommes.

Il y a quelques années, j’ai lu dans les journaux que, sur un des bateaux de la Volga, était mort un mendiant bien connu dans la région, et sur qui on avait trouvé, cousus dans ses guenilles, trois mille roubles en billets de banque. Ces jours-ci encore, ne lisais-je pas qu’on avait découvert plus de cinq mille roubles chez un mendiant d’origine noble, spécialiste de la mendicité dans les cabarets, qui venait d’être arrêté ? Ces deux exemples illustrent à souhait ma proposition, que la thésaurisation, même dans sa forme la plus primitive, aboutit à d’énormes résultats, systématique et ininterrompue.

Il ne manque pas d’individus, même honorables, intelligents et sobres, qui, ne possédant ni cinq mille roubles ni trois mille et convoitant ces pauvres sommes, échoueraient à les acquérir. Pourquoi ? parce que, dans le cas, par exemple, où ils ne les pourraient acquérir que par la mendicité, ils ne se résigneront pas à mendier et que,

devinssent-ils des mendiants, ils auront l'imprudence de dépenser leurs premiers kopeks au luxe de quelque morceau de pain supplémentaire.

Cependant, si l'on est amené à thésauriser selon le mode mendiant, il faut s'astreindre à vivre de pain et de sel, sans plus. Du moins, je le comprends ainsi, et sans doute mes deux mendiants de tout à l'heure ont-ils vécu de pain sec et dormi à la belle étoile. Certes, ils ne se proposaient pas de devenir Rothschild : ce n'étaient que des Harpagons ou des Pluchkines ; mais ils peuvent donner une idée des conditions que doit réaliser le candidat au rothschildisme. Un père de famille ne peut décemment se mettre sur les rangs. Le désir et la volonté varient d'intensité d'un homme à un autre : il y a la température de l'eau bouillante, il y a celle du fer rouge.

Mon idée inventée (c'était au temps de mes études au lycée de Moscou), il fallait que je fisse l'épreuve de mes facultés d'abnégation. À cet effet, je décidai de me soumettre pendant un mois au régime du pain noir (deux livres et demie par jour) et de l'eau pure. Il fallait tromper la sollicitude de Nicolas Siméonovitch et de Maria Ivanovna : à leur grande tristesse, j'insistai donc pour prendre mes repas dans ma chambre. Et régulièrement j'arrosais de ma soupe les orties qui croissaient sous mes fenêtres ou la versais dans les cabinets ; la viande je la jetais au chien ou bien, enveloppée de papier, je la mettais dans ma poche et m'en débarrassais dans la rue. Comme on me servait beaucoup moins de deux livres et demie de pain par jour, j'en achetais en cachette. Je supportai le mieux du monde ce régime sévère, – à peine quelques crampes d'estomac. Le mois suivant, je me permis la soupe, et, matin et soir, un verre de thé. Ainsi passai-je une année en belle santé physique et morale, sans nul regret des succulences de la table et joyeux

de voir mon expérience réussir. M'étant convaincu que j'étais apte à supporter n'importe quel jeûne, je recommençai à manger comme tout le monde et à la table commune. Non content de cette épreuve, j'en instituai une seconde. Chaque mois, en envoyant le prix de ma pension à Nicolas Siméonovitch, on m'envoyait, pour mes menus plaisirs, cinq roubles. Je résolus de n'en dépenser que la moitié, et, au bout de deux ans, j'accumulai soixante-dix roubles.

Au succès de ces deux expériences je me convainquis que j'atteindrais mon but. En cela consiste toute mon idée. Tout le reste – vétilles.

II

Pourtant, examinons aussi les vétilles.

Ma troisième expérience, je la fis à Pétersbourg, à cette vente publique où je gagnai en une opération rapide sept roubles quatre-vingt-quinze kopeks. D'ailleurs, ce n'était pas là une vraie expérience : je voulais simplement empiéter un peu sur mon avenir, comme par manière de jeu. Il était bien entendu que je ne me mettrais sérieusement à l'œuvre que dégagé de tous liens…

Quoique la vie ne soit pas bon marché à Pétersbourg, je décidai, une fois pour toutes, que, le moment venu, je ne dépenserais pas plus de quinze kopeks par jour pour la nourriture. Cette question de l'estomac, j'y avais réfléchi dès longtemps jusque dans les détails. Par exemple, j'estimais qu'il serait à propos de manger deux jours de suite du pain sec avec du sel et de dépenser le troisième jour les économies ainsi réalisées : ce système serait plus hygiénique

que celui du jeûne sempiternel à quinze kopeks par jour. Le gîte maintenant : un coin, une niche m'était nécessaire, où dormir la nuit et me réfugier quand le temps serait trop mauvais ; au besoin, j'accepterais l'hospitalité des asiles : outre un toit, on y trouve un morceau de pain et une gorgée de thé. Et quant à mon argent, je saurais le cacher. « Me voler, moi ? J'ai plutôt peur de voler les autres ! » De cette plaisanterie que j'entendis un jour dans la rue, je ne veux retenir à mon usage qu'une affirmation de prudence et d'astuce, – car, certes, je n'ai nullement intention de recourir au vol. Non plus, d'ailleurs, qu'au prêt sur gage ni à l'usure, qui sont le fait des gens ordinaires.

La garde-robe. J'aurais deux costumes, l'un pour les jours ouvrables, l'autre pour les dimanches et fêtes. Le phénomène fâcheux de la vétusté, je l'avais analysé pendant deux ans et demi, et j'avais découvert comment le rendre presque inoffensif : brosser le vêtement le plus souvent possible, – soit cinq ou six fois par jour. Le drap, en effet, n'a pas peur de la brosse, mais il a peur de la poussière. Vue au microscope, la poussière, c'est de la pierre : la brosse, même très dure, c'est presque toujours du poil. Item, j'avais appris, fruit d'une expérience de deux ans, à ne pas fatiguer la chaussure : le secret consiste en ceci, qu'il faut poser le pied bien à plat, de sorte que tous les points de la semelle touchent simultanément le sol. On se rend maître du procédé en quinze jours, après quoi l'habitude est prise. Grâce à cette discipline, les souliers durent trois fois plus de temps, en moyenne, que si vous marchez d'un pas téméraire.

Passons à l'activité proprement dite. Voici comment je procède. J'ai cent roubles. Il y a tant de ventes publiques de petits boutiquiers et tant d'hommes miséreux, que constamment s'offre à un brocanteur avisé l'occasion

d'acquérir à vil prix des objets faciles à revendre fructueusement. Cet album, par exemple, que j'ai acheté deux roubles cinq kopeks, pour le revendre avec un boni de sept roubles quatre-vingt-quinze… Profit énorme si l'on songe qu'en l'espèce ma prétention à ce bénéfice n'impliquait nul risque de rebuter le chaland : j'avais lu dans ses yeux qu'il ne reculerait pas. J'entends bien que c'était là une aubaine ; mais je spécule sur ces aubaines, et c'est pourquoi j'ai décidé de vivre dans la rue. Fussent-elles très rares, il n'y aurait encore rien là de très décourageant. Ma règle sera : ne jamais manquer une occasion de vendre, et, à cet effet, ne pas chercher le maximum de gain sur une affaire donnée, et, deuxièmement m'astreindre à gagner chaque jour une somme supérieure, si peu que ce soit, à ma dépense quotidienne. « Rêves que cela ! me dira-t-on. Vous ignorez la rue et, du premier coup, vous vous ferez rouler. » Mais j'ai pour moi la volonté et le caractère ; la science de la rue est une science comme les autres et qui se dévoile à un observateur attentif. Qu'on soit tranquille, – je ne me casserai pas le nez.

Les roubles succéderont aux kopeks. Alors, renonçant à la brocante, je me lancerai dans des opérations de bourse et de banque, en ayant soin d'affermir encore mes principes de prudence et de ténacité. Je ne connais pas ces opérations. Soit, – je les étudierai. Y faut-il tant d'esprit ? la sagesse de Salomon ? La force d'âme suffira ; ne pas cesser de « vouloir », c'est l'essentiel. Être plutôt le bossu-pupitre de la rue Quincampoix que l'agioteur qui, exalté par la magnificence d'un premier gain, s'obstine follement dans la hasardeuse aventure de Law.

On m'objectera qu'en tout ceci il n'y a aucune idée, rien de nouveau. Et moi je réplique, pour la dernière fois, qu'il y a

ici une masse d'idées, et neuves. Mais, comme je m'y attendais, je les ai grossièrement dites. Mon exposé est piètre, gauche, superficiel et plus jeune que mon âge. L'incapacité du scribe infirme-t-elle la valeur de l'idée qu'il énonce ?

III

Reste à répondre aux questions : « Pourquoi ?… Dans quel but ?… Est-ce moral ou non ? », etc., etc. D'un coup, je vais désenchanter mon hypothétique lecteur : il n'y a en moi nul désir de vengeance, je suis indemne de tout byronisme, et ni ma rancœur d'orphelin ni ma bâtardise ne sont en cause. La dame romantique qui s'aviserait de feuilleter mon journal baissera le nez, déçue.

Le but que je me propose, c'est, essentiellement : la solitude. « Mais il n'est pas indispensable d'être milliardaire pour mener la vie érémitique… Que vient faire Rothschild en cette histoire ? » Il y est à sa place. Car, outre la solitude, il me faut la puissance.

Non, ni l'irrégularité de mon origine, ni la tristesse de mes années d'enfance, ni rien d'adventice n'eut de rôle dans la genèse de mon idée. Elle naquit normalement de mon caractère. Je n'avais pas douze ans, que déjà la présence, l'existence même des hommes m'était lourde. J'étais très enclin à accuser les autres ; mais par un choc en retour, je me cherchais noise aussitôt : « Ne suis-je donc pas coupable aussi ? » Et souvent c'est à tort que je m'incriminais. Pour éviter ces cas de conscience, je m'ingéniais à m'isoler. D'ailleurs, qu'avais-je à gagner au contact de mes

camarades ? Sans une seule exception, ils étaient moins intelligents que moi.

Pour morose que je sois, peut-être me laisserai-je aller à faire du bien aux hommes, – accès de philanthropie que rien ne justifiera. Ils ne sont pas si bons, qu'on ait à se soucier d'eux. Que ne viennent-ils à moi tout droit ! et pourquoi faut-il que je fasse le premier pas ? Je suis susceptible de reconnaissance, et l'ai prouvé par cent sottises. À un bon procédé, je suis prêt à répondre par un procédé meilleur ; à la franchise, par la cordialité. Ce m'a généralement valu des avanies. Le plus expansif de mes camarades était ce Lambert qui a si fort rossé mes jeunes ans ; malheureusement c'est à son imbécillité qu'il fallait savoir gré de sa rondeur. – On voit à peu près quel était mon état d'esprit quand j'arrivai à Pétersbourg.

En sortant de chez Diergatchov, je m'étais rendu chez Vassine. En un élan de sympathie, je lui avais fait des compliments. Eh bien, dès le soir même, cette sympathie avait fort décru. Pourquoi ? Précisément, parce que je l'avais loué : – il me semblait que j'eusse commis une bassesse. Pourtant ne s'honore-t-on pas en rendant un hommage spontané à qui le mérite ? Tel était bien mon avis, et, quand même, je l'aimais beaucoup moins. À Kraft non plus je ne pensais pas sans amertume. Son méfait : il m'avait obligeamment reconduit jusqu'à la porte. Et ce sentiment de malveillance eut peine à disparaître, même quand, le lendemain, l'événement expliqua les particularités un peu anormales de notre entrevue. Déjà au lycée j'étais fort ombrageux. Un de mes condisciples réussissait-il mieux que moi une composition ou me primait-il dans les exercices physiques, je cessais de lui parler. Non que je le haïsse ou jalousasse son succès, – mais tel était mon caractère.

Absorbé dans un rêve de puissance et de solitude, on est peu sociable. Ma taciturnité fut taxée de misanthropie ; mon air vacant et morose me valut un soupçon que démentaient mes joues fraîches.

Avec quelle allégresse je m'enfouissais, le soir, sous mes couvertures ! La rumeur importune de la vie en commun faisait trêve, et dans le silence nocturne mes songeries machinaient le monde à leur guise… La puissance ! le zéro que je suis osait la convoiter. Oui. Et, dès mon enfance, je n'ai jamais pu m'imaginer ailleurs qu'à la première place.

Seul l'argent peut conduire à la *première place* quelqu'un, et même une « nullité ». Peut-être ne suis-je pas une nullité. Mais, pour ne parler que de ma personne physique, je sais, par mon miroir, que nul signe d'élection ne la marque. Or, que je sois riche comme Rothschild, et, si je siffle, mille femmes rueront vers moi leur beauté ; de bonne foi, elles me tiendront pour un Adonis… Peut-être suis-je intelligent. Mais eussé-je un front de huit empans, je serai éclipsé par mon voisin dont le front en aura neuf. Que cependant je sois Rothschild, ce sage aux huit empans devient un personnage bien mince. Lui laissera-t-on seulement ouvrir la bouche ?… Peut-être suis-je spirituel. Mais voici Talleyrand, Piron, – je m'efface. Je suis Rothschild : où est Piron ? où est Talleyrand même ? Disparus. L'argent est une puissance despotique, mais, en un sens, égalitaire : il perturbe le règne arrogant de l'intelligence et de la beauté.

Sans doute vous semblera-t-il que tout cela est cynique et vise au triomphe de la nullité sur le talent. Mais pensez-vous que, si je désire la puissance, ce soit dans un dessein de vengeance ou d'oppression ? C'est m'attribuer gratuitement l'âme du premier venu. Je suis, d'ailleurs, persuadé que les

hommes les plus remarquables de toutes les catégories de l'activité humaine, investis de l'opulence rothschildienne, se comporteraient comme vous supposez injurieusement que je ferais moi-même. Mon plan est d'une tenue plus sévère. Je n'ai pas peur de l'argent : il ne m'opprimera, ni ne fera de moi un oppresseur.

Il ne me faut pas d'argent ou, mieux, ce n'est pas l'argent qu'il me faut, – ni même la puissance. Il me faut seulement ce qu'on acquiert par la puissance et qu'on ne peut acquérir sans elle : – la conscience isolée et tranquille de la force. Voilà découverte cette définition de la liberté que cherchent les penseurs. La liberté ! j'ai écrit enfin ce grand mot… Oui, la conscience isolée de la force est belle en soi. Je détiens la force, et je la garde latente. Le tonnerre est entre les mains de Jupiter, et l'immensité reste silencieuse. Dites, entendez-vous souvent le tonnerre ? Un sot pensera que Jupiter dort. Et si l'on substitue au maître de la foudre ce littérateur ou cette villageoise, holà ! il faudra se boucher les oreilles.

Que j'aie la puissance, ratiocinais-je, – et aussitôt je cesserai d'avoir besoin d'elle. Bénévolement, je me reléguerai à la dernière place. Rothschild, – je circulerai en hardes misérables, avec à la main un parapluie aux baleines malades. Que m'importerait d'être bousculé sur les trottoirs, de traverser la chaussée en sautelant dans la boue pour me garer des voitures ? Je serai gai de la conscience d'être Rothschild. Sachant que je peux faire élaborer mon dîner par le premier cuisinier du vaste monde, je rongerai voluptueusement un os de jambonneau.

Je ne rechercherai pas le commerce de l'aristocratie : elle sollicitera l'honneur d'être admise en ma présence ; je ne

donnerai pas la chasse aux femmes : on les verra cingler vers moi toutes gorges dehors. Le spectacle de ma fortune attirera les niais ; celui de mon indifférence, les gens d'esprit. Je serai condescendant, généreux, mais n'accepterai rien de personne, pas même de reconnaissance. La curiosité suscite la passion ; peut-être inspirerai-je la passion : les adoratrices n'obtiendront rien de moi, que des présents. La curiosité pour ma personne en sera doublée. Ainsi rêvassaient mes dix-sept ans.

Je ne veux opprimer ni tourmenter personne ; mais me plairait-il de perdre quelqu'un, celui-là n'éluderait pas mon atteinte, et les autres, loin de m'entraver, se proposeraient comme rabatteurs : ce me suffit. Oh ! oh ! que voilà donc un personnage dont l'insolence encombre ! c'est, au relais où j'attends des chevaux, un général qui, arrivé le dernier, prétend à être servi avant tout le monde. S'il savait qui je suis, il attellerait de ses mains héroïques mon tarantasse, et obséquieusement il m'aiderait à m'y installer… Sur ce bateau, une dame, terrible de beauté, s'étonne de voir dans la même classe qu'elle un hère. Si elle savait qui est ce rustaud fourvoyé ! Et elle le saura, et alors elle approchera humblement sa race immémoriale de mon indéniable roture, s'assiéra à mon côté, en quête d'un regard, joyeuse si je souris… (Que James Rothschild ait daigné accepter le titre de baron m'étonna toujours…) Petits tableaux à quoi je me complaisais. Transcrits ici, ils sont pâles ; mon imagination les parait d'un coloris enflammé.

« Quelle sottise de vivre ainsi ! Pourquoi ne pas tenir état de maison, exercer une influence, vous marier ? » Mais alors Rothschild devient n'importe qui ; tout chavire, meurt et nous sommes en présence d'un stupide sac d'or. Enfant, j'appris par cœur le monologue du Chevalier Avare de

Pouchkine. Pouchkine n'a rien produit de supérieur, quant à l'idée. Je sympathise avec son héros.

« Votre idéal est trop bas, diront des lèvres dédaigneuses. Laisser inertes des trésors qui eussent vivifié des œuvres humanitaires ! » – Ouais ! En quoi est-il si immoral que les millions passent, de sales mains usurières, dans les mains d'un irréductible ascète qui regarde le monde avec fixité ? Et ces millions mêmes, est-il sûr que je les conserve ? Encore que leur poids doive être léger à mon stoïcisme, j'ai déjà prévu ce moment où, la conscience à jamais enrichie de les avoir possédés, je les laisserais négligemment choir et tournerais les talons. Je deviendrai alors ce mendiant qui mourut sur le bateau, mais, différence, on ne trouvera rien de cousu dans mes loques. Ainsi, idéalement maître de l'opulence acquise et de l'opulence répudiée, ne serai-je pas deux fois plus riche que Rothschild ?

« Alors, le triomphe de l'incapacité… », gémiront mes interlocuteurs. – Si vous voulez. Je me vois, bonhomme d'intellect neutre, assis devant l'univers, dire avec un sourire : « Vous, les Galilées et les Copernics, les Charlemagnes et les Napoléons, vous les Pouchkines et les Shakespeares, vous, les reluisants feld-maréchaux, et, de l'autre côté, moi, le sans-talent et l'illégitime… et cependant je suis plus haut que vous, car vous êtes soumis à la force masquée dans ma faiblesse. » Il seyait même que l'homme qui balançait de la sorte leur génie fût un ignorant. Sous l'influence de cette considération, j'avais, dans mes dernières années de gymnase, tout à fait négligé mes études. Mon rôle serait plus caractéristique, réalisé par un illettré. Depuis, j'ai changé d'opinion sur ce point. Il n'est pas rigoureusement nécessaire que je sois un âne.

IV

Et maintenant, deux épisodes, en manière d'illustration à tout ce didactisme. Je reprendrai ensuite, pour ne plus l'interrompre, le fil de ce récit.

En juillet, donc deux mois avant mon départ pour Pétersbourg, Maria Ivanovna m'avait envoyé faire une commission, dont l'objet n'importe, dans une localité voisine. Dans le wagon qui me ramenait à Moscou, je remarquai un jeune homme brun, assez bien vêtu, mais fort sale et au visage bourgeonné. À chaque station il descendait du train et courait à la buvette absorber de l'eau-de-vie. Autour de lui, dans le compartiment, s'était formé un groupe fort gai et fort incivil. Ces voyageurs tumultueux admiraient que ce jeune buveur pût, sans s'enivrer, absorber tant d'alcool et s'ingéniaient à lui en faire ingurgiter plus encore. Entre tous, se passionnaient à cette entreprise un marchand légèrement ivre, et un flandrin habillé à l'allemande, valet de son métier, dont la bouche fort loquace exhalait une odeur méphitique. Le jeune homme à l'insatiable gosier parlait peu. Il écoutait la clabauderie de ses compagnons avec un sourire hébété qu'il interrompait parfois pour un rire toujours inopportun ; il émettait alors des syllabes indécises, quelque chose comme « tur… lur… lu », en posant un doigt sur le bout de son nez, ce qui réjouissait prodigieusement le commerçant, le larbin et tous les autres. Je m'approchai, et, ma foi, malgré l'imbécillité de sa conduite, le jeune homme, un étudiant en rupture d'Université, ne me déplut pas. Bientôt nous nous tutoyions et, en descendant du train, je pris note qu'il m'attendrait, le soir même, à neuf heures, boulevard de Tver.

Je fus exact au rendez-vous, et mon ami m'associa à son jeu. Voici. Avisant une honnête femme, nous nous placions, sans un mot, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. De l'air le plus flegmatique et comme si nous ignorions sa présence, nous engagions une conversation méticuleusement obscène, où je faisais merveille, encore que je ne connusse des choses du sexe que le vocabulaire (douces causeries de l'enfance !) et point du tout la technique. Effarée, la femme accélérait son allure ; nous accélérions la nôtre, et continuions notre dialogue. Que pouvait faire la victime ? Il n'y avait pas de témoins, et puis une plainte à la police est toujours chose délicate…

À ces turlupinades nous consacrâmes huit journées consécutives. M'amusais-je ? Je n'en réponds pas. (Au début, cette farce avait pu me plaire pour ce qu'elle avait d'imprévu, et d'ailleurs j'exécrais les femmes…) Une fois, je racontai à l'étudiant que Jean-Jacques avoue dans ses *Confessions* qu'au temps de son adolescence il aimait s'embusquer dans quelque coin pour brandir sa virilité aux yeux stupéfaits des passantes. Il me répondit par son « turlur-lu ». Il était ténébreusement ignorant et ne s'intéressait à rien du tout. Il n'avait aucune des idées que j'avais eu la candeur de lui attribuer, et son art du scandale était d'une monotonie morne. Ce crétin me déplaisait de plus en plus. Enfin notre accointance se rompit, et dans la circonstance que je vais dire.

Nous venions d'encadrer – irrévérencieusement, à notre ordinaire – une jeune fille qui se hâtait sur le boulevard nocturne. Elle avait seize ans tout au plus ; peut-être vivait-elle de son travail ; sans doute l'attendait au logis sa mère, une pauvre veuve chargée de famille… Voilà que je sentimentalise… Nos propos salés s'échangèrent. Comme

une bête traquée, elle précipitait son pas dans la nuit. Soudain elle s'arrêta essoufflée. Écartant d'un geste le fichu qui emmitouflait son chétif visage où les yeux brusquement luisirent :

— Oh ! comme vous êtes lâches ! dit-elle.

Je crus qu'elle allait sangloter. Point. À toute volée elle administrait à l'étudiant la gifle la plus retentissante qui ait jamais sonné sur le faciès d'un goujat. Il voulut se jeter sur elle. Je le maintins. Elle put fuir.

Restés seuls, nous commençâmes à nous quereller. Je lui dis tout ce que j'avais sur le cœur : sa nullité, sa bassesse. Il m'injuria (je lui avais confié que j'étais enfant naturel). Nous nous crachâmes au visage, copieusement. Depuis je ne l'ai pas revu.

J'avais un grand dépit ; il diminua le lendemain ; le troisième jour j'avais tout oublié. C'est seulement à Pétersbourg que je me rappelai nettement cette scène. Je pleurai de honte, et aujourd'hui encore ce souvenir me torture. Comment avais-je pu descendre à ces vilenies et surtout les oublier ? Je le comprends maintenant. Dépouillant de signification tout ce qui n'est pas elle, l'« idée » me console prématurément des douleurs méritées et m'absout des pires fautes. Ainsi m'est-elle maternelle, mais démoralisante.

L'autre anecdote.

Le 1er avril de l'année dernière, quelques personnes étaient venues passer la soirée chez Maria Ivanovna dont c'était la fête. Entre, en coup de vent, Agrippine, qui annonce

que, dehors, devant sa cuisine, elle vient de découvrir un enfant abandonné. Tout le monde de se précipiter pour voir l'objet : une petite fille de trois ou quatre semaines qui crie dans un panier. Je prends le panier et le porte à la cuisine. Y était épinglé un billet ainsi conçu : « Chers bienfaiteurs, ayez pitié de la petite Arinia ! Elle est baptisée. Nous prierons toujours pour vous. Nos souhaits de bonheur en ce jour de fête. – Des gens qui vous sont inconnus. » Nicolas Siméonovitch, pour qui j'avais beaucoup d'estime, m'attrista : il fit sa mine revêche et, quoiqu'il n'eût pas d'enfants, décida que la fillette serait immédiatement portée à l'hospice. Je la tirai du panier, d'où s'exhala un fumet âcre et aigrelet, la pris dans mes bras et déclarai me charger d'elle. Nicolas Siméonovitch, pour bon qu'il fût, protesta : l'hospice s'imposait. Cependant tout s'arrangea selon mon vœu.

Sur la même cour, dans un autre pavillon, demeurait, avec sa femme, encore jeune et robuste, un menuisier déjà vieux et qui buvait beaucoup. Chez ces gens misérables était morte récemment, à la mamelle, une fille née après huit ans de mariage, leur enfant unique, et qui par une coïncidence heureuse, s'appelait, elle aussi, Arinia. Je dis « heureuse », parce que cette femme, qui était venue dans la cuisine examiner notre trouvaille, s'attendrit à ce nom. Son lait n'était pas encore tari : elle dégrafa son corsage et donna le sein à la nouvelle Arinia. Consentirait-elle, moyennant salaire, à se charger de l'enfant ? Elle ne pouvait me donner de réponse immédiate, réservant l'avis du mari ; mais, du moins, elle garderait l'enfant cette nuit-là. Le lendemain, je fis marché avec le couple, et je payai d'avance le premier mois, huit roubles, que le mari, sans plus tarder, dépensa au cabaret. Nicolas Siméonovitch s'était obligeamment porté garant de ma solvabilité. Je voulus lui remettre mes soixante

roubles, mais il refusa de les prendre, procédé qui effaça toute trace de notre petite altercation. Maria Ivanovna ne disait rien, mais évidemment, en son for, elle s'étonnait de me voir assumer une charge si lourde. Ni l'un ni l'autre ne se permirent à ce sujet la moindre plaisanterie, et je fus sensible à leur délicatesse.

Trois fois par jour je courais chez Daria Rodivonovna. Au bout d'une semaine, je lui remis, en cachette du mari, trois roubles. Pour trois autres roubles, j'achetai des couvertures et des langes. Mais, dix jours après l'inauguration de ma paternité, la fillette tombait malade. J'allai chercher un médecin, et toute la nuit nous persécutâmes Arinia pour lui faire prendre ses drogues. Le lendemain, le médecin déclara qu'elle ne se rétablirait pas. À mes questions, à mes reproches plutôt, il répondit : « Je ne suis pas Dieu. » La petite malade étouffait, la bouche pleine d'écume. Le soir même, elle mourut ; elle mourut en fixant sur moi ses grands yeux noirs qui semblaient déjà comprendre. Pourquoi n'ai-je pas songé à la faire photographier morte ? Non seulement, cette soirée-là, je pleurai, mais je hurlai de désespoir, ce qui ne m'était encore jamais arrivé. Maria Ivanovna, doucement, essayait de m'apaiser. Le menuisier fit lui-même le cercueil. On ensevelit Arinia… Je ne puis oublier ces choses.

Cette aventure me donna à réfléchir. Sans doute Arinia ne m'avait pas coûté grand argent : en tout, pension, médecin, cercueil, funérailles, fleurs, – trente roubles. Je récupérai cette somme, vers le temps de mon départ de Moscou, en réalisant une économie sur les quarante roubles que Versilov m'avait envoyés pour le voyage et en vendant quelques menus objets. Ainsi mon capital restait intact. « Mais, me disais-je, à baguenauder ainsi dans les sentiers, je

n’irai pas loin. » De mon aventure avec l’étudiant résultait ceci : que l’« idée » pouvait tout obscurcir autour de moi, et me faire perdre le sens de la réalité ; de mon aventure avec Arinia : que les intérêts essentiels de l’« idée » étaient à la merci d’une crise de sentimentalisme. Conclusions contradictoires, mais, l’une et l’autre, justes.

CHAPITRE VI

I

Mes espoirs ne se réalisèrent pas tout à fait. Versilov était absent ; mais il y avait au logis Tatiana Pavlovna, circonstance funeste à mes bonnes résolutions. Ma venue interrompit entre elle et ma mère une conversation qui paraissait fort animée. Ma sœur, qui venait de rentrer de son travail, était encore dans sa chambre.

L'appartement était composé de trois pièces. Celle dans laquelle ordinairement on se tenait, le salon, était assez grande et non sans confort ; elle était meublée de moelleux canapés rouges (fort usés, – Versilov n'admettait pas les housses), de tables et de consoles. À droite, la chambre de Versilov, étroite, éclairée par une seule fenêtre ; sur un guéridon bancal gisaient des livres quelconques et des papiers oubliés ; un fauteuil se carrait, dont le ressort faisait cruellement saillie ; on dressait le lit du maître sur un divan. Versilov délaissait ce cabinet pour le salon, où il paressait des heures et des heures. À gauche du salon, une chambrette pareille : ma mère et ma sœur y couchaient. Le couloir où donnaient les trois pièces aboutissait à la cuisine. Quand la cuisinière Glycère préparait les repas, une impitoyable odeur de brûlé se répandait dans tout l'appartement. Alors Versilov maudissait l'existence, et c'était le seul moment où je sympathisasse avec lui : moi aussi, j'exécrais ces relents, encore qu'ils ne pussent pénétrer chez moi. J'habitais, en

effet, sous les combles, une chambrette où donnait accès un escalier abrupt qui grinçait à chaque marche. Ce lieu se recommandait par une fenêtre cintrée, un plafond tombal, un canapé vêtu de toile cirée où Glycère étalait pour la nuit un drap et un coussin. Nuls autres meubles, sauf la plus simple des tables de bois blanc et une chaise ébouriffée. On me servait mes repas dans ce retrait.

Malgré le dénûment de l'ensemble, il persistait chez nous des vestiges de luxe. Le salon, par exemple, se parait d'une lampe en porcelaine qui n'était point laide, d'une superbe gravure de la Madone de Dresde, d'une imposante photographie représentant les portes de bronze de la cathédrale de Florence, et de deux précieuses icônes anciennes, la Toussaint et la Mère de Dieu. Aux fêtes, on allumait la lampe suspendue devant l'iconostase, manifestation cultuelle à quoi ne s'associait pas Versilov.

D'habitude, j'entrais d'un air morne, sans regarder personne, et, parfois, sans même dire bonjour.

Ce soir-là, je dis, dès la porte :

— Bonjour, maman.

Mais, par une sorte de pudeur, je ne pus me forcer à la regarder, et j'allai m'asseoir dans un coin.

— Ce malappris persiste à entrer chez vous en manant, siffla Tatiana Pavlovna, en qui s'invétérait l'habitude de m'interpeller sur le mode injurieux.

— Bonjour…, avait répondu ma mère, effarée que je l'eusse saluée. Le dîner est prêt depuis longtemps : Pourvu que la soupe ne se soit pas trop refroidie ! Quant aux côtelettes, je vais tout de suite…

Elle se levait pour courir à la cuisine. La première fois peut-être depuis un mois, j'eus honte de la voir se déranger pour me servir.

— Je vous remercie bien, mère ; j'ai déjà dîné. Si je ne vous gêne pas, je me reposerai ici.

— Ah… eh bien !… pourquoi pas ? Restez…

— Soyez désormais tranquille, mère. Je ne dirai plus de grossièretés à André Pétrovitch.

— Peste ! quelle magnanimité ! s'écria Tatiana Pavlovna… Sophie chérie, est-ce que tu vas continuer à lui dire « vous » ? Qui est-il donc pour mériter tant de déférence et de sa mère encore ! Regarde-toi : tu es toute confuse devant lui. Fi !

— Il me serait bien doux, mère, que vous me dissiez « tu ».

— Ah… eh bien, oui, je dirai ainsi, s'empressa d'acquiescer ma mère. Moi… souvent je ne… eh bien, je saurai maintenant.

Elle était devenue toute rouge. Décidément son visage était très attrayant… Il avait une expression de bonté qui n'était point de la bonasserie. Les joues étaient maigres, creuses même ; le front commençait à se rider ; mais la patte d'oie n'avait pas encore paru, et les yeux large ouverts attiraient à leur calme éclat. En elle, j'aimais aussi que son visage n'eût rien de triste ni de pincé ; même il eût été gai, si, trop souvent, de l'inquiétude ne l'eût rembruni : que la conversation prît un tour inhabituel, aussitôt on la voyait s'émouvoir et elle ne se rassérénait que lorsqu'elle constatait que tout allait bien (elle n'était pas exigeante, – estimant que

tout allait bien quand tout allait, « comme avant »). Pourvu que rien ne change, pourvu que rien n'arrive de nouveau, fût-ce d'heureux !… Il semblait qu'elle eût été effrayée dans son enfance. L'ovale fin de sa figure me plaisait aussi. La saillie des pommettes était peut-être un peu forte : sinon ma mère eût pu passer pour belle. Elle n'avait pas plus de trente-neuf ans ; mais des fils d'argent striaient ses cheveux châtains.

Tatiana Pavlovna la regardait décidément avec indignation.

— Un garnement pareil ! Et trembler de la sorte devant lui ! Tu es ridicule, Sophie ; tu me fâches, voilà !

— Ah ! Tatiana Pavlovna, pourquoi si sévère ?… Mais vous plaisantez, ajouta-t-elle, remarquant un demi-sourire sur le visage de Tatiana Pavlovna.

Et, de fait, il n'y avait pas à prendre au tragique les vitupérations de Tatiana. Mais je jugeai à propos d'intervenir.

— Vous tombez sur les gens d'une manière un peu rude, et, dans le cas actuel, sans beaucoup d'à-propos. Pour une fois que j'entre en disant : « Bonjour, maman », je n'ai vraiment pas de chance.

Immédiatement elle s'emporta :

— Voyez-vous cela ! Il croit, ma parole, avoir accompli un haut fait ! Faut-il s'agenouiller parce que tu t'es avisé de ne pas être impoli ? Et, d'abord, tu aurais pu me faire la grâce de me dire bonjour, à moi aussi. Sache, grand personnage, que je t'emmaillotais : je suis ta marraine.

Mais ma sœur entrait.

— Lise, j'ai vu aujourd'hui Vassine, lui dis-je, et il s'est enquis de toi. Tu l'as connu ?

— Oui, à Louga, l'année passée, répondit-elle, simplement, s'asseyant à côté de moi et me regardant avec douceur. (Je ne sais pas pourquoi, mais je m'étais imaginé qu'elle allait rougir lorsque je lui parlerais de Vassine…)

De notre mère, elle avait les yeux, l'ovale du visage ; mais son masque était jonché de taches de rousseur et elle était blond clair. De Versilov, elle avait la sveltesse et quelque chose d'onduleux dans l'allure. D'ailleurs, ne lui ressemblant pas, et me ressemblant moins encore.

— Je les ai vus pendant trois mois, ajouta Lise.

— C'est de Vassine que tu dis « les », Lise ? Il faut dire « le » et non « les ». Pardonne-moi, sœur, si je te reprends ; mais il m'est pénible de voir que ton éducation ait été si négligée.

— C'est une vilenie de faire cette remarque devant ta mère, exclama Tatiana Pavlovna ; et tu mens : on n'a pas négligé son éducation.

— Je ne parle pas de ma mère, répliquai-je durement. Sachez, mère, que je pense de Lise ce que je pense de vous : vous avez fait d'elle cette merveille de bonté et de délicatesse que vous étiez vous-même assurément, que vous êtes encore, que vous serez toujours… Je regrette seulement le manque d'un certain vernis mondain, futile, je l'accorde, mais indispensable. Versilov entendrait Lise parler de Vassine au pluriel, qu'il ne la reprendrait certainement pas, tant il est indifférent à tout ce qui nous concerne : – et voilà ce qui me met en fureur…

— Toi-même es un ours, et fort mal qualifié pour enseigner aux gens les belles manières. Avisez-vous encore, monsieur, de dire « Versilov » devant votre mère ou même devant moi… ! me foudroya Tatiana Pavlovna.

— Ma mère, j'ai reçu aujourd'hui cinquante roubles : prenez-les, s'il vous plaît ; les voici.

Je m'approchai d'elle et lui tendis l'argent ; tout de suite elle s'effaroucha.

— Je ne sais… je ne sais vraiment…, balbutiait-elle.

— Je vous en prie, mère, si toutes les deux me considérez comme un fils et un frère…

— Ah ! j'ai bien des torts envers toi, Arcade… Je t'aurais avoué des choses ; mais j'ai si peur…

Elle dit avec un sourire gracieux et timide.

Je l'interrompis :

— À propos, savez-vous, mère, qu'aujourd'hui s'est décidée au tribunal l'affaire d'André Pétrovitch avec les Sokolski ?

— Vraiment ? s'écria-t-elle en joignant les mains.

— Comment ! aujourd'hui ? exclama Tatiana Pavlovna. Mais ce n'est pas possible… Il l'aurait dit… T'en a-t-il parlé, Sophie ?

— Il ne m'a pas dit que ce fût pour aujourd'hui. Mais toute la semaine j'ai été si inquiète… J'aurais prié pour que nous soyons débarrassés de ce souci et que tout fût comme par le passé !…

— Quoi ! même à vous il n'a rien dit, mère ! Quel homme ! Voilà bien un exemple de son dédain pour nous tous ! Que vous disais-je tout à l'heure ?…

— Comment l'affaire s'est-elle terminée, comment ? Et qui t'a renseigné ? s'emportait Tatiana Pavlovna… Mais parle donc !

— Qu'il vous renseigne lui-même ! Car le voici en personne, annonçai-je, entendant ses pas sonner dans le couloir ; et je m'empressai de prendre place auprès de Lise.

— Frère, pour l'amour de Dieu, épargne maman ; sois patient avec André Pétrovitch, murmura ma sœur.

— Je le serai, je le serai, répondis-je en pressant sa main dans les miennes.

Elle me regarda d'un air peu rassuré.

II

Il entra très satisfait de soi, et insoucieux de le dissimuler. D'ailleurs, depuis quelque temps déjà, il avait abjuré à notre égard toute feinte, se montrant tel qu'il était, et même sous ses aspects mauvais ou ridicules. Tatiana Pavlovna avait remarqué qu'il négligeait sa toilette : vêtu décemment, mais de vêtements qui s'élimaient. Il portait maintenant son linge deux jours de suite, discrétion que ce groupe de femmes fanatisées tenait pour de l'héroïsme. Il se coiffait à l'ordinaire de chapeaux mous de couleur sombre et à bords amples. Quand, sur le seuil, il se découvrit, une touffe de ses cheveux abondants, mais qui grisonnaient, se

redressa, drue. Je regardais toujours avec plaisir cette rébellion de ses cheveux quand il ôtait son chapeau.

— Bonjour. Vous voilà tous réunis… Même lui est de la fête… De l’antichambre, j’ai entendu sa voix : il me grondait, à ce qu’il m’a semblé.

Qu’il fît de l’esprit à mes dépens, c’était un des signes coutumiers de sa bonne humeur. Je ne répondis point, naturellement. Glycère entra avec un sac en sparterie, gonflé de récents achats et qu’elle posa sur la table.

— Victoire ! Tatiana Pavlovna. J’ai gain de cause au tribunal et les princes assurément ne s’aviseront pas de faire appel. L’affaire est à moi ! Sur l’heure j’ai trouvé à emprunter mille roubles. Sophie, laisse là ton ouvrage ; aie soin de tes yeux. Lise, tu viens de ton travail ?

— Oui, papa, dit-elle gracieusement.

Papa ! Je vous demande un peu…

— Tu es fatiguée ?

— Oui, je suis un peu fatiguée.

— Ne retourne plus à ton travail, Lise. Tatiana Pavlovna, je n’aime pas que les femmes travaillent, et je parle principalement des ouvrages manuels. Figurez-vous qu’un des souvenirs tenaces de ma petite enfance, c’est, autour d’une table ronde où gît une étoffe, un conclave de femmes distinguées, ciseaux en main et les yeux sur un patron de modes. Elles discutent, hochent gravement la tête, mesurent, supputent et se préparent à tailler. Elles si douces, elles qui m’aimaient tant, sont devenues soudain revêches ! Que je commence à jouer, et incontinent on m’exile. La femme n’a pas besoin de s’adonner au noble art de la coupe pour être

une grande force. Cela, du reste, tu le sais aussi, Sonia. Quelle est votre opinion, Arcade Macarovitch ? Je suis sûr que vous protestez…

— Point, répondis-je. Et je goûte surtout votre proposition, que la femme est une grande force, quoique je comprenne mal pourquoi vous avez rattaché cela à la question travail. Mais, vous le savez vous-même, on est bien obligé de travailler lorsqu'on n'a pas d'argent.

— Mais maintenant, assez de fatigue ! déclara-t-il à ma mère, rayonnante (lorsqu'il s'était adressé à moi elle avait tressailli toute). Du moins ces temps-ci que je ne voie pas tant de travaux manuels : accordez-moi cela, je vous en prie. Toi, Arcade, en ta qualité d'adolescent de notre temps, tu dois être quelque peu socialiste ; eh bien, me croiras-tu, mon ami, c'est parmi les travailleurs le plus rigoureusement astreints à la besogne que se trouvent les plus fervents amateurs de l'oisiveté.

— Du repos, peut-être, et non de l'oisiveté.

— De l'oisiveté, je dis bien. Le loisir complet, c'est l'idéal ! J'ai connu un de ces hommes qu'une loi de fer courbe sempiternellement sur la tâche. À la vérité, il ne sortait pas du peuple ; c'était un homme assez instruit et apte à généraliser. Toute sa vie et chaque jour de sa vie, il rêva avec attendrissement au *farniente* absolu, à l'indépendance sans limites, à l'éternelle liberté du rêve et de la contemplation oisive. Passionnément il y rêva, jusqu'au moment où son organisme se disloqua sous les fatigues accumulées ; on voulut en vain réparer le dommage : mon homme mourut à l'hôpital. J'estime que les délices du travail sont de l'invention des oisifs ; ces oisifs, naturellement, appartiennent à la catégorie « bienfaiteurs de l'humanité ».

Tout cela, c'est des idées de Genève, fin XVIIIe. Tatiana Pavlovna, avant-hier, j'ai découpé une annonce dans un journal ; la voici. (Il tira de sa poche un morceau de papier.) Écoutez : « Une institutrice prépare à tous les examens… (Vous entendez : à tous)… et donne des leçons d'arithmétique. » Rien qu'une ligne, mais qui est riche de sens. Celle qui l'a écrite ne s'est manifestement jamais préparée elle-même à nul examen, et elle serait fort en peine de préparer n'importe qui à n'importe quoi ; mais la faim lui froissait l'estomac. On sent la faim dans sa pauvre phrase. Comme elle se serait noyée, de même est-elle allée porter son dernier rouble au journal : elle a proclamé qu'elle prépare à tous les examens, et, luxe ! qu'elle enseigne surérogatoirement l'arithmétique. *Per tutto mundo e in altri siti.*

— Oh, André Pétrovitch, il faudrait lui venir en aide ! Où demeure-t-elle ? s'écria Tatiana Pavlovna.

— Oh ! il y en a beaucoup de cette sorte… (Il glissa l'adresse dans son gousset, puis, avisant le sac :) Il y a là des choses pour toi, Lise, et pour vous, Tatiana Pavlovna ; Sophie et moi n'aimons pas les friandises. Pour toi aussi, jeune homme. J'ai pris tout cela moi-même chez Elisséiev et chez Ballet. Depuis trop longtemps nous restions « sans manger », comme dit Glycère. (N.-B. – Jamais personne chez nous ne restait « sans manger ».) Du raisin, des bonbons, des duchesses, et une tarte aux fraises ; même, je me suis muni d'un flacon qui promet ; en outre, voici des noisettes. Il est curieux que, depuis mon enfance, mon amour pour les noisettes n'ait pas faibli, Tatiana Pavlovna. Lise les aime aussi : elle les casse comme un écureuil. Souvenirs délicieux – je me revois enfant, saccageant la coudraie ; les journées, claires encore, fraîchissent déjà, teintées d'automne ; on

s’enfonce dans les fourrés ; ça sent les feuilles… Je vois quelque chose de sympathique dans vos yeux, Arcade Macarovitch ?

— Mes premières années se passèrent aussi à la campagne.

— Comment cela ?… Tu vivais à Moscou… si je ne me trompe.

— Il vivait, en effet, chez les Andronikov à Moscou lorsque vous êtes allé le voir ; mais auparavant il avait habité à la campagne, chez votre feue tante, Barbe Stéphanovna, s’empressa de spécifier Tatiana Pavlovna.

— Sophie, voici l’argent ; mets-le de côté. L’on m’a promis cinq mille roubles pour un de ces jours.

— Alors, nul espoir ne reste aux princes ? demanda Tatiana Pavlovna.

— Nul.

— Ma sympathie a toujours, été vers vous, André Pétrovitch, et vers les vôtres ; de longue date, je suis une amie de la maison ; pourtant, les princes ont beau m’être étrangers, je les plains… Ne vous fâchez pas, André Pétrovitch.

— Tatiana Pavlovna, je ne me propose pas de faire de partage.

— Vous savez ma pensée, André Pétrovitch : ils se seraient désistés si, au début, vous aviez proposé le partage ; il serait bien tard maintenant pour une telle proposition. Du reste, je ne me permets pas de juger… Je dis cela parce que

je suis sûre que le défunt ne les aurait pas oubliés dans son testament.

— Non seulement il ne les aurait pas oubliés, – c'est à eux qu'il aurait laissé tout ; il n'aurait oublié que moi seul. Mais il a mal pris ses dispositions. Maintenant, la loi est pour moi, et c'est fini. Partager, je ne le peux pas, ni ne le veux, Tatiana Pavlovna : il suffit.

Il parlait avec une nervosité qui lui était fort inhabituelle. Tatiana Pavlovna se tut. Ma mère baissa des yeux tristes ; Versilov savait qu'elle s'associait à l'opinion de Tatiana Pavlovna.

« C'est la gifle d'Ems ! » pensai-je, et je pensai aussi au sort cruel qu'aurait le document de Kraft si, au lieu d'être dans ma poche, il était entre les mains de Versilov. Mes susceptibilités s'éveillaient hargneusement.

— Arcade, je voudrais te voir en meilleur équipage, mon ami ; tu n'es pas mal mis, mais, en raison de nos nouvelles conditions d'existence, tu permettras peut-être que je te recommande certain tailleur français, habile homme et qui a du goût.

— Je vous prierai de ne jamais me faire de propositions de cet ordre, m'emportai-je subitement.

— Et pourquoi ?

— … Non qu'en soi elles aient rien de scandaleux… seulement nous ne sommes pas bien d'accord ; nous sommes même, nettement, en désaccord… Et, un de ces jours… demain… je cesse d'aller chez le prince, n'y voyant rien à faire.

— Mais ne ferais-tu que l'accompagner à la promenade ou rester assis auprès de lui, ce serait encore un service.

— Un service humiliant.

— Je ne comprends pas. Au surplus, si tu es si sourcilleux, n'accepte pas d'argent ; mais continue à te rendre chez lui. Ta défection lui serait douloureuse : il s'est habitué à toi, sois-en sûr…

De toute évidence, l'idée que je cessasse d'aller chez le prince était désagréable à Versilov.

— Me conseiller de ne pas accepter son argent est bel et bon. Malheureusement, et par votre faute, j'ai commis aujourd'hui un impair : comme vous aviez négligé de me mettre au courant de la situation, j'ai réclamé mon salaire du mois échu.

— Déjà ? Quel homme d'affaires ! Ma parole, il n'y a plus de jeunesse, Tatiana Pavlovna !

Il y avait de la colère dans son persiflage. Moi aussi m'irritais.

— À propos, Sophie… veuille rendre immédiatement à Arcade ses soixante roubles. Toi, mon ami, ne te fâche pas d'une restitution si prompte. À ton visage, je devine que tu as en tête quelque grand dessein et que tu as besoin… d'un capital… ou de quelque chose de ce genre.

— Je ne sais ce que peut bien exprimer mon visage ; mais je m'étonne que maman vous ait parlé de cet argent : je l'avais tant priée de ne vous en rien dire.

Je regardais ma mère avec des yeux étincelants.

— Arcacha, mon petit, pardonne-moi, au nom de Dieu ! Je ne pouvais pas me taire…

— Mon ami, ne lui en garde pas rancune. Si elle m'a dévoilé tes secrets, c'était dans une louable intention : la mère voulait mettre en relief les beaux sentiments du fils. Mais, crois-moi, j'aurais quand même deviné en toi un capitaliste. Tes secrets s'inscrivent sur ton honnête visage. Il a « son idée », Tatiana Pavlovna, je vous le disais.

— Laissons mon honnête visage. Je sais que vous êtes perspicace ; néanmoins, il vous arrive de ne pas voir plus loin que le bout de votre nez… Eh bien, oui, j'ai « mon idée ». C'est par hasard que vous vous êtes exprimé ainsi. Mais soit, j'ai une « idée ». Je n'ai nulle honte à en convenir.

— Surtout n'aie pas honte.

— Tout de même, je ne vous la dirai jamais.

— C'est-à-dire que tu ne daigneras pas me la dire. Il ne faut pas être dédaigneux, mon ami… D'ailleurs ta confidence serait inutile. Ton idée ne m'est pas inconnue, et c'est : « Je me retire au désert. » Tatiana Pavlovna, son idée, c'est de devenir Rothschild ou quelque chose dans ce goût-là et de se réfugier en sa grandeur. Il est certain qu'il nous servira généreusement une pension, moi, peut-être, excepté ; en tout cas, nous ne le verrons plus. Il est comme la nouvelle lune : à peine apparu, disparu.

Je tressaillis. Certes, c'était par hasard qu'il avait prononcé le nom de Rothschild ; mais comment avait-il pu discerner que mon dessein fût de rompre avec eux et de m'éloigner ? Il a eu la prescience de mes sentiments et a voulu les salir de son cynisme.

— Mère, excusez mon emportement de tout à l’heure. André Pétrovitch a manifestement le don de divination ; nous n’y pouvons rien, fis-je en m’efforçant à rire.

— Ce qui me plaît, mon cher, c’est que tu aies ri. On ne sait pas assez combien un beau rire donne de charme à quelqu’un, même physiquement. À l’ordinaire, Tatiana Pavlovna, il roule dans sa tête des pensées tellement graves qu’il en est comme ahuri.

— Je vous prierais sérieusement, d’être plus réservé, André Pétrovitch.

— Tu as raison, mon ami, mais il faut tout de même se confesser une fois pour toutes, pour n’y plus revenir. Tu es arrivé de Moscou chez nous dans un esprit de révolte, voilà tout ce que nous savons jusqu’ici de tes dispositions générales. Que tu sois venu avec l’intention de nous étonner par quelque coup d’éclat, je n’en parle même pas, – c’est trop naturel… Depuis un mois que tu es ici, tu grommelles. Pourtant tu es un garçon raisonnable, et, comme tel, tu aurais pu laisser cette manière de récrimination aux malheureux qui veulent se donner le change sur leur nullité. Tu dissimules toujours ton visage ; mais tu as l’air honnête et les joues roses de quelqu’un qui peut regarder en face tout le monde avec une entière innocence. Il est hypocondriaque, Tatiana Pavlovna. Pourquoi diable sont-ils tous, maintenant, hypocondriaques ?

— Vous qui ne savez même pas où j’ai grandi, comment sauriez-vous si je n’ai pas des raisons d’être hypocondriaque ?

— Voilà le point terrible : tu t’es offensé de ce que j’aie pu oublier où tu as grandi !

— Du tout. Ne me faites pas dire de sottises. Maman, André Pétrovitch m'a félicité tout à l'heure de mon rire : rions donc… Voulez-vous que je vous narre des anecdotes personnelles ? Justement André Pétrovitch ne sait rien de mes aventures.

Tout bouillonnait en moi. Je savais que jamais plus nous ne serions réunis comme maintenant et que, sorti de cette maison, je n'y rentrerais jamais. Aussi, à la veille de la rupture, avais-je des démangeaisons de parler. Lui-même m'y provoqua :

— Un tel projet est pour séduire. Puisses-tu ne pas être ennuyeux !… Tu t'es quelque peu trivialisé, mon ami, là où tu as grandi… Néanmoins, tu es fort présentable. Oui, ma foi, il est très gentil, Tatiana Pavlovna… et je vous loue d'avoir enfin ouvert ce sac.

Mais Tatiana Pavlovna fronçait les sourcils ; elle ne se retourna même pas à ces paroles et se mit à disposer le contenu du sac sur des assiettes. Ma mère restait toute soucieuse ; et ma sœur me poussa encore une fois du coude.

III

— Je veux tout simplement vous raconter à tous, commençai-je d'un ton dégagé, la première rencontre d'un père avec son fils. Cela se passait justement « là où tu as grandi »…

— Mon ami, mais cela… ne sera-t-il pas ennuyeux ? Tu sais : *Tous les genres*…

— Ne froncez pas le sourcil, André Pétrovitch. Vous vous méprenez… Je me propose d'égayer tout le monde.

— Que Dieu t'entende, mon chéri ! Je sais que tu nous aimes tous et… tu te ferais scrupule de gâter notre soirée, murmura-t-il d'un air de nonchalance et de feinte.

— Encore maintenant vous avez deviné sur ma figure que je vous aime ?

— Oui, un peu sur ta figure.

— Quant à moi, depuis longtemps j'ai deviné sur la figure de Tatiana Pavlovna qu'elle est amoureuse de moi. Ne me faites pas cette mine rébarbative, Tatiana Pavlovna. Il vaut mieux rire ! Soyons gais !

Elle se retourna vivement et, une demi-minute, tint ses yeux fixés sur moi.

— Prends garde ! et elle me menaçait du doigt, mais si sérieusement, que cela ne pouvait nullement se rapporter à ma stupide plaisanterie : il semblait qu'elle voulût plutôt m'objurguer de veiller sur ce que j'allais dire.

— André Pétrovitch, est-ce que vraiment vous ne vous souvenez pas de notre première rencontre ?

— Je te jure que je l'ai oubliée, mon ami, et je le regrette de tout mon cœur. Je me souviens qu'il y a très longtemps de cela et que cela se passait quelque part…

— Et vous, mère, vous rappelez-vous les circonstances de la visite que vous m'avez faite à la campagne ? Je suis resté à la campagne jusqu'à l'âge de cinq ou six ans. Mais d'abord, êtes-vous, en effet, venue me voir à la campagne, ou bien est-ce en rêve que je vous ai vue ?

— Oui, Arcachenka, je suis allée trois fois chez Barbe Stéphanovna : la première fois, tu n'avais qu'un an ; la seconde, tu étais dans ta quatrième année ; la dernière fois tu avais six ans.

— Voilà ce que je voulais savoir de vous depuis un mois.

Ma mère était devenue pourpre. Elle me demanda avec émotion :

— Vraiment, Arcachenka, tu as gardé, après si longtemps, le souvenir des visites de ta mère ?

— Je ne me souviens de rien et je ne sais rien… Pourtant quelque chose de votre figure est resté dans mon cœur pour toute la vie, et aussi m'est restée la conscience que vous êtes ma mère. Je ne revois ce village que dans une brume de rêve, j'ai oublié même ma bonne. Je me souviens un peu de cette Barbe Stéphanovna, parce qu'elle avait toujours la mâchoire en écharpe : un mal de dents. Je me rappelle encore les grands arbres qui entouraient la maison (je crois que c'étaient des tilleuls), une plate-bande avec des fleurs, un sentier, et de vous, maman, je me rappelle nettement que, le jour où je communiai dans l'église de ce village, vous m'avez soulevé pour me faire baiser le calice ; cela se passait en été et une colombe traversa le dôme de l'église de fenêtre en fenêtre.

— Mon Dieu ! Tout s'est passé exactement ainsi, dit ma mère en frappant des mains. Et, devant le Saint-Sacrement, tu as trépigné et tu as crié : « Une colombe, une colombe ! »

— Votre visage, ou quelque chose de lui, son expression, se grava si net dans ma mémoire, que, cinq ans plus tard, à Moscou, je vous ai reconnue tout de suite, quoique personne ne me dît que vous étiez ma mère. Et quand je me suis

rencontré pour la première fois avec André Pétrovitch, on m'avait retiré de chez les Andronikov, où je venais de passer cinq ans… Leur appartement, je m'en rappelle les moindres détails, je me rappelle toutes ces dames et toutes ces demoiselles, qui depuis ont si fort vieilli, et Andronikov lui-même, qui ravitaillait la maison de volaille, de poisson, de victuailles de toutes sortes et qui, à table, se substituant à sa femme, laquelle faisait des manières, nous servait lui-même la soupe et déchaînait la gaieté. Ces dames m'apprenaient le français. Tous les jours, je disais à Andronikov une fable de Krylov (j'en avais appris par cœur une quantité). Et c'est à la faveur d'une fable que j'ai fait votre connaissance, André Pétrovitch. Je vois que vous commencez à vous ressouvenir.

— Je me ressouviens vaguement que tu m'as, en effet, récité quelque chose… une fable… ou *le Malheur d'avoir trop d'esprit*, il me semble… Mais quelle mémoire… !

— Oh… je n'ai pas grand mérite à me rappeler ces choses : elles ont toujours été présentes à ma pensée…

— Bien, bien, mon cher.

Il daigna sourire, et aussitôt se mirent à sourire et ma mère et ma sœur. La confiance renaissait… Toutefois Tatiana Pavlovna, assise dans un coin, continuait de me couver d'un regard sévère.

— Un beau matin, continuai-je, Tatiana Pavlovna, qui apparaissait toujours dans ma vie de manière imprévue et comme scénique, vint me chercher en voiture et l'on me conduisit dans une maison seigneuriale, celle de Mme Fanariotov. C'est là aussi, André Pétrovitch, que vous étiez descendu… Jusqu'alors j'avais porté des blouses ; subitement on m'inséra dans du linge de luxe et dans un

vêtement à la mode… Le lendemain matin, comme j'explorais les chambres vides, m'arrêtant seulement pour me mirer dans les glaces, le hasard fit que je poussai la porte de votre cabinet… Je vous vois comme si c'était aujourd'hui, florissant et beau. C'est étonnant comme vous avez vieilli et enlaidi au cours de ces neuf ans. Pardon de ma franchise. Du reste, vous aviez déjà près de trente-sept ans. Mais je ne me lassais pas de vous contempler ; quelle chevelure opulente ! – noire, luisante, sans un fil blanc ; les moustaches et les favoris astiqués – je ne saurais mieux dire – à la perfection ; le visage d'une pâleur mate, non pas d'une pâleur maladive, comme maintenant, mais de cette pâleur qui séduit chez votre fille Anna Andréievna, que j'ai eu l'honneur de voir aujourd'hui même ; des yeux brûlants et sombres, et des dents qui étincelaient dans votre sourire. Justement vous aviez souri à mon entrée. Vous portiez un veston de velours, un foulard couleur solférino, une chemise de point d'Alençon ; debout devant la glace, un cahier à la main, vous étudiiez le dernier monologue de Tchatzki et spécialement l'exclamation :

— Une voiture pour moi, une voiture !

— Mais c'est, ma foi, vrai ! malgré le peu de temps, que je devais passer à Moscou où m'avait appelé la maladie de Jileïko, Alexandra Pétrovna Witoft m'avait décidé à jouer le rôle principal dans la pièce de Griboïédov.

— Eh quoi, aviez-vous donc oublié ! exclama Tatiana Pavlovna rieuse.

— Il me l’a rappelé. Au fait, ce bref séjour à Moscou fut peut-être le meilleur moment de ma vie ! Nous étions encore si jeunes alors, tous… Mais continue, mon cher.

— « Oh ! que c’est donc bien, m’écriai-je, un vrai Tchatzki ! » Vous vous êtes retourné et m’avez demandé : « Mais est-ce que tu connais déjà Tchatzki ? » Vous vous êtes assis sur le divan et vous avez commencé à prendre votre café. Vous étiez dans les dispositions les plus affables. J’avais envie de vous embrasser. Je vous ai fait savoir qu’on lisait beaucoup chez les Andronikov, que les jeunes filles de la maison savaient beaucoup de vers par cœur, que l’on jouait en petit comité des scènes du *Malheur d’avoir trop d’esprit*, que tous les soirs de la semaine précédente, on avait lu à haute voix les *Récits d’un chasseur*, mais que j’aimais par-dessus tout les fables de Krylov et en savais par cœur plus d’une. Alors, sur votre requête, je vous ai récité *la Fiancée difficile*.

— Mais oui, mais oui ! maintenant je me rappelle tout ! Eh oui, mon ami, je te revois distinctement, moi aussi : tu étais un garçonnet très, très gentil, et je te jure que tu as perdu aussi en ces neuf années dernières.

Tout le monde se mit à rire, même Tatiana Pavlovna. Il était clair qu’André Pétrovitch plaisantait et prenait sa revanche.

— Tandis que je récitais, vous continuiez à sourire ; mais je n’étais pas encore au milieu de ma fable, que vous sonniez et ordonniez au domestique d’appeler Tatiana Pavlovna ; elle accourut incontinent. En sa présence, je recommençai *la Fiancée difficile* et je la terminai avec un grand succès ; Tatiana Pavlovna sourit, et vous, André Pétrovitch, vous vous êtes écrié : « Bravo ! » et avez ajouté

que bien réciter *la Cigale et la Fourmi* était à la portée de tout garçon intelligent de mon âge ; mais *la Fiancée difficile*… ! Manifestement vous étiez ravi : tout à coup vous avez interpellé Tatiana Pavlovna en français ; elle fit la grimace, vous riposta, s'échauffa ; mais comme il est impossible de contredire André Pétrovitch quand il veut quelque chose, Tatiana Pavlovna finit par m'emmener dans son appartement : là je fus débarbouillé derechef, je changeai de linge ; on me pommada, on me calamistra. Le soir, Tatiana Pavlovna me surprit par la somptuosité inhabituelle de sa toilette. Elle me fit monter en voiture. Me voici au théâtre, pour la première fois de ma vie, – théâtre d'amateurs, chez Witoft : bougies, lustres, dames, militaires, généraux, demoiselles, rideau, rangées de fauteuils… Tatiana Pavlovna prit modestement place dans les derniers rangs, me fit asseoir à côté d'elle. J'attendais avec angoisse le commencement de la représentation. Quand vous parûtes en scène, André Pétrovitch, je fus ému jusqu'aux larmes. Pourquoi ?… J'écoutai la pièce presque défaillant… Je comprenais qu'elle l'avait trahi, que des gens qui ne valaient pas son orteil, se moquaient de lui. Quand il déclamait, au bal, je comprenais qu'il était humilié et insulté, qu'il faisait des reproches à tout ce misérable monde, mais que lui, il était grand, grand ! Évidemment, mon apprentissage chez les Andronikov m'aidait beaucoup à comprendre ; mais… votre jeu, André Pétrovitch ! Je voyais pour la première fois la scène. Lorsque Tchatzki cria : « Une voiture pour moi, une voiture ! » (et vous l'avez crié étonnamment bien), je sautai de ma chaise et, à l'unisson de toute la salle qui applaudissait, j'applaudis, je criai : « Bravo ! » Je me souviens qu'à ce même moment j'ai senti comme un coup d'épingle un peu plus bas que le dos : c'était Tatiana Pavlovna qui, furieuse, me pinçait, – à quoi je ne fis pas

grande attention ! Après la représentation du *Malheur d'avoir trop d'esprit,* Tatiana Pavlovna m'emmena à la maison. « Tu ne peux pas rester pour le bal, et à cause de toi je ne reste pas non plus ! » m'avez-vous sifflé comme un serpent, Tatiana Pavlovna, durant tout le trajet. Le lendemain, à dix heures, je me tenais devant le cabinet, lequel était fermé : il y avait du monde chez vous et vous étiez occupé. Puis vous êtes sorti pour toute la journée et sans que je vous aie revu, vous êtes rentré dans la nuit. Ce que je voulais vous dire, je l'ai oublié, et sans doute ne le savais-je pas alors ; mais je voulais vous voir, à toute force. Or, le lendemain matin, dès huit heures vous étiez parti. Vous aviez vendu tout récemment votre propriété de Toula pour payer vos créanciers ou, du moins, les désintéresser en partie ; mais il restait encore une jolie somme entre vos mains, et c'est pourquoi vous étiez venu à Moscou où vous n'osiez vous montrer auparavant, de crainte des créanciers… À mes questions, Tatiana Pavlovna répondait par des : « Tais-toi ; après-demain tu entres en pension ; prépare-toi, mets en ordre tes cahiers et tes livres, et habitue-toi à ranger tes effets toi-même ; vous n'avez pas à prendre des manières de grand seigneur, monsieur », et cent autres recommandations que vous me tambourinâtes pendant ces trois jours, Tatiana Pavlovna. Après quoi, j'entrai chez Touchard. Notre rencontre n'était qu'un épisode insignifiant, je l'accorde, André Pétrovitch ; mais croirez-vous que, six mois après, je voulais m'enfuir de chez Touchard pour me réfugier auprès de vous ?

— Tu as raconté ces choses dans la perfection, et je me ressouviens nettement de tout, scanda Versilov ; mais principalement je suis frappé par la richesse de certains détails de ton récit, ceux qui concernent mes dettes, par

exemple. Je n'insiste pas sur l'inconvenance de ces détails ; mais comment diable as-tu pu te les procurer ?

— Les détails ? Comment je me les suis procurés ? Mais je vous répète que, pendant ces neuf ans, je ne fis que chercher des détails sur vous.

— Étrange aveu et singulière distraction !

À demi couché dans le fauteuil, il bâilla légèrement.

— Eh bien, raconterai-je maintenant mon projet de fuite ?

— Défendez-le-lui et chassez-le, André Pétrovitch, prononça Tatiana Pavlovna furieuse.

— Non, Tatiana Pavlovna, lui répondit Versilov avec sérieux. Il est manifeste qu'Arcade a une idée. Il sied donc qu'on le laisse finir. Qu'il parle ! Il racontera et se sentira plus léger. Le principal pour lui est qu'il s'allège. Commence, mon cher, ta nouvelle histoire. Ne t'inquiète pas : j'en connais la fin.

IV

— Voici. Vous souvenez-vous, Tatiana Pavlovna, que, deux semaines après mon internement, Touchard vous écrivit une lettre ? Non ? Mais, depuis, Maria Ivanovna m'a montré cette lettre : elle se trouvait aussi parmi les papiers de feu Andronikov. Touchard, s'avisant qu'il n'avait pas exigé assez pour prix de ma pension, vous notifiait avec « dignité » que dans son établissement il y avait des enfants de princes et de sénateurs et que, dès lors, il ne pouvait y garder, sans surcroît de prix, un élève de basse extraction.

— *Mon cher*, tu aurais pu…

— Ne faites pas attention, interrompis-je : je n'ai que quelques mots à dire de Touchard. Vous repoussâtes carrément ses prétentions. Je le revois entrant dans notre classe, rouge comme une écrevisse. C'était un français très petit et très fort, de quarante-cinq ans environ, un parisien authentique, – un cordonnier, naturellement, mais qui occupait à Moscou depuis des temps le rôle officiel de maître de français, et qui avait même des grades dont il s'enorgueillissait à l'extrême, un homme imperturbablement ignare ! Comme élèves, nous n'étions chez lui que six, – dont l'un, neveu de sénateur, – et nous vivions là en famille sous la surveillance de sa femme, une dame fort grimacière, fille d'un fonctionnaire russe. Pendant les deux premières semaines, j'avais paonné devant mes camarades, fier de mon veston bleu et de mon papa André Pétrovitch, et s'ils me demandaient pourquoi je m'appelais Dolgorouki et non Versilov, je ne me déconcertais pas, l'ignorant non moins qu'eux.

— André Pétrovitch ! s'écria Tatiana Pavlovna d'une voix presque menaçante.

Ma mère, au contraire, suivait mon récit avec intérêt : évidemment, elle désirait que je continuasse.

— Ce Touchard… en effet, je me rappelle maintenant qu'il était petit et remuant, prononça du bout des lèvres Versilov ; mais on me l'avait recommandé chaleureusement.

— Ce Touchard entra, la lettre à la main, s'approcha de la table en chêne autour de laquelle tous six étudiions quelque chose, m'empoigna à l'épaule, me souleva de la chaise et m'ordonna de prendre mes cahiers. « Ta place n'est

point ici, mais là », dit-il, en me montrant, à gauche de l'antichambre, une pièce meublée d'une table, d'une chaise cannée et d'un canapé en toile cirée, – bref le mobilier actuel de ma chambrette, là-haut. J'y entrai avec étonnement et très apeuré : jamais encore je n'avais été traité de la sorte. Une demi-heure après, quand Touchard fût sorti de la classe, je rejoignis mes camarades et me mis à rire avec eux ; certes, ils se moquaient de moi, mais je ne m'en doutais pas : je croyais que nous riions parce que nous étions gais. Sur ces entrefaites accourut Touchard, lequel me saisit par les cheveux et me traîna dehors. « Comment ! tu oses rester en la compagnie d'enfants nobles, toi qui n'as pas plus de naissance qu'un laquais ! » Et il me donna un soufflet, y prit plaisir, m'en donna un second, m'en donna un troisième. Je passai une heure entière, assis, la figure dans mes mains, à pleurer et à pleurer. Je ne comprenais pas comment un homme qui n'était pas méchant, un Touchard, un étranger et qui avait applaudi à la libération des paysans russes, pouvait battre l'enfant innocent que j'étais. Du reste, j'étais surtout étonné ; je ne me sentais pas insulté. J'avais dû soumettre quelque polissonnerie ; on me pardonnerait bientôt ; nous allions redevenir tous bien gais ; de nouveau nous jouerions dans la cour et nous continuerions à vivre le mieux du monde.

— Mon ami, si je l'avais su seulement…, prononça lentement Versilov avec un sourire las. Tout de même, quelle canaille, ce Touchard ! Du reste, je ne perds pas encore tout espoir de te voir un jour trouver la force de nous pardonner tout cela : alors nous continuerons, en effet, à vivre le mieux du monde.

Il bâilla franchement.

— Mais je ne récrimine point du tout, m'écriai-je un peu dérouté. D'ailleurs il ne me battit guère que pendant deux mois. Je me souviens que je voulus le désarmer par quelque manifestation : je me précipitai pour lui baiser les mains, je les lui baisai, et je pleurais toujours… À la suite de cet incident, Touchard m'employa de temps en temps comme domestique. Là, mes qualités, faut-il dire instinctives, de domestique s'exaltèrent : je m'évertuais à le contenter, et cela ne me paraissait nullement humiliant ; simplement je m'étonne d'avoir été jusqu'alors assez niais pour ne pas comprendre que je n'étais pas l'égal de mes condisciples. Au lieu de me frapper à la figure, Touchard se contentait maintenant de me bourrer du genou, et, au bout de six mois, il lui arrivait de me donner des pichenettes amicales. Une fois par mois, il me gratifiait pourtant – sans quoi j'aurais pu m'oublier – de quelques fortes taloches. De nouveau, je vivais en communauté avec les autres enfants ; mais pas une seule fois, au cours de ces deux ans et demi, Touchard ne me laissa perdre de vue la différence des situations sociales, et, pour rarement que ce fût, il continuait à m'employer au service.

» J'ai fui, plus exactement, j'ai voulu fuir, six ou sept mois après la première algarade. Du reste, j'ai toujours eu la décision difficile. Le soir, dès que j'étais sous la couverture, je commençais à penser passionnément à vous, André Pétrovitch, à vous seul. Je vous voyais même dans mes songes. Notamment, je rêvais que vous entriez soudain : je m'élançais vers vous, vous m'emmeniez, je me retrouvais dans votre cabinet, nous partions pour le théâtre, et ainsi de suite ; nous ne nous séparions plus, – et c'était pour moi l'essentiel… Au réveil, je redevenais le souffre-douleur de mes camarades. Il y en avait un qui me battait et me forçait à le servir ; il me cinglait des noms les plus fâcheux et sa verve

s’attaquait de prédilection à mon origine, pour la plus grande joie des auditeurs. Mais, lorsque apparaissait Touchard en personne, il se passait dans mon âme quelque chose d’insupportable. Je sentais qu’on ne me pardonnerait jamais… – oh ! je commençais peu à peu à comprendre le fait que l’on ne me pardonnerait pas, et en quoi précisément consistait ma faute ! Deux mois, je roulai dans ma tête des projets d’évasion. Enfin, en septembre, je me décidai. Un samedi serait propice : ce jour-là mes camarades partaient en congé jusqu’au lundi. Je n’avais qu’à attendre que la maison fût vide. Cependant j’avais fait un paquet des objets les plus indispensables et recensé ma fortune : deux roubles. « À la tombée de la nuit, pensais-je, je descendrai l’escalier, sortirai, irai. Quel ennui qu’Andronikov soit déjà parti pour Pétersbourg ! Le matin venu, je demanderai à quelque passant où se trouve actuellement André Pétrovitch ; s’il n’est pas à Moscou je m’informerai de la ville, du pays où j’aurais chance de le retrouver. Certainement on me renseignera. Je me mettrai en route. De loin en loin, j’interrogerai quelqu’un sur mon itinéraire. Et je marcherai, marcherai. Je marcherai toujours ; je dormirai dans des broussailles, je ne mangerai que du pain, et mes deux roubles dureront longtemps. » Mais, ce samedi-là, les circonstances furent défavorables, et je dus remettre ma tentative au lendemain. Par fortune, Touchard et sa femme s’absentèrent pour toute la journée. Dans la maison entière, il n’y avait qu’Agathe et moi. J’attendis anxieusement la nuit. Assis près de la fenêtre, dans la salle d’étude, je regardais la rue poussiéreuse, ses maisonnettes en bois, les rares passants égarés en ce lointain faubourg. Le soleil se coucha tout rouge ; l’air était glacial et un vent aigre soulevait la poussière, exactement comme aujourd’hui. Enfin, la nuit venue, je fis devant l’icône une prière rapide, pris mon

paquet et, sur la pointe des pieds, descendis l’escalier, avec une peur terrible qu’Agathe, de la cuisine, n’entendît crier les marches. Précautionneusement je tournai la clef dans la serrure ; j’ouvris la porte, la nuit m’apparut, opaque, dangereuse, et le vent emporta ma casquette. J’étais déjà dehors ; le grognement d’un ivrogne me fit sursauter ; je regardai autour de moi : tout était noir ; je regagnai la porte ; tout doucement, tout doucement, je montai les escaliers ; je dissimulai mon paquet, me déshabillai en tapinois, me glissai dans mon lit, la face dans l’oreiller, sans larmes. Et c’est de ce moment que j’ai commencé à réfléchir, André Pétrovitch ; c’est de ce moment que j’ai compris que, tout en étant un laquais, j’étais, par surcroît, un poltron ; et de ce moment commença mon développement régulier.

— Et c’est de ce même moment que je t’ai deviné à jamais ! glapit Tatiana Pavlovna. Le laquais que tu fus jadis, tu l’es aujourd’hui encore : tu as une âme de laquais ! Qu’en aurait-il coûté à André Pétrovitch de te mettre en apprentissage chez un cordonnier ? Et qu’aurais-tu pu réclamer de plus ? Ton père, Macaire Ivanovitch, non seulement suppliait, mais exigeait presque qu’on vous laissât dans la bassesse de vos conditions. Qu’André Pétrovitch ait assuré tes études, tu n’en as cure, n’est-ce pas ? Des gamins le taquinaient, voyez-vous ça ! et alors il s’est juré de se venger de l’humanité… Drôle, va !

L’inattendu de cette sortie me décontenança ; je me levai et, un moment, ne sus que dire. Enfin, avisant Versilov :

— Savez-vous que Tatiana Pavlovna a proféré quelque chose de vraiment judicieux ?… Versilov a bien voulu ne pas faire de moi un cordonnier. Quel laquais je suis de ne pas m’être tenu pour satisfait, et d’avoir exigé, outre les

munificences de Versilov, Versilov lui-même et tout entier ! Car j'ai exigé un père : on n'est pas plus laquais ! Maman, depuis huit ans j'ai sur la conscience la façon dont je vous ai reçue quand vous êtes venue toute seule me voir chez Touchard ; mais il est impossible de parler de cela maintenant : Tatiana Pavlovna s'interposerait. À demain, mère ; nous nous verrons peut-être encore. Et que diriez-vous, Tatiana Pavlovna, si j'étais laquais à ce point de ne pas pouvoir admettre qu'ayant une femme on en prenne une autre, – aventure qui a bien failli arriver à André Pétrovitch à Ems ? Mère, lorsqu'il ne vous plaira plus de rester avec un mari qui demain peut épouser une autre femme, souvenez-vous que vous avez en moi un fils qui vous promet de rester un fils respectueux pour toujours, et venez. Mais il vous faudra opter : « lui ou moi ». Qui choisissez-vous ? Oh ! je ne demande pas de réponse immédiate : je sais que de telles questions valent qu'on y réfléchisse…

Ma mère était livide. Elle faisait effort pour parler et ne parvenait pas à articuler un mot. Quant à Tatiana Pavlovna, elle jacassait tellement et si haut que son éloquence m'était incompréhensible ; en revanche je perçus fort bien deux coups de poing qu'elle m'asséna sur l'épaule. Ma sœur secouait la tête tristement. Versilov se tenait immobile. Il ne souriait plus. Je montai dans ma chambre.

CHAPITRE VII

I

J'essayais de faire le bilan de la situation, quand j'entendis les pas de Versilov trébucher dans l'escalier presque impraticable ; il m'appela pour avoir de la lumière. Muni d'une bougie, je me postai sur les marches et lui tendis la main pour faciliter son ascension.

— *Merci,* ami… Je n'ai jamais grimpé ici, même quand je louais l'appartement… Je pressentais ce que cela devait être, mais j'étais encore loin de supposer pareille niche…

Il se campa au milieu de la chambrette, qu'il inspecta circulairement :

— Mais c'est un cercueil, un vrai cercueil !

La chambrette était, en effet, étroite, longue et basse. À hauteur d'épaule elle se mansardait selon la déclivité du toit. Instinctivement Versilov se tint d'abord courbé, craignant de heurter sa tête au plafond ; il finit par s'asseoir sur le divan où mon lit était déjà préparé. Je restais debout et le regardais curieusement.

— Ta mère ne sait pas, à ce qu'elle m'a dit, si elle doit prendre l'argent que tu lui as offert pour ta pension. Maintenant que j'ai vu ce cercueil, la chose est simple : non seulement elle ne peut accepter ta générosité, mais il sied

que tu acceptes de nous un subside… Je n'étais jamais venu ici et… je ne peux m'imaginer que l'on y puisse vivre.

— Je me suis habitué au logis ; mais vous y voir, après ce qui s'est passé en bas, voilà à quoi je ne m'accoutume guère…

— Oui, tu fus bien grossier en bas ; mais… j'ai aussi mes idées, que je t'expliquerai. Du reste, il n'y a rien de particulier dans ma visite ; et tout ce qui s'est passé en bas est complètement dans l'ordre normal ; mais dis-moi, au nom du Christ : ce que tu nous as notifié tout à l'heure, est-ce bien tout ce que tu voulais nous faire savoir ?

— Tout… Supposons que ce soit tout.

— C'est peu, mon ami : j'avoue que, d'après ton entrée en matière, je m'attendais à plus.

— Mais, d'abord, qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Tu as blessé en moi le sentiment de la mesure : la mesure n'était pas observée ; il y avait trop de fracas. Tout un mois tu prépares ton monde à une solennité et subitement – rien.

— Je voulais en dire long ; maintenant je suis honteux d'avoir dit même cela. Il y a des choses qu'il serait mieux de taire. Pourtant je n'ai pas raconté que des sornettes, – mais vous n'avez rien compris.

— Ah ! tu souffres aussi quelquefois du discord des idées et des paroles. C'est une noble souffrance, mon ami, et que l'élite seule éprouve ; un sot est toujours satisfait de ce qu'il a dit et les mots ne feront jamais défaut au peu qu'il a à dire ; même, il exprimera toujours plus qu'il n'y a en lui.

— Travers où j’ai donné tout à l’heure, quand j’ai réclamé « Versilov tout entier ». Il ne m’en faut pas tant ; je n’ai pas besoin de Versilov du tout.

— Mon ami, je suis venu un peu trop tôt, tu n’es pas encore calmé, et d’une façon générale, tu supportes mal la critique. Mais assieds-toi, de grâce !… De ce que tu as dit à ta mère résulte clairement que le plus pratique est que l’on se sépare. Je suis venu t’exhorter à opérer en la circonstance le plus doucement que tu pourras : le moindre scandale serait douloureux à ta mère, déjà si effarée. Le seul fait que je sois monté chez toi lui est un réconfort : elle espère qu’une réconciliation n’est pas impossible. Ce sont des cœurs simples, mais qui aiment sincèrement. Pourquoi donc ne pas les cajoler à l’occasion ? Et d’une. Deuxièmement : pourquoi se quitter avec des désirs de vengeance et un masque grimaçant ? Sans doute, il n’est pas besoin de se jeter dans les bras l’un de l’autre, mais on peut, sinon exprimer, du moins sous-entendre une estime réciproque, au départ… Ne le penses-tu pas ?

— Tout cela n’est que balivernes ! Je m’engage à déménager sans scandale, – ce sera suffisant. Mais c’est pour ma mère que vous vous dérangez ainsi ? J’inclinerais à croire que le souci de sa tranquillité n’y est pour rien : vous l’alléguez seulement pour dire quelque chose.

— Tu ne me crois pas ?

— Vous me traitez en enfant…

— Mon ami, je suis mille fois prêt à te demander pardon pour tout ce que tu m’attribues, pour toutes ces années de ton enfance et pour tout ce que tu voudras ; mais, cher enfant, qu’en résultera-t-il ? Tu es trop intelligent pour te

mettre de propos délibéré dans une situation aussi fausse. Me permettras-tu de te dire que je ne comprends pas tout à fait le sens de tes griefs ? En effet, quels sont-ils, au juste ? De n'être pas né Versilov ? Non ? Bah ! Tu ris avec mépris et tu agites les mains : cela veut dire non ?

— Cela veut dire non. Croyez bien que je ne fais pas consister l'honneur à s'appeler Versilov.

— Laissons l'honneur, et d'ailleurs, tu te devais de faire une réponse démocratique… Mais alors de quoi m'inculpes-tu ?

— Tatiana Pavlovna a dit, il y a une heure, tout ce que j'avais besoin de savoir ; elle a formulé l'argument décisif et à quoi je n'avais pas songé : vous ne m'avez pas mis en apprentissage chez un cordonnier, et il sied que je vous en sois reconnaissant. Comment mon ingratitude peut-elle résister à cette révélation ! C'est peut-être votre sang orgueilleux qui crie en moi, André Pétrovitch…

— J'en doute ; mais passons, et veuille convenir que ton humeur agressive, à quoi malheureusement j'étais peu sensible, ne martyrisait que ta mère. Or il ne t'appartient pas de la juger. En quoi sa faute envers toi consiste-t-elle ? Et, à ce propos, mon ami, explique-moi dans quel but, dès ton enfance, tu déclarais à tout venant que tu étais un enfant naturel. Une calomnie, mon cher. Tu es bel et bien un enfant légitime, le fils de Macaire Ivanovitch Dolgorouki, homme remarquable pour son esprit et son caractère. À la vérité, si tu as reçu une instruction supérieure, c'est grâce à l'intervention de ton ancien maître, Versilov ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Quoi qu'il en soit, les racontars que te dictait un orgueil mal placé livraient ta mère au jugement du premier lourdaud venu. Mon ami, cela est ignoble, d'autant

plus ignoble que ta mère n'a en tout cela aucune part de responsabilité : c'est la nature la plus délicate, et si elle n'est pas Mme Versilov, c'est uniquement parce qu'elle est déjà mariée.

— Finissons. Je suis de votre avis. D'autre part, à la faveur de ce sentiment de la mesure dont vous vous targuez, j'ose croire que vous interromprez votre semonce. Il y a mesure à tout, même à votre amour subit pour ma mère. Mais vous êtes en veine de paroles. Ne me direz-vous rien de mon père, ce Macaire Ivanovitch le nomade ? Depuis longtemps je voulais vous demander des renseignements sur son compte. Et peut-être aussi, puisque l'heure est propice aux confidences, consentirez-vous à répondre à cette question : Comment, au cours de ces vingt ans, avez-vous pu ne pas user de votre influence sur ma mère pour dissiper ses ténèbres natives, pour la libérer intellectuellement ? Oh, la qualité même de son âme n'est pas en cause : moralement ma mère vous fut toujours – pardonnez-moi – bien supérieure ; mais elle n'est qu'un cadavre supérieur. Seul, Versilov existe, et tout ce qui l'entoure végète, avec tâche de le nourrir de ses sucs essentiels. Pourtant elle était vivante, elle aussi ! Vous avez donc aimé quelque chose en elle… Elle était donc une femme aussi, dans le temps ?

— Mon ami, si tu le veux savoir, sache qu'elle n'a jamais été ce que tu dis, me répondit-il en reprenant ses insupportables manières de sincérité évasive et de railleuse désinvolture. Elle ne l'a jamais été ! La femme russe… n'est jamais femme.

— Une polonaise, une française l'est ? Ou une italienne ? C'est cela… la passionnée italienne… voilà qui est pour

charmer un civilisé russe de la haute société, un seigneur à la Versilov ?

Il éclata de rire :

— Du diable, si je m'attendais à rencontrer ici un Slavophile !

Et il se mit à parler, avec complaisance. Je me rappelle son récit mot pour mot. Il devenait clair pour moi que cet homme n'était pas venu dans ma chambre seulement pour bavarder et pour tranquilliser ma mère.

II

— Ces vingt années, nous avons vécu ta mère et moi dans le silence, commença-t-il sur un ton artificiel, et tout, entre nous, se passa sans paroles. La caractéristique de notre liaison de vingt ans fut le silence. Nous ne nous sommes pas brouillés une seule fois, je crois bien. Il est vrai que je m'absentais souvent et la laissais seule, mais je finissais par revenir. Nous revenons toujours, – manière de faire qui est propre aux hommes et qui dérive d'un sentiment de générosité. Si la solidité du mariage ne dépendait que des femmes, nulle union ne serait durable. L'humilité, la docilité, la timidité et, en même temps, la fermeté, la force, l'authentique force, voilà ta mère. Remarque que c'est la femme la meilleure que j'aie rencontrée. Mais qu'elle soit forte, j'en puis témoigner : j'ai vu cette force la soutenir. Ses… je ne dirai pas « convictions », elle n'a que faire de convictions… ses croyances lui sont sacrées, lui tiennent au cœur comme la foi au cœur d'un martyr ; et, tu peux voir : est-ce que j'ai l'air d'un bourreau ? Voilà pourquoi j'ai préféré me taire presque en toute chose, et non parce que le

silence est facile. De la sorte, tout se passa entre nous largement et humainement. Entre parenthèses, je noterai ceci : je la soupçonne de n'avoir jamais cru en mes sentiments d'humanité : aussi trembla-t-elle toujours ; mais, tout en tremblant, elle ne s'assujettit à aucune culture… Ils s'y entendent, eux, et mieux que nous, – oui, ils excellent à vivre suivant leur norme dans les conditions les moins normales…

— Qui… ils ? Je ne vous comprends pas bien.

— Le peuple, mon ami ; je parle du peuple. Il a prouvé sa puissance vitale, à travers l'histoire, non seulement physiquement, mais politiquement. Mais je reviens à notre débat. Ah !… correction au portrait de ta mère : elle n'est pas toujours silencieuse ; elle parle quelquefois, mais de telle sorte que tu te rendrais compte toi-même de l'inutilité de lui donner la réplique ; mieux, tu verrais nettement que nulle initiation, pour longue, laborieuse et adroite qu'elle puisse être, ne la rendra apte à écouter utilement ce que tu pourrais avoir à lui dire. Je me garde, note-le, de prétendre qu'elle soit sotte : elle a de l'esprit, et même un esprit remarquable. Au surplus, tu ne croiras peut-être pas à son esprit…

— Pourquoi non ? Mais j'avoue qu'il m'est difficile de croire que vous ne jouez pas la comédie quand vous lui reconnaissez de l'esprit…

— Tu vois… Tu deviens tout de suite impertinent. Tu me prends pour un caméléon. Mais je veux te traiter… en enfant gâté.

— Parlez-moi de mon père, voulez-vous ?

— De Macaire Ivanovitch ? Macaire Ivanovitch, c'est, comme tu le sais déjà, un serf qui, pour ainsi dire, aspira à la gloire…

— Je suis prêt à parier qu'en ce moment vous en êtes jaloux.

— Au contraire, mon ami, au contraire. Mais, au fait, il me plaît que tu sois d'humeur admonitoire : justement je suis en disposition de me repentir, et, ma foi, en ce moment même, pour la millième fois peut-être, je regrette ces choses d'il y a vingt ans. Dieu m'est témoin que tout se passa par hasard… et humainement, étant donné mes forces et l'idée que je me faisais alors d'une action humaine. Oh, nous brûlions tous alors du désir de faire le bien, de servir les causes civiques, l'idée supérieure ; nous condamnions les grades, nos prérogatives héréditaires, la propriété et même les lombards, du moins quelques-uns d'entre nous… Je te le jure. Nous n'étions pas nombreux, mais nous parlions bien et même, à l'occasion, il nous arrivait de bien agir.

— C'était le temps où vous lui sanglotiez sur l'épaule ?

— Mon ami, je suis, d'avance et en tout, de ton avis. Mais j'y pense, n'est-ce pas moi qui t'ai parlé de cet épisode de l'épaule ? Oui, ma foi ! Et, par conséquent, tu es en train d'abuser de ma confiance et de ma bonhomie ; mais concède que le dit épisode ne me met pas déjà en si mauvaise posture, surtout si on le replace à sa date : nous faisions nos débuts dans l'humanitarisme. Il y avait de l'affectation dans mon cas ; mais, je dois le dire à ma décharge, j'ignorais alors que je n'étais pas sincère. Toi, par exemple, est-ce que tu es toujours naturel, dans la pratique ?

— J’ai montré une sensiblerie peut-être excessive ; et, en entrant dans cette chambre, j’éprouvais quelque honte : vous pouviez croire que j’avais posé… Il est bien vrai que le sentiment le plus sincère peut mettre un masque. Mais tout à l’heure, en bas, je vous jure que tout en moi était naturel.

— Comme tu as bien dit cela ! oui, on sent sincèrement, et néanmoins on pose… Eh bien, c’est ce qui m’est arrivé : tout en posant, je sanglotais pour tout de bon sur l’épaule de Macaire Ivanovitch. Dans cette pathétique minute, me plaignait-il ? Question, – mais je me rappelle que cela m’eût fait bien plaisir.

— Savez-vous, interrompis-je, que, même maintenant, vous raillez ?… Toutes les fois que vous m’avez parlé, durant ce mois, ç’a été sur ce ton goguenard. Pourquoi me parliez-vous ainsi, obstinément ?

— Tu crois ? répondit-il avec douceur. Tu es trop soupçonneux ; et si je me moque, ce n’est pas de toi, du moins pas de toi seul, sois tranquille. Mais maintenant je ne plaisante pas. Reprenons. J’ai fait de mon mieux, en ce temps-là, et, crois-le bien, sans souci de mes intérêts. Nous – les hommes excellents d’alors – ignorions l’art, à quoi le peuple excelle, d’agir utilement : on se faisait le plus de tort possible, et je pense que c’était cela que nous considérions comme « notre profit le plus grand ». La génération actuelle des gens cultivés est beaucoup plus avide. Avec une sincérité entière, j’ai expliqué les choses à Macaire Ivanovitch, avant le péché. Être expansif, c’est parfois être cruel. J’aurais dû mettre une sourdine à ma franchise ; d’abord c’eût été plus poli ; mais, est-ce que dans la griserie de la danse, on résiste au plaisir de faire un joli pas un peu aventureux ? Je lui ai offert alors trois mille roubles et je me rappelle qu’il laissa

tomber ma proposition dans le silence. Ah ! je n'étais pas fier. Je parlai, parlai. Trois mille roubles, la libération pour lui et pour sa femme, que sais-je encore ?… tout cela s'il renonçait à sa femme, et même s'il n'y renonçait pas ; bref, je le laissais maître de la situation… Et il continuait à se taire. Mais, comme je voulais pour la troisième fois m'appuyer sur son épaule, il la secoua, et sortit avec un sans façon qui ne laissa pas de m'étonner. J'ai vu ma mine dans une glace, une mine… dirai-je déconfite ? En général, lorsque ces gens se taisent, c'est de mauvais augure. J'avoue que je n'étais pas sans crainte quand je l'avais convoqué. Il y a des caractères outranciers dans ces milieux-là. Qu'il eût poussé les hauts cris, qu'il eût mugi, cet Urie provincial, qu'aurais-je bien pu faire, moi, David exigu ? Voilà pourquoi, d'instinct, j'avais proposé les trois mille roubles ; mais je m'étais trompé ; il y avait en ce Macaire Ivanovitch bien autre chose.

— Dites, le péché était déjà commis ? Vous sembliez dire, tout à l'heure, que vous aviez convoqué le mari avant le péché ?

— Vois-tu, mon cher, pour ainsi dire…

— Ce qui signifie que le péché avait été commis. Mais… ne disiez-vous pas, il n'y a qu'un instant, que vous vous étiez mépris sur son compte ? qu'il y avait tout autre chose en ce Macaire Ivanovitch ?

— Ce que c'était, je ne le sais pas encore avec précision. Mais quelque chose de spécial et, tu sais, quelque chose de très congruent. J'en eus la notion au sentiment de malaise un peu penaud que j'éprouvai ensuite en sa présence. Le lendemain, il se prépara au départ, et sans perdre de vue nulle des conditions que j'avais fixées.

— Il a pris l’argent ?

— S’il l’a pris ! Et sais-tu, mon ami, qu’à ce point de vue il m’a étonné. Je n’avais pas en poche les trois mille roubles ; j’en réunis sept cents, que je lui donnai. Eh bien, il exigea les deux mille trois cents autres en billets à ordre dûment endossés. Dans la suite, il poursuivit judiciairement le recouvrement de ces sommes, intérêts compris. Pourquoi cette cupidité chez un pèlerin que les communautés hébergent ? Je lui avais offert de l’argent sans arrière-pensée, certes, et, pour ainsi dire, avec feu ; mais, les minutes s’accumulant, je m’étais, bien entendu, ressaisi… et je comptais qu’il m’épargnerait, ou, du moins, qu’il nous épargnerait, elle et moi, qu’il attendrait. Mais non. Ah ! c’est un créancier tenace…

(Il est indispensable que j’intercale ici un nota bene. Que M. Versilov fût mort, ma mère serait restée littéralement sans un kopek pour ses vieux jours. Mais les trois mille roubles en question, intacts et dès longtemps doublés par les intérêts, Macaire Ivanovitch les a, l’année dernière, légués à ma mère par testament. Dès ces temps lointains, il avait deviné mon Versilov.)

— Vous avez dit, un jour, que Macaire Ivanovitch était venu plusieurs fois, et que toujours il descendait chez ma mère…

— Oui, mon ami, et j’avoue qu’au début j’avais terriblement peur de ses visites. Au cours de ces vingt ans, il est venu six ou sept fois, et les premières fois, quand j’étais à la maison, je me cachais. Je cherchais à comprendre l’opportunité de ces démarches. La réflexion aidant, j’ai estimé qu’elles avaient leur raison d’être. Un jour, j’ai eu la curiosité de voir le bonhomme. Je t’assure qu’il me fit de

l'impression. Il en était alors à sa troisième ou quatrième visite, et c'était vers le temps où j'acceptai les fonctions d'arbitre territorial et m'appliquai si passionnément à l'étude de la Russie. Il m'a appris bien des choses. En outre, j'ai constaté chez lui, et non sans étonnement, un caractère toujours égal et presque de la gaieté. Il se gardait de la moindre allusion à *cela* (tu comprends ?). Bref, un homme de tact. Rien dans ses discours de cette phraséologie incohérente familière aux moujiks et que, malgré mon démocratisme, je ne peux supporter ; aucun de ces mots exagérément russes dont se servent nos « vrais hommes de terroir » sur la scène et dans les romans. Il parlait très peu de la religion et seulement lorsque je l'interrogeais ; il faisait de très jolis récits de la vie monastique. Mais surtout, ce respect de soi, ce respect modeste de soi qui est indispensable pour l'égalité supérieure, je dirai plus, sans lequel ne peut exister l'égalité. Cette capacité de se respecter dans n'importe quelle situation, – tu le constateras, si tu vis, – est fort rare. Mais ce qui m'a frappé le plus, c'est que Macaire Ivanovitch a de la prestance, et je t'assure qu'il est très beau. Il est vieux, d'accord ; mais

Il a le cuir hâlé, la taille haute et droite ;

il est simple et grave. Ce m'avait étonné que ma pauvre Sophie pût me préférer *alors ;* il était alors quinquagénaire, mais avait de l'allure, et moi, à côté de lui, je n'étais qu'un godelureau. Du reste, je me souviens que déjà il avait les cheveux inexorablement blancs ; il était donc blanc lorsqu'il l'avait conduite à l'autel : c'est peut-être cela qui l'a influencée.

Ce Versilov avait cette basse manie des gens huppés, après avoir dit des choses nobles et judicieuses (quand il ne pouvait faire autrement), de conclure par quelque pantalonnade, – en l'espèce, attribuer aux cheveux blancs de Macaire Ivanovitch une influence sur la psychologie de ma mère.

III

Stupidement, une bouffée de colère me bouleversa. Je me dressai.

— Voyons ! vous êtes venu ici pour que ma mère pût croire à une réconciliation. Du temps a passé. Le but doit être atteint. Voulez-vous bien me laisser seul ?

Il rougit légèrement et se leva.

— Mon cher, tu as trop de sans-gêne avec moi. Du reste, au revoir ; on ne peut pas plaire de force. Je me permettrai une seule question : tu veux vraiment abandonner le prince ?

— Ah ! je savais bien que vous aviez d'autres buts…

— Précisons : tu me soupçonnes d'être venu ici pour te déterminer, dans mon propre intérêt, à rester chez le prince. Et dis-moi, mon ami, estimes-tu aussi que ce soit dans un but intéressé que je t'ai appelé à Pétersbourg ? Que tu es donc un garçon ombrageux ! Je ne te veux que du bien. Et maintenant que mes finances s'améliorent, il me plairait que tu nous permisses, à ta mère et à moi, de te venir en aide de temps en temps.

— Je ne vous aime pas, Versilov.

— « Versilov, » à présent !… À propos, sache que je regrette bien de n'avoir pu te transmettre ce nom… C'est mon seul remords, si faute il y a. Mais songes-y : je ne pouvais épouser une femme mariée.

— Voilà probablement pourquoi vous avez voulu épouser une femme qui ne le fût pas.

Son visage eut une contraction brève.

— Tu veux parler d'Ems. Écoute, Arcade, tu t'es permis la même sortie en bas, devant ta mère, en me désignant du doigt. Sache donc que c'est sur ce point que tu te trompes le plus. De cette histoire avec feu Lydie Akhmakov, tu ne sais rien. Tu ignores notamment quel rôle y eut ta mère. Tu répètes des ragots.

— Aujourd'hui même, le prince disait que vous êtes un amateur de filles mineures…

— Le prince disait cela ?

— Oui. Écoutez : voulez-vous que je vous dise avec précision pourquoi vous êtes monté chez moi ?… Je crois enfin l'avoir deviné.

Il était déjà sur le seuil ; il s'arrêta, tourna vers moi la tête, attentif.

— Tantôt, lui dis-je, j'ai laissé échapper que la lettre de Touchard à Tatiana Pavlovna, trouvée dans les papiers d'Andronikov après la mort du dit Andronikov à Moscou, tomba dans les mains de Maria Ivanovna. Votre visage s'est légèrement contracté. C'est en remarquant, il n'y a qu'un instant, ce même jeu de physionomie, que j'ai deviné : il vous est venu à l'idée, n'est-ce pas ? que si certaine lettre se trouvait déjà chez Maria Ivanovna, telle autre lettre pouvait

fort bien avoir changé de détenteur. Des lettres d'importance ont pu se trouver… disponibles, à la mort d'Andronikov, n'est-ce pas ?

— De sorte qu'en venant chez toi, je voulais te faire jaser ?

— Vous le savez bien.

Il pâlit.

— Ce n'est pas toi-même qui as deviné cela ; on sent la femme dans tes paroles haineuses et ta conjecture brutale…

— La femme ? Justement j'ai vu aujourd'hui cette femme. C'est peut-être pour que je l'espionne que vous voulez me maintenir chez le prince ?

— Je vois que tu iras loin dans ta nouvelle voie. Ton « idée » a de l'étoffe. Continue, mon ami ; tu as des capacités indéniables pour l'espionnage. Lorsqu'on a un talent il le faut perfectionner.

— Prenez garde, Versilov, ne me faites pas votre ennemi !

— Mon ami, dans de pareils cas on ne dit pas toute sa pensée, on la garde pour soi. Et maintenant, éclaire-moi, je t'en prie. Si fort mon ennemi que tu sois, tu ne souhaites point, je veux croire, que je me rompe le cou dans ton escalier. *Tiens, mon ami,* imagine-toi, tout ce mois, je te crus bon. Tu as un tel désir de vivre que, si l'on te donnait trois existences, elles ne te suffiraient pas : cela est écrit sur ton visage. Tes pareils sont bons, pour la plupart. Je me suis bien trompé !

CHAPITRE VIII

I

À huit heures, et sans attendre le café, que ma mère m'apportait à huit heures et demie précises, je m'esquivai.

La matinée était toute gonflée d'un glacial brouillard laiteux. Je ne sais pas pourquoi, mais le grand matin pétersbourgeois, malgré son apparence revêche, m'est un délice. Je goûte particulièrement le jeu des questions et des réponses dans la foule hâtive : elles sont toujours brèves, nettes, raisonnables, presque toujours amicales. Au fur de la journée, le pétersbourgeois devient plus rogue ; vers le soir, il est hargneux : pour une vétille, il vous injurie ou se moque.

Je me dirigeai vers l'autre côté du fleuve. Comme il fallait que je fusse à midi sur la Fontanka chez Vassine (c'est à cette heure-là qu'on avait le plus de chance de le trouver chez lui), et qu'auparavant je devais passer chez Efime Zvèriev, je me hâtais. Peu s'en fallut pourtant que j'arrivasse chez Zvèriev trop tard : il finissait de prendre son café et était sur le point de partir.

— Qu'as-tu à venir si souvent ? grogna-t-il sans prendre la peine de bouger.

— Je vais te l'expliquer.

Le matin pétersbourgeois est prosaïque entre tous les matins qui blêmissent sur les villes : – il est pour moi plein de

fantasmagories où je m'hallucine. Quand cette brume dense va se dissiper, la putrescente cité de Pétersbourg ne s'évanouira-t-elle pas avec elle ? et il ne restera, sous le ciel reparu, qu'une visqueuse mare finlandaise, et, au milieu des boues, pour la beauté, un cavalier de bronze sur un cheval anhélant et recru… Cette cohue, cette ville, tout n'est peut-être que le rêve de quelqu'un, et le réveil du rêveur abolira les apparences… C'est dans cet état d'esprit que j'arrivais chez Zvèriev, qui était bien la dernière personne à qui je me fusse adressé en la circonstance si j'avais eu le choix.

Je lui exposai qu'étant, de longue date, mon camarade, il ne pouvait me refuser son concours dans une affaire d'honneur, – et qu'en effet je voulais provoquer le lieutenant de la garde, prince Sokolski, pour un soufflet par lui décerné à mon père, Versilov, un an auparavant, à Ems. (Par des confidences que je lui avais faites antérieurement, Efime Zvèriev connaissait ma situation familiale). Il écoutait, se rengorgeant comme un moineau en cage ; l'habituel sourire où se reflétait son infatuation saugrenue s'étalait plus large, et tout en lui témoignait qu'il se considérait comme fort au-dessus de moi par le caractère et l'intelligence. Je le soupçonnais, d'ailleurs, de me mépriser pour la scène de la veille, chez Diergatchov ; et cela devait être. Efime, c'est la foule, et la foule s'incline toujours devant le succès.

— Et Versilov n'en sait rien ? demanda-t-il.

— Évidemment non.

— Alors de quel droit t'ingères-tu dans ses affaires ? primo. Et, secundo, que prétends-tu prouver ?

Je connaissais toutes les objections. Je lui représentai que mon projet offrait maints avantages. En premier lieu,

l'impertinent Sokolski pourrait constater que, même dans notre catégorie sociale, il est encore des personnes ayant le sens de l'honneur. En deuxième lieu, le trop longanime Versilov tirerait peut-être de mon acte une leçon utile. En troisième lieu, si c'était pour des raisons de principe, peut-être fort péremptoires à ses yeux, que Versilov n'avait pas demandé réparation au prince et s'était résigné à supporter l'injure, du moins saurait-il qu'il existe un être capable de ressentir son offense à l'égal d'une offense personnelle et de s'exposer pour lui, tout en le quittant à jamais.

— Attends, ne crie pas, ma tante n'aime pas cela. Dis-moi, c'est avec ce même prince Sokolski que Versilov a un procès d'héritage ? Oui ?... Excellent moyen de gagner les causes, – tuer son adversaire en duel !

Je lui déclarai tout net qu'il était un imbécile et le seul être assez stupide pour établir une relation entre le duel et le procès. D'ailleurs, le jugement avait donné gain de cause à Versilov ; et, au surplus, celui-ci avait plaidé non pas contre le prince Sokolski, mais contre les princes Sokolski : donc, un prince tué, il en resterait d'autres. J'ajoutais que sans doute serait-il décent d'attendre pour la provocation que le délai d'appel fût échu (quoique les princes ne se proposassent pas de faire appel). Alors seulement le duel aurait lieu, et la démarche d'aujourd'hui n'avait pour but que de m'assurer un témoin, afin que je ne fusse pas pris au dépourvu quand serait arrivé le moment d'agir.

— ... Et voilà pourquoi je suis venu te trouver.

— Tu n'auras qu'à venir alors. Pourquoi diable avoir fait ces dix verstes aujourd'hui ?

Il se leva et mit sa toque.

— Ainsi, en principe, tu consens à être mon témoin, c'est entendu ?

— Mais… pas le moins du monde.

— Pourquoi ?

— Parce que, si j'y consentais, de maintenant au jour décisif, tu viendrais quotidiennement chez moi, – mais surtout parce que tout cela n'est que sottise. Veux-tu que pour toi je brise ma carrière ? Le prince me demandera : « Qui vous a envoyé ? – Dolgorouki. – Et qu'y a-t-il de commun entre Dolgorouki et Versilov ? » Alors je serai forcé d'expliquer ta généalogie, n'est-ce pas ? Mais il me rira au nez !

— Gifle-le !

— Absurde… absurde…

— Tu as peur ?… Tu es pourtant taillé solidement ; tu étais le plus fort de nous tous au lycée.

— J'ai peur, certainement j'ai peur ! Et d'abord, le prince ne se battra pas, parce qu'on ne se bat qu'avec un égal.

— Je suis gentilhomme aussi… par mon éducation. Et si l'un des deux est inférieur à l'autre, c'est lui.

— Eh non, eh non ! tu es un petit.

— Comment… petit ?

— Oui, petit ; nous sommes tous les deux petits et lui est grand.

— Brute ! Mais il y a déjà un an que je peux me marier.

— Marie-toi tant que tu voudras. N'empêche que tu n'es… qu'un petit bonhomme qui a encore à grandir.

L'animal se moquait de moi… Énervé, je le poussai de la main droite, ou, pour mieux dire du poing droit. Il me prit par les épaules, me fit pivoter et, quand je fus face à la porte, me prouva qu'en effet il avait du muscle.

II

Si l'on pense que j'étais d'une humeur terrible en quittant Efime, qu'on se désabuse. Je comprenais parfaitement qu'il n'y avait là qu'un épisode futile et que l'essentiel de l'affaire restait intact. Tout en marchant (je ne m'étais arrêté qu'un instant, dans l'île Basile qui se trouvait sur mon chemin, pour prendre une tasse de café), je rendais justice à ce hère : superficiellement il avait raison ; mais, au fond du débat, quelque chose de juste échappait aux basses argumentations du bon sens, se maintenait irréductible ; et je plaignais Efime : un réalisme limité par le bout du nez est plus décevant que n'importe quelle aventureuse fantaisie, parce qu'il est aveugle.

J'arrivai chez Vassine à midi. Il était absent. Je résolus de l'attendre.

Cette lettre que je détenais et qui concernait l'héritage soulevait un cas de conscience ; recourir, en l'espèce, à Vassine, c'était lui prouver la bonne opinion que j'avais de ses lumières ; flatté, il trouverait ma démarche toute naturelle. Mais était-elle donc si naturelle ? Qu'avais-je à m'ériger en juge, à faire des enquêtes, à instituer des

expertises ? Remettre tout simplement le spécieux papier à Versilov (qui le détruirait, soit), cela seul était correct. Correct… et habile, car, du coup, je m'installais nettement au-dessus de lui, – spectateur cruellement lucide de son acte. Personnellement j'étais bien désintéressé dans la question, puisque je renonçais à toutes relations familiales et, par conséquent, au bénéfice de l'opulence paternelle. En outre, je n'aurais même pas à me reprocher d'avoir, par mon abstention, ruiné les princes, attendu que judiciairement le texte de la lettre n'était point du tout péremptoire. Mais, à ratiociner de la sorte dans cette chambre vacante, je compris tout à coup que, si j'étais venu soumettre à Vassine le cas litigieux, c'était expressément, hélas ! pour parader devant lui en noble posture et effacer de son souvenir ma déconfiture de la veille. J'en éprouvai un grand dégoût de moi-même. Néanmoins, je restai là. Je restai là, sachant bien que de minute en minute s'accentuerait ma rancœur.

La chambre de Vassine me déplaisait. « Montre-moi ton gîte, et je te dirai qui tu es. » Cette chambre dépendait d'un ménage évidemment pauvre et qui avait d'autres locataires encore. Je les connais bien, ces chambrettes étroites, meublées à peine, mais avec une prétention au confort : un canapé moelleux, acheté chez le brocanteur et qu'il est dangereux de tarabuster, un lavabo, un lit de fer embusqué derrière un paravent. Vassine était le meilleur et le plus exact locataire : il y a toujours dans ces maisons, un tel locataire. On fait sa chambre plus minutieusement ; il a droit à une lithographie au-dessus du canapé ; un mince tapis rampe sous la table. J'étais persuadé que le titre de « meilleur locataire » flattait éminemment Vassine. La vue de deux tables chargées de livres m'irrita. Les livres, les papiers, l'encrier s'architecturaient selon l'esthétique de la logeuse et de sa chambrière. Des brochures, il y en avait en nombre ; ce

n'était pas seulement des revues, mais de vrais livres, et il était évident que Vassine les consultait et qu'il lisait et écrivait avec solennité. Certes, Vassine est très courtois avec le visiteur, mais chacun de ses mouvements a charge de lui signifier : « Je consens à t'écouter, mais j'ai hâte de te voir partir, pour me mettre au travail. » Néanmoins et quoique je susse définitivement n'avoir plus besoin des lumières de Vassine, je m'éternisais sur une des chaises adossées à la fenêtre.

Autre cause d'irritation : le temps passait et il fallait qu'avant la nuit j'eusse retenu un logis. Un moment je songeai à ouvrir un livre ; mais non, je ne devais pas me distraire de mes idées. Le silence durait depuis plus d'une heure, quand me parvint à travers la cloison un chuchotis à deux voix féminines dont le rythme allait s'accélérant. Par désœuvrement, j'écoutai. Je ne discernais pas les paroles. L'une des voix paraissait supplier ; l'autre répliquait impatiemment. Mon attention se lassa bientôt et je n'écoutais déjà plus, quand soudain il y eut un remue-ménage dans la pièce voisine : quelqu'un avait dû brusquement quitter sa place et frappait du pied, puis je perçus un gémissement, et enfin un cri prolongé, mieux, un hurlement. Je me précipitai vers la porte, brusquement l'ouvris. En même temps s'ouvrit une autre porte, au bout du couloir, celle de la logeuse, et deux têtes curieuses se tendirent. Le cri s'interrompit ; une porte voisine du seuil où je me tenais s'ouvrit et une femme, jeune, me sembla-t-il, se dégageant vivement, s'engouffra dans l'escalier. Une autre, âgée, voulut la retenir, qui, impuissante, gémit :

— Olia, Olia, où vas-tu ? Oh !

Mais, voyant ouvertes nos deux portes, elle tira vivement la sienne et, par l'entrebâillement, écouta les pas en fuite dans l'escalier décroître.

Je repris ma place auprès de la fenêtre. Le calme se rétablit, et déjà je ne pensais plus à cet incident futile. Mais, au bout d'un quart d'heure, une voix masculine fit résonner le couloir et quelqu'un empoigna le bouton de la porte de Vassine ; puis ce quelqu'un entr'ouvrit la porte assez pour que je pusse voir dans le corridor un gaillard de haute taille, qui m'aperçut aussi et qui me dévisageait déjà, tout en continuant à s'entretenir avec la maîtresse du logis. Celle-ci lui donnait la réplique à voix aiguë et hilare : évidemment le visiteur était dès longtemps connu d'elle, et avantageusement. Il criait et faisait de l'esprit : la conversation roulait sur ce thème, que Vassine n'était jamais à la maison, que le monsieur n'avait vraiment pas de chance dans ses tentatives de visite, qu'il se résignait, comme la fois précédente, à attendre l'absent, – toutes propositions qui déchaînaient l'enthousiasme de la logeuse. Enfin il ouvrit large la porte et entra.

C'était un monsieur bien mis, un monsieur habillé, comme l'on dit, « en seigneur », et pourtant il n'avait point du tout l'air d'un seigneur, malgré son vœu manifeste de paraître tel. Il était vulgaire et même quelque peu goujat. Ses cheveux châtains, légèrement grisonnants, ses sourcils noirs, son ample barbe et ses gros yeux ne parvenaient pas à composer une physionomie : il ressemblait à tout le monde. Un homme pareil est toujours prêt à s'éjouir, mais l'on ne s'amuse guère avec lui. Le caprice de son caractère sautille, à l'aveuglette, de la belle humeur à la gravité et à la polissonnerie. Du reste, inutile de décrire d'avance. Ce monsieur, je le connais bien maintenant, et naturellement je

le représente tel que je le connais. Mais aujourd'hui encore il me serait difficile de dire à son sujet quelque chose de net : tout chez cette sorte de gens est indéfinissable.

À peine avait-il eu le temps de s'asseoir, l'idée me vint que ce pouvait être là le beau-père de Vassine, un certain Stiébielkov, dont j'avais entendu parler ; ce qu'on disait de lui, je n'y avais pas prêté oreille bien attentive, – mais pas grand'chose de bon. Je savais que Vassine, orphelin, était resté longtemps sous son égide, puis s'était libéré, leurs aspirations concordant mal. Je me souvins aussi que ce Stiébielkov possédait quelque fortune, spéculait. Il me toisa sans me saluer, posa son haut de forme sur la table sise devant le canapé, écarta énergiquement la table et s'affala sur le canapé avec une telle force que le misérable meuble craqua. Il haussa la pointe de son pied droit et se mit à admirer le vernis de sa bottine, puis il se retourna vers moi, m'inspectant de ses grands yeux inexpressifs.

— Je ne le trouve jamais ! dit-il avec un triste hochement.

Je ne répondis rien.

— Il n'est pas exact. Il a ses opinions sur l'affaire. Vous venez de la rive gauche ?

— C'est dire, sans doute, que vous êtes venu, vous de la rive gauche ? émis-je.

— Non, c'est moi qui vous questionne.

— Je… je viens de la rive gauche, mais comment le savez-vous ?

— Comment ? Hm…

Il cilla, mais ne daigna pas répondre.

— Je veux dire que je n'habite pas la rive gauche, mais je m'y trouvais, et j'en arrive.

Un sourire inepte où ses yeux clignotaient lui engluait le mufle.

— De chez M. Diergatchov ? prononça-t-il enfin.

— Comment… de chez Diergatchov ? m'ébahis-je.

Il me regarda d'un air hostile.

— Mais je ne le connais pas, continuai-je.

— Hm !…

— Comme vous voudrez !

— Hm… oui. Non, permettez. Vous achetez n'importe quoi dans une boutique. Dans une boutique voisine, un autre client achète quelque autre chose. Voyons… quelle chose ? dites, ne vous gênez pas. De l'argent, chez un marchand… car l'argent est une marchandise aussi, et l'usurier est aussi un marchand… Vous suivez ?

— Je suis un peu.

— Un troisième acheteur passe, et, montrant l'une des boutiques, il dit : « C'est bien » ; et, désignant l'autre, il dit : « Cela n'est pas bien. » Qu'est-ce que je pense de cet acheteur ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Non, voyons. Il faut toujours prendre des exemples. Je me promène perspective Nievski, et je remarque que, sur l'autre trottoir, marche un homme dont je voudrais connaître

le caractère. Nous arrivons ainsi jusqu'à l'angle de la Morskaïa, et, là où se trouve un magasin anglais, nous remarquons un troisième passant qu'un cheval vient d'écraser. Maintenant, saisissez : un quatrième monsieur passe, et il veut comprendre dans quelle mesure nous sommes pratiques et positifs tous les trois… Vous suivez ?

— Excusez-moi, mais à grand'peine.

— C'est cela ; je m'en doutais. Je changerai donc de sujet. J'ai été plusieurs fois dans les villes d'eaux d'Allemagne. Quelles villes au juste ? – cela n'a pas d'importance. Je vague, et je vois des anglais. Vous savez qu'il est difficile de lier connaissance avec un anglais ; mais, au bout de deux mois, la cure terminée, nous nous trouvons dans les montagnes et, l'alpenstock en main, nous faisons l'ascension de l'une d'elles. Laquelle ? direz-vous. Laquelle ? ah ! qu'importe, laquelle ! Au tournant, c'est-à-dire à l'étape, et justement à l'endroit où les moines distillent la chartreuse, – remarquez cela, – je rencontre un indigène, qui se tient tout seul et silencieux. J'ai envie de savoir combien il est sérieux : dites-moi si je puis m'adresser, pour avoir leur opinion, à la foule des anglais avec lesquels je marche, n'ayant pu, aux eaux, lier conversation avec eux.

— Je n'en sais rien. Pardon, il m'est difficile de vous suivre.

— Difficile ?

— Oui, vous me fatiguez.

— Hm…

Il clignota, et il esquissa de la main un geste qui probablement signifiait quelque chose de très solennel et de

décisif. Après quoi, il tira tranquillement de sa poche un journal, le déplia, se mit à compulser la dernière page et me laissa tranquille. Cinq minutes, il ne me regarda pas.

— Celles de Brestograïev ne sont pas tombées, hein ? Elles marchent ! J'en connais beaucoup qui ont fait fiasco.

Il me regarda franchement.

— Je n'entends pas encore grand'chose à la bourse.

— Vous niez ?

— Je nie quoi ?

— L'argent.

— Je ne nie pas l'argent, mais… il me semble que l'idée vient avant l'argent.

— C'est-à-dire… voici un homme qui est, pour ainsi dire, un capitaliste…

— Avant tout, l'idée ; l'argent ensuite. Faute d'une idée haute, la société, malgré l'argent, périclite.

Je commençais à m'échauffer. Il me regarda d'un air balourd, puis, à l'improviste, son visage se détendit en un sourire jovial et rusé.

— Et Versilov donc, hein ? Il l'a emporté tout de même, il l'a emporté ! On lui a tout adjugé, hier ? hein ?

Subitement, je compris qu'il savait depuis longtemps qui j'étais, et qu'il devait être au fait de bien des choses. Pourquoi ai-je rougi ? pourquoi l'ai-je regardé bouche bée ? Lui, me contemplait avec triomphe, comme si, par quelque ingénieux artifice, il m'avait pris en flagrant délit.

— Non, proféra-t-il en cintrant ses sourcils, prenez auprès de moi des renseignements sur Versilov ! Hein ! qu'est-ce que je vous disais tout à l'heure… ! Il y a un an et demi, il aurait pu bâcler une belle affaire au moyen de cet enfant, oui ; seulement, il a raté son coup…

— Au moyen de quel enfant ?

— D'un enfant qui est encore en nourrice et pour lequel il paie ; mais il n'aura rien… parce que…

— Quel enfant en nourrice ?

— Un enfant à lui, quoi ! né de Mlle Lydie Akhmakov… « La vierge belle me caressait… » Les allumettes de phosphore, hein ?

— Quelles absurdités !

— Ah ! voilà ! Mais où est-ce que j'étais moi ? Je suis médecin-accoucheur. Mon nom est Stiébielkov. Vous ne connaissez pas… ? Il est vrai que déjà alors je ne professais plus ; mais, dans un cas grave, je pouvais toujours donner un conseil utile.

— Vous, un accoucheur ?… Vous avez accouché Mlle Akhmakov ?

— Non, je n'ai pas assisté aux couches. Là-bas, il y avait un docteur Grantz, surchargé de famille ; on le payait un demi-thaler, c'était un prix fait. Un pauvre diable que personne n'invitait. Il opéra en mes lieu et place. C'est moi qui l'avais indiqué. Avec lui, pas de danger que le mystère s'ébruitât. Vous me suivez ? Je me suis borné de donner un conseil pratique, en tête à tête, à André Pétrovitch Versilov… Mais il a préféré courre deux lièvres. On les manque tous les deux, dit le proverbe… Moi, je dis que les

exceptions, à force de se répéter, deviennent une règle… Oui, il a voulu attraper un second lièvre, une autre femme… et sans résultat. Ce que tu possèdes, garde-le. Quand il faut brusquer les choses, il hésite. Versilov, c'est un « prophète de femmes », ainsi l'a désigné devant moi le jeune prince Sokolski. Écoutez, si vous voulez en savoir long sur Versilov, venez chez moi.

Manifestement il se complaisait au spectacle de ma stupéfaction. Je n'avais jamais entendu parler de ce prétendu enfant en nourrice… Mais voilà que la porte des voisines claqua : quelqu'un entrait précipitamment dans leur chambre.

— Versilov demeure dans la Mojaïskaïa, maison Litvinov, logement 13. J'ai été moi-même au bureau d'adresses ! criait une voix de femme, une voix indignée, dont nous entendions chaque mot.

Stiébielkov suréleva ses sourcils :

— Nous causions de lui… le voilà à l'œuvre… Hein ! les exceptions qui se répètent… – l'avais-je dit ?

Agenouillé sur le canapé, il avait déjà l'oreille collée à la cloison. La femme qui vociférait était celle qui s'était enfuie tout à l'heure. Pourquoi le nom de Versilov était-il mêlé à cette affaire grotesque ? Et de nouveau, ce fut ce même cri que j'avais déjà entendu, le cri rageur d'une personne à qui on refuse quelque chose. Il y eut comme un bruit de lutte, des mots hachés : « je ne veux pas, je ne veux pas… rendez-moi ça… tout de suite… » L'une des femmes en querelle se précipita vers la porte, l'ouvrit. Toutes deux s'engagèrent dans le couloir, l'une retenant l'autre. Stiébielkov fit irruption dans le couloir, lui aussi. À sa vue, les voisines réintégrèrent

prestement leur logis dont la porte se referma à toute volée sur la curiosité de Stiébielkov. Il s'arrêta et, souriant, le poing à la hauteur du front, leva un doigt méditatif. Cette fois, je remarquai dans son sourire quelque chose de méchant et de lugubre. Avisant alors la logeuse, qui se tenait aux aguets à l'autre bout du corridor, il s'avança vers elle : conversation à voix basse, après quoi, nanti sans doute de renseignements, il regagna la chambre de Vassine avec un air cérémonieux et résolu, prit son tube, le lustra, se contempla dans la glace, s'ordonna les cheveux et, sans même me regarder, se dirigea vers la chambre de nos deux voisines. Un moment, l'oreille plaquée au panneau, il écouta, tout en œilladant vers la logeuse qui le menaçait de l'index : « Fi ! le polisson ! » Enfin avec une décision mitigée par quelle délicatesse, et respectueusement courbé, il frappa à leur porte. Une voix :

— Qui est là ?

— Me permettrez-vous d'entrer pour une affaire très grave ? prononça Stiébielkov sur un timbre imposant.

Au bout d'un moment, la porte s'entrebâilla. Il en saisit solidement la poignée, prêt à forcer la place. Des débats s'engageaient. Stiébielkov jacassait, tout en tâchant d'insinuer sa corpulence entre le battant et le chambranle. Je ne me rappelle pas ses paroles mêmes, mais il parlait de Versilov, se faisait fort de tout élucider : « Non, vous me demandez… ; non, vous venez me voir… » – des choses dans ce genre. J'avais repris dans la chambre mon poste d'observation. Je ne distinguais pas du tout ce que disaient maintenant les trois interlocuteurs. Le nom de Versilov revenait avec persistance. Stiébielkov, je m'en rendais compte, avait fini par s'emparer de la conversation ; il devait

être vautré sur un canapé, comme tout à l'heure chez Vassine. Il pérorait. « Vous me suivez ?… Veuillez comprendre… » Par deux fois son rire tonitrua, inopportun sans doute, car, dans le même temps, glapissaient sur un ton particulièrement lamentable les deux autres voix ; la jeune femme surtout, celle qui avait au début poussé des cris si perçants, s'égosillait en plaintes et vitupérations. Stiébielkov ne laissa pas leur tapage dominer le sien : ses paroles et ses rires atteignirent un diapason de tempête. Les êtres du genre Stiébielkov ne savent pas écouter… Bientôt j'eus honte d'espionner ainsi et je repris ma première place, près de la fenêtre. Je me sentais moralement brisé ; mon cœur battait dans l'attente d'un événement. Dix minutes se passèrent, et tout d'un coup, dans l'explosion d'un rire formidable, une chaise s'abattit, projetée sans doute par quelqu'un qui venait de se lever brusquement ; les deux femmes poussaient des cris ; Stiébielkov, dont le ton avait changé, se justifiait, suppliait qu'on l'écoutât. Mais on ne l'écoutait pas. « Sortez ! sortez ! sortez ! vous êtes un sale libertin ! » J'ouvris la porte, au moment même où Stiébielkov réapparaissait dans le corridor, expulsé par les mains forcenées des deux femmes. M'apercevant, il me désigna à leur vindicte :

— Voilà le fils de Versilov ! Ah ! vous ne vouliez pas me croire ? Eh bien, voilà son fils, son propre fils, son fils lui-même, s'il vous plaît !

Et, me saisissant par la main avec autorité, il me traîna auprès de ces dames :

— C'est son fils, c'est son fils ! répétait-il sans ajouter aucune explication.

La jeune femme se tenait dans le couloir ; la plus âgée, dans le cadre de la porte. Étique, maladive et roussâtre, cette

pauvre fille n'était pas mal, grâce à ses vingt ans. Elle ne laissait pas de ressembler un peu à ma sœur, particularité qui se grava dans ma mémoire ; toutefois, il est sûr que Lise ne sera jamais dans cet état de fureur. Ses lèvres étaient blêmes, ses yeux gris clair fulguraient ; elle tremblait toute d'indignation.

— Et qu'est-ce que cela prouve, qu'il soit son fils ! S'il est en votre compagnie, ce ne peut être qu'une canaille… Si vous êtes le fils de Versilov, m'interpella-t-elle, dites-lui de ma part qu'il est un drôle, que je n'ai pas besoin de son argent… Prenez, prenez, prenez ! Rendez-lui cet argent !

Elle tira précipitamment quelques billets de sa poche, mais la vieille (sa mère, comme je l'ai su depuis) la retint.

— Olia, peut-être est-ce faux… Peut-être n'est-il pas son fils !

Olia la regarda, réfléchit, me toisa avec mépris et rentra dans la chambre ; mais, avant de clore la porte d'un tour de clé, elle cria encore une fois à Stiébielkov :

— Allez-vous-en !

Stiébielkov, me tenant toujours par l'épaule, le doigt levé, la bouche dilatée en un long sourire me fixait d'un regard interrogateur.

— Je trouve votre conduite avec moi ridicule et infâme, balbutiai-je.

Mais il ne m'entendait même pas, quoiqu'il continuât à me regarder.

— Il faudrait exa-mi-ner cela ! ânonna-t-il, irrésolu.

— Mais comment avez-vous osé m'appréhender ? Qui est cette femme ? Vous m'avez empoigné par le bras et m'avez traîné devant elle… qu'est-ce qu'il y a ?

— Eh, diable ! Une dépucelée quelconque… « une de ces exceptions si fréquentes… » – vous me suivez ?

Et il appuya son doigt sur ma poitrine.

— Assez ! fis-je en écartant sa main.

Et subitement il se prit à rire d'un doux rire inextinguible…

Il mit son chapeau et, fronçant les sourcils :

— Il faut dire à la logeuse qu'elle les congédie, et le plus vite possible. Sinon, elles… Vous verrez ! Ma parole, vous verrez !… au fait, continua-t-il rasséréné, vous attendez Gricha ?

— Non, je ne l'attendrai pas.

— N'importe !

Et, sans plus, il fit demi-tour, et s'engagea dans l'escalier, négligeant même de jeter un regard à la logeuse, qui évidemment attendait de lui des nouvelles. Je mis aussi mon chapeau, priai cette femme de dire à Vassine que moi, Dolgorouki, étais venu, et partis.

III

Dès que je fus dehors, je me mis en quête d'un logis. J'en visitai cinq ou six ; mais, l'esprit encore préoccupé par l'épisode Stiébielkov, probablement passai-je sans les voir

devant vingt autres locaux qui m'eussent mieux convenu. Qu'il est donc difficile de trouver une chambre ! Toutes étaient pareilles à celle de Vassine, ou plus laides, et à des prix trop élevés pour ma finance. Je n'avais besoin que d'un coin où strictement me mouvoir. Quand j'exposais ce desideratum, on me conseillait avec mépris d'aller les chercher où je voudrais, les « coins ». Et les étranges locataires que l'on voit ! Et quand les gens que j'aurais eus pour voisins ne me paraissaient pas inadmissibles, c'est moi qui paraissais suspect aux logeurs ; même, avec un de ceux-ci, je me querellai. Du reste, à quoi bon décrire ces mesquineries ? Harassé, je dînai dans un restaurant, à la tombée de la nuit. Décidément, j'irais chez Versilov, lui remettrais sans mot dire la lettre concernant l'héritage, prendrais ma malle et mes effets et passerais la nuit à l'hôtel. À l'extrémité de la perspective Oboukhovski, dans de vagues auberges, un cabinet pour la nuit se louait trente kopeks : le plaisir de ne pas coucher une fois de plus sous le toit familial valait bien ce sacrifice.

Je fis route dans cette direction. Je dépassais l'Institut Technologique quand l'idée me vint d'entrer chez Tatiana Pavlovna, qui demeurait en face de l'Institut. La lettre concernant l'héritage pouvait fournir à ma visite un motif plausible ; mais cet irrésistible désir de voir Tatiana avait sûrement d'autres causes, des causes profondes et qu'aujourd'hui encore je discerne mal. Tout s'embrouillait dans ma cervelle : « l'enfant en nourrice », « les exceptions devenant règle générale », etc. Voulais-je raconter quelque chose, poser, me battre avec Tatiana ou même pleurer, – je ne sais. Quoi qu'il en soit, je montai chez elle. La seule visite que je lui eusse jamais faite datait des tout premiers temps de mon arrivée : j'avais, ce jour-là, une communication quelconque à lui faire de la part de ma mère ; au bout d'une

minute j’avais pris congé, sans m’être assis ; du reste, elle s’était dispensée de m’offrir nul siège.

Je sonnai donc. La bonne vint m’ouvrir immédiatement et, sans rien dire, s’effaça pour me laisser entrer. Pour l’intelligence de ce qui suit, il faut que je fasse connaître ce personnage. C’était une méchante finnoise camuse, qui paraissait haïr sa maîtresse, laquelle ne pouvait s’en séparer, du fait d’une de ces prédilections qu’ont les vieilles filles pour un vieux roquet à la truffe humide ou un matou valétudinaire. En colère, la finnoise expectorait des grossièretés ; après la dispute, elle boudait durant des semaines, pour punir sa maîtresse. J’arrivais manifestement au cours d’une de ces périodes taciturnes, car à mon : « Madame est-elle à la maison ? » elle ne répondit pas et, farouche, réintégra sa cuisine. Sur la foi de ce jeu de scène, j’entrai au « salon ». Personne. Je n’avais qu’à attendre : Tatiana allait sortir de sa chambre à coucher, – sinon pourquoi la bonne m’eût-elle laissé entrer ? Je restai debout deux ou trois minutes. Il faisait presque nuit, et l’appartement de Tatiana Pavlovna paraissait plus lugubre de tout le calicot dont il était tendu. Un peu de topographie, pour qu’on sache où l’affaire se passa. De par son caractère entêté et dominateur et d’anciennes habitudes seigneuriales, Tatiana Pavlovna n’aurait pu vivre en meublé : elle louait donc ce semblant d’appartement (deux chambres, au troisième, sur la cour) pour être indépendante. En y entrant, on se trouvait dans un boyau qui aboutissait à la cuisine et à gauche duquel s’ouvraient les deux chambrettes. Elles étaient monstrueusement basses, et le plus ridicule, c’est que tout, tout, les murs, le plafond, les portes, les fenêtres, les meubles, était garni de superbe calicot français à ramages : ainsi la pièce semblait encore plus étroite et ressemblait à l’intérieur d’un carrosse. Pour encombrée qu’elle fût (nombre

de petits meubles à délicates applications de bronze, coffrets, une superbe table de toilette), on pouvait, à la rigueur, se mouvoir dans la chambre où je me tenais ; mais la chambre contiguë, d'où je m'attendais à voir Tatiana Pavlovna paraître et qui n'était séparée de l'autre que par un rideau, avait pour tout meuble, comme je le sus bientôt, un lit et qui suffisait à l'emplir.

On sonna à la porte. La finnoise traîna dans le corridor ses pas placides et, muette, ouvrit à deux femmes qui continuaient à voix haute leur conversation. Je reconnus la voix de Tatiana, et, quelle fut ma surprise ! je reconnus l'autre aussi : cette voix claire, forte et métallique que j'avais entendue la veille trois minutes et qui m'était déjà inoubliable, la voix de « la femme d'hier », la femme entre toutes que j'étais le moins préparé à rencontrer en ce moment.

Soulevant le rideau, je me jetai dans la chambre à coucher de Tatiana Pavlovna, buttai contre le lit, repris mon équilibre…

Elles entrèrent.

Pourquoi je m'étais caché au lieu d'aller à leur rencontre ? je ne sais : tout, là, fut impulsif.

Cependant j'inspectais mon refuge. Une porte donnait sur la cuisine. Fuir par là… Mais non, – elle était fermée à clef et la clef n'était pas dans la serrure. Je m'affaissai sur le lit. Je devrais me résigner à entendre toute la conversation, laquelle, comme il était patent aux premiers mots, était confidentielle et délicate… D'accord, un honnête homme fût sorti de sa cachette, eût dit : « Je suis là, attendez ! » et,

insoucieux du ridicule, s’en fût allé. Moi, je restai là, épars sur le lit : j’eus peur, lâchement peur.

— Ma bien chère Catherine Nicolaïevna, vous m’attristez profondément, disait Tatiana Pavlovna. Tranquillisez-vous, une fois pour toutes. Ce trouble n’est pas dans votre caractère. Partout où vous êtes réside la joie, et voilà que tout à coup… J’espère que vous continuez à avoir confiance en moi ; vous savez si je vous suis dévouée. Je vous suis dévouée autant qu’à André Pétrovitch et mon dévouement pour lui est absolu… Croyez-moi, sur mon honneur, il ne détient pas ce document. D’ailleurs, ce document, peut-être personne ne le possède-t-il. Quoi qu’il en soit, il est incapable de fourberie, et c’est mal à vous, de le soupçonner.

— Le document existe, et lui, il est capable de tout. Voyez ! je suis arrivée hier, et qui ai-je rencontré ? – ce petit espion qu’il a fait entrer chez le prince.

— Ce petit espion… D’abord ce n’est pas du tout un espion. Moi-même ai insisté pour qu’il entrât chez le prince, car il serait devenu fou à Moscou, ou serait mort de faim, – de là-bas on me l’a attesté… Au surplus, ce grossier blanc-bec n’est qu’un bêta. Comment voulez-vous qu’il espionne ?

— Une façon de nigaud, soit ; mais ce n’est pas une raison pour qu’il ne devienne une canaille. J’étais de mauvaise humeur, – sinon je serais morte de rire : il pâlit, s’avança, se mit à saluer à tort et à travers et à jargonner du français. Et Maria Ivanovna qui m’assurait à Moscou qu’il était génial. Que la malencontreuse lettre n’a pas été détruite et qu’elle se trouve en mains hostiles, je l’ai compris à la figure de Maria Ivanovna.

— Ma toute belle ! Mais vous dites vous-même qu'il n'y a rien chez elle…

— Pardon : – elle, le dit. En quoi, elle ment, et elle est si habile ! Jusqu'à mon voyage à Moscou il me restait encore l'espoir que nul papier n'existât, mais là, là…

— Mais, ma chérie, on dit, au contraire, que Maria Ivanovna est une personne bonne et raisonnable et que le défunt l'appréciait entre toutes ses nièces. À la vérité, je la connais peu ; mais vous, vous l'auriez séduite, ma belle ! Vaincre n'est rien pour vous. Tenez, moi, une vieille, je suis amoureuse de vous, et pour un peu je vous embrasserais… Que vous aurait-il coûté de la séduire !

— J'ai essayé. Cela parut lui plaire. Mais elle est rusée, elle aussi… Ah ! c'est un caractère complet, un caractère particulier, bien moscovite… Imaginez-vous qu'elle me conseilla de m'adresser ici à un certain Kraft qui était attaché au cabinet d'Andronikov, et qui peut-être saurait quelque chose. Je me souviens un peu de ce Kraft. C'est justement lorsqu'elle m'a parlé de Kraft, que j'ai compris que non seulement elle mentait en prétendant ne rien savoir, mais qu'elle savait tout.

— Mais pourquoi, pourquoi donc ? On pourrait, du moins, s'informer auprès de lui. Cet Allemand n'est pas bavard et il est honnête. Il faudrait l'interroger ! Seulement je crois qu'il est absent de Pétersbourg…

— Il est rentré hier. Je sors de chez lui… Mon ange, Tatiana Pavlovna, dites-moi, vous qui connaissez tout le monde, ne pourrait-on savoir ce qu'il y a dans ses papiers, à qui reviendront ces papiers ? Il est possible qu'ils tombent

dans des mains dangereuses. Je suis accourue vous demander un conseil.

— De quels papiers parlez-vous ?… Ne venez-vous pas de me dire que vous étiez vous-même allée chez Kraft ?

— J'y étais, en effet, il n'y a, qu'un moment encore… Mais il s'est tiré une balle hier soir.

Je sautai du lit… J'avais pu me tenir coi tandis qu'on me donnait de l'espion ou de l'idiot, et, plus elles avançaient dans la conversation, moins il m'avait paru possible de me montrer. J'avais décidé de rester jusqu'au bout. Mme Akhmakov partie, eh bien, je ferais irruption, et nous pourrions sans inconvénient, Tatiana et moi, nous prendre aux cheveux… Mais, quand Mme Akhmakov parla de Kraft, je sautai du lit, fis un pas, soulevai le rideau et parus à leurs yeux stupides.

— Kraft s'est suicidé ? hier ? Au coucher du soleil ? balbutiai-je m'adressant à l'Akhmakov.

— Où étais-tu ? D'où viens-tu ? s'écria Tatiana Pavlovna d'une voix perçante et m'agrippant à l'épaule. Tu espionnais ? Tu écoutais à la porte ?

— Que vous disais-je tout à l'heure ? dit Catherine Nicolaïevna en me montrant du doigt.

J'étais hors de moi.

— Mensonge, sottise ! l'interrompis-je avec fureur. Vous veniez de m'appeler espion… Ah ! vaut-il la peine je ne dis même pas de faire l'espion, mais de vivre parmi des personnes de votre sorte ? Un homme de grand cœur se suicide : Kraft s'est tiré une balle au nom de l'idée, au nom d'Hécube… Du reste, comment pourriez-vous rien savoir

d'Hédube ? Et il faut vivre parmi vos intrigues, patauger dans vos mensonges.

— Giflez-le ! giflez-le ! cria Tatiana Pavlovna.

Et, comme Catherine Nicolaïevna, qui d'ailleurs ne me quittait pas des yeux, ne bougeait pas, Tatiana Pavlovna allait exécuter elle-même son verdict ; mais instinctivement je haussai mon bras pour défendre ma figure : mouvement qui lui fit croire que je voulais frapper.

— Eh bien, frappe, frappe ! prouve que tu es un laquais de naissance ! Tu es plus fort que les femmes ; à quoi bon te gêner ?

— Assez de calomnies, assez ! m'écriai-je. Je n'ai jamais levé le bras pour frapper une femme !… Mais vous m'avez toujours méprisé, Tatiana Pavlovna… Et vous, Catherine Nicolaïevna, vous, vous moquez de ma taille… Eh ! non, Dieu ne m'a pas doué de cette martiale allure qui vous affolait chez vos aides de camp. Pourtant, je ne me sens pas humilié devant vous ; je m'estime même supérieur à vous… Je sais, je sais… je m'exprime mal ; mais il n'importe. L'essentiel, c'est que je ne suis pas en faute ! le hasard a tout fait. Je n'ai tort qu'en apparence. Imputez l'aventure à votre finnoise ou, mieux, à l'indulgence absurde que vous avez pour elle. Que n'a-t-elle répondu à ma question ! et pourquoi m'avoir introduit ici directement ? Ensuite, vous comprenez… je n'allais pas sortir de la chambre d'une femme tout d'un coup… comme ça… Ç'eût été extravagant… Non, plutôt supporter vos injures que de me montrer… Vous riez de nouveau, Catherine Nicolaïevna ?

— Va-t'en, va-t'en, va-t'en ! cria Tatiana Pavlovna… Ne faites aucun cas de ses mensonges, Catherine Nicolaïevna ; je vous l'ai dit, de Moscou on me le signalait comme fou.

— Fou ? Qui vous a dit cela ?… Mais calmez-vous. Catherine Nicolaïevna, je vous jure sur tout ce qu'il y a de saint au monde, que tout ce qui vient d'être dit ici restera entre nous… Est-ce ma faute si j'ai surpris vos secrets ? D'ailleurs, dès demain, je cesse de travailler chez votre père. Et quant au document que vous cherchez, soyez tranquille.

— Qu'est-ce ?… De quel document parlez-vous ? balbutia la pâlissante Catherine Nicolaïevna.

Je sortis rapidement, sous leurs regards ébahis. J'avais posé une énigme aux bonnes dames.

CHAPITRE IX

I

D'un pas allègre, je me dirigeai vers la maison familiale. J'allais en franchir la porte cochère, quand j'entendis une femme demander à un boutiquier, d'une voix irritée et impatiente que je reconnus bien : « où se trouvait le logement n° 13 », et comme on ne la renseignait pas, elle reprit, en frappant du pied :

— Mais, enfin, où est le portier de la maison ?

— Je vais précisément au logement n° 13, dis-je en m'approchant. Qui désirez-vous voir ?

— Il y a déjà une heure que je cherche le portier… J'ai demandé après lui chez tout le monde… J'ai monté tous les escaliers.

— C'est dans un pavillon de la cour… Vous ne me reconnaissez pas ?

Elle m'avait déjà reconnu.

— Vous voulez voir Versilov. Vous avez une affaire avec lui, et moi aussi, continuai-je : – je suis venu lui faire mes adieux pour toujours. Allons.

— Vous êtes son fils ?

— Il n'importe. Mais admettons que je sois son fils, quoique d'autre part, je sois Dolgorouki. Ce monsieur a une quantité… biblique d'enfants. En outre, il vient de faire un héritage. Mais je ne le partagerai certes pas avec lui. J'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles !… Qu'un sacrifice soit nécessaire, un héros offre sa vie : Kraft s'est suicidé, Kraft, Kraft… pour l'idée, – Un jeune homme qui donnait des espérances !… Venez par ici, par ici. Nous occupons une aile à part. Il est dit dans la Bible que les enfants doivent quitter leurs parents et fonder un nid… Si l'idée vous attire… si vous avez une idée… ! L'idée, c'est le principal ; tout est dans l'idée…

Ainsi divaguais-je tandis que nous gravissions l'escalier.

Quand nous entrâmes dans le salon, ma mère était à sa place habituelle, attentive à quelque travail de lingerie ; ma sœur était debout à la porte de sa chambre ; Versilov, à son ordinaire, ne faisait rien. Il se leva pour venir à notre rencontre, et arrêta sur moi un regard sévère et qui m'interrogeait.

— Je n'y suis pour rien, m'empressai-je de déclarer en m'effaçant. J'ai rencontré cette personne près de la porte cochère ; elle était en quête de vous. Quant à moi, je viens pour mon compte personnel : j'aurai le plaisir de vous exposer cela dès qu'elle aura fini.

Versilov me contemplait d'un œil curieux.

— Permettez ! commenta la jeune fille, interpellant Versilov qui se tourna vers elle… J'ai réfléchi longtemps à cet argent que vous avez eu l'idée de me laisser, hier… Moi… en un mot… Voici votre argent ! cria-t-elle d'une voix

qui s'affolait en notes aiguës dans un délire de fureur, et elle jetait une liasse de billets sur la table… J'ai dû chercher votre nom au bureau des adresses. Sinon, vous l'auriez déjà, votre argent. Écoutez, vous ! (elle se tournait vers ma mère qui pâlit affreusement) – je ne veux point vous offenser, vous avez l'air d'une honnête femme, et elle, elle est peut-être votre fille, – je ne sais pas si vous êtes sa femme, mais apprenez que ce monsieur découpe dans les journaux les annonces où, au prix de leurs derniers kopeks, les gouvernantes et les institutrices font leurs offres. Dans un infâme dessein, il visite ces malheureuses ; il leur glisse de l'argent et les pousse à la perdition. Je ne comprends pas comment j'ai pu, hier, accepter de lui cet argent… Ah ! oui, je me rappelle, – il avait l'air si honnête !… Allez-vous-en, pas un mot ! Vous êtes un misérable, monsieur ! Même si vos intentions sont honnêtes, je ne veux pas de votre aumône. Pas un mot, pas un mot ! Oh, que je suis heureuse de vous avoir démasqué devant vos femmes ! Soyez maudit !

Elle s'enfuyait enfin. Pourtant, sur le seuil elle se retourna encore pour lancer ce cri :

— On dit que vous avez hérité !

Après quoi elle disparut comme une ombre.

Pensif, Versilov se tourna vers moi.

— Tu ne la connais pas du tout ?

— Par hasard, je l'ai vue cette après-midi dans le couloir de Vassine : elle était en rage, hurlait et vous maudissait ; mais je ne lui ai pas parlé, je ne sais rien de ses affaires ; je viens de la rencontrer sous la porte cochère. Vraisemblablement, c'est cette même institutrice qui « donnait des leçons d'arithmétique… »

— La même. Mais, au fait, le motif de ta visite ?…

— Voici la lettre, répondis-je, en la lui tendant. Vous pouvez lire… Personne au monde, sauf moi, ne sait rien de cette lettre, Kraft, qui me l'a remise hier, s'étant brûlé la cervelle.

J'observais Versilov pour voir quel effet produirait l'annonce de la mort insolite de ce Kraft qu'il devait parfaitement connaître. Aucun. Pas même un froncement de sourcils. Il jouait négligemment avec la lettre, tandis que je haletais ces paroles. Et, comme je me taisais, il installa son lorgnon, s'approcha d'une bougie et, sans hâte, se mit à déchiffrer le document. J'attendis une demi-minute ; mais la lecture était laborieuse. Irrité, je tournai les talons et grimpai à ma chambre.

Ma malle était préparée depuis longtemps ; il ne me restait à faire qu'un paquet de menus objets. Je pensais à ma mère, à ma mère de qui je ne m'étais pas approché tout à l'heure. Dix minutes, et tout fut prêt. À ce moment, ma sœur poussa la porte.

— Maman t'envoie les soixante roubles et de nouveau s'excuse d'en avoir parlé à André Pétrovitch. En sus, voici vingt roubles : sur les cinquante que tu avais donnés pour ta pension, nous n'en avons pas dépensé pour toi plus de trente, dit maman.

— Merci. Et adieu, ma sœur. Je pars.

— Où vas-tu ?

— Dans une auberge d'abord, pour ne pas coucher une nuit encore dans cette maison. Dis à maman que je l'aime.

— Elle le sait. Elle sait aussi que tu aimes André Pétrovitch. Mais comment n'as-tu pas eu honte d'amener cette malheureuse !

— Je te jure que je ne suis pour rien dans sa démarche : je l'ai rencontrée sous la porte cochère, voilà tout.

— Non, c'est toi qui l'as amenée.

— Je t'assure…

— Réfléchis. Interroge-toi. Et tu verras qu'il y avait de ta faute.

— Il ne me déplaisait pas qu'on humiliât Versilov… Imagine-toi qu'il a un petit enfant de Lydie Akhmakov… mais, que vais-je te dire là !…

— Lui ? Un bébé ? Mais ce n'est pas son enfant ! Qui t'a encore dit ce mensonge ?

— Tu ne sais pas si c'est un mensonge.

— Moi ? Mais, cet enfant, je lui ai servi de nounou à Louga. Écoute, frère : depuis longtemps, je constate que tu ne sais rien des choses dont tu parles. Et il faut toujours que tu blesses André Pétrovitch et, par contre-coup, maman.

— S'il a raison, c'est donc que j'aurai eu tort. Admettons. Mais je vous aime beaucoup… Tu rougis ? Pourquoi rougis-tu ? Comment… encore… Admettons, disais-je. Je provoquerai donc en duel ce jeune prince pour le soufflet que reçut de lui Versilov, à Ems. Si Versilov avait raison dans l'affaire Akhmakov, d'autant mieux !

— Mon frère, sois raisonnable, ne t'exalte pas ainsi ! supplia-t-elle.

— Je suis content que le jugement soit enfin rendu… Allons ! voilà que tu es toute pâle…

— Mais le prince n'acceptera pas ta provocation, sourit Lise d'une sourire angoissé.

— Je l'insulterai alors en public. Qu'as-tu, Lise ?

Défaillante, elle s'affaissa sur le divan.

Mais, d'en bas, ma mère appelait :

— Lise !…

Elle se releva, eut un sourire affable.

— Frère, laisse ces idées absurdes ; du moins, sursois à tes projets. Tu apprendras des choses, tu en connais fort peu.

— Je me rappellerai, Lise, que tu as pâli quand j'ai parlé d'un duel.

— Oui, oui, rappelle-toi cela aussi !

Et, souriant son adieu, elle s'engagea dans l'escalier.

J'avais appelé une voiture de place. Avec l'aide du cocher, j'y transportai mes effets. Personne n'essaya de contrecarrer mon départ. D'ailleurs, je m'étais abstenu de prendre congé de ma mère, peu soucieux de rencontrer Versilov. Déjà en voiture, j'eus une idée subite :

— À la Fontanka, près du pont Siméonovski ! criai-je au cocher.

Et me voilà de nouveau en route pour le logis de Vassine.

II

Vassine, pensais-je, devait déjà être documenté sur la mort de Kraft. Et, en effet, il m'apprit qu'il s'était rendu au domicile de Kraft dans la matinée. Kraft s'était tiré un coup de revolver la veille, au crépuscule, comme en témoignait la dernière notule de son journal. Ce journal, il l'avait commencé l'avant-veille, dès son arrivée à Pétersbourg. Je m'étonnai que Vassine, qui avait été admis à lire ce document posthume, n'en eût pas pris copie, du moins en ce qui concernait la dernière page. Il me fit observer, avec un sourire, qu'il se rappelait suffisamment ce qu'il avait lu : ce n'étaient que des phrases à bâtons rompus ; le scripteur y avait mentionné tout ce qui lui passait par la tête, sans critique. Je lui remontrai que c'était cela justement qui rendait précieuses ces pages et l'adjurai de faire appel à ses souvenirs. Je sus ainsi qu'une heure avant le coup, Kraft écrivait « qu'il avait des frissons », « que pour se réchauffer il avait voulu boire un petit verre, – à quoi il avait renoncé, dans la crainte que cela augmentât l'hémorragie. »

— Tout est à peu près dans ce ton, conclut Vassine.

— Et vous appelez cela des balivernes ! m'exclamai-je.

— Quand ai-je rien dit de tel ? Mais, si ce ne sont pas des balivernes, du moins dois-je convenir que ce ne sont pas des choses bien marquantes. Disons que ce journal est tel exactement que peut être un journal écrit dans des circonstances de cette sorte.

— Mais, songez-y, ce sont ses dernières pensées… ses dernières pensées !

— Les dernières pensées sont parfois fort insignifiantes. Vous connaissez bien ces autres tablettes posthumes où un suicidé se plaint de ce que, au moment suprême, aucune idée suprême ne lui soit venue, mais seulement les idées les plus futiles.

— Mais ce que vous citiez tout à l'heure, trouvez-vous que ce soit si futile ?

— Voulez-vous parler des frissons ou de l'hémorragie ?… Il est bien connu que les gens qui pensent à leur mort, volontaire ou non, sont enclins à se soucier de la bonne tenue de leur cadavre. C'est au point de vue des bienséances que Kraft appréhendait l'hémorragie.

— Je ne sais pas si ce fait est connu… et cela m'est égal, balbutiai-je. Mais je m'étonne que tout, en l'espèce, vous semble si naturel. Y a-t-il tellement longtemps que Kraft parlait, s'agitait, était avec nous ? Est-ce que vous ne le regrettez pas un peu ?

— Certes, je le regrette ; mais c'est une autre question. En tout cas, Kraft a délibérément donné à sa mort la saveur de la logique. Il paraît que tout ce que l'on a dit de lui chez Diergatchov était exact : il laisse un volumineux cahier de spéculations où il tend à établir que les Russes constituent une espèce d'hommes du second ordre ; il se basait sur la phrénologie, la crâniologie et même la mathématique. Conclusion : vivre en tant que russe est vain. Ainsi nous dégageons ce qu'il y a de spécifique dans la mort de Kraft : – bien des penseurs ont pu conclure à la vanité de l'effort ; mais se tirer un coup de revolver pour corroborer une conclusion logique, voilà qui n'est pas ordinaire.

— Du moins, nous pouvons rendre hommage à sa force de volonté.

— Peut-être pas à sa volonté seulement, observa Vassine sur le mode évasif et comme s'il sous-entendait : « … et à sa faiblesse d'esprit ».

Je m'irritais.

— Hier, vous avez vous-même parlé des sentiments, Vassine.

— Je ne le nie pas ; mais, dans la brutalité du fait qui nous occupe, il y a quelque chose de grossièrement artificiel qui chasse le regret.

— Savez-vous ? tout à l'heure j'avais discerné dans vos yeux que vous alliez blâmer Kraft, et, peu soucieux d'entendre ce blâme, je m'étais promis de ne pas insister pour connaître votre opinion ; mais vous l'avez émise, et, ma foi, il faut que je me range à un avis si autorisé… Je suis mécontent de vous ! Je regrette Kraft.

— Vous savez… nous sommes allés un peu loin…

— Soit, interrompis-je ! Mais aussi quelle satisfaction de pouvoir se dire : « Un homme digne de tous les regrets vient de disparaître ; mais, comme devant, nous sommes là ; – il n'y a donc pas de quoi se lamenter ! »

— Oui, évidemment, de ce point de vue… Ah ! mais vous venez de plaisanter, je vois ! Et très spirituellement encore… C'est l'heure où je prends le thé : je vais dire qu'on l'apporte. Vous me tiendrez bien compagnie…

Il jeta un coup d'œil sur ma malle et mon paquet et sortit. Effectivement j'avais voulu me moquer de lui et

venger Kraft, et n'est-il pas curieux que, de prime abord, il eût pris au pied de la lettre ma plaisanterie ?

Quand le thé fut sur la table, je demandai à Vassine l'hospitalité pour la nuit et, l'avisai de ma définitive rupture avec Versilov, sans entrer dans les détails, sans rien dire de la lettre relative à l'héritage. Puis je lui fis le récit des scènes tragi-comiques qui, la veille, s'étaient déroulées dans la chambre voisine et dans le couloir. Il parut s'intéresser surtout au rôle de Stiébielkov ; il me fit répéter deux fois les quelques paroles qui avaient été dites, touchant Diergatchov, et même devint pensif, puis se décida à sourire.

— En somme, lui dis-je, il n'y a pas grand'chose à tirer des discours de M. Stiébielkov ; il a le verbe confus et ses idées courent les unes après les autres sans jamais se rattraper.

Vassine prit incontinent une mine sérieuse :

— Il n'a pas le don d'éloquence, c'est vrai ; mais il lui arrive de faire, du premier coup, des observations extrêmement justes. Ce qu'il faut voir en lui, c'est un homme d'affaires, un homme d'action. Comme tel, il peut avoir son intérêt.

— Il a été très visiblement homme d'action hier : a-t-il fait du vacarme chez les voisines ! Dieu sait comment tout cela aurait pu finir.

Vassine m'apprit que ces deux femmes habitaient là depuis trois semaines, qu'elles venaient de province, que manifestement elles étaient très pauvres, qu'elles évitaient tout le monde, même la logeuse. Il savait par celle-ci que Versilov était venu les voir récemment ; mais il ignorait que la plus jeune eût fait des annonces dans les feuilles. Je lui

rapportai que Stiébielkov estimait indispensable qu'on parlât des voisines à la logeuse, et qu'il avait émis d'inquiétants « vous verrez, vous verrez ! »

— Et vous verrez, opina Vassine, que ce n'est pas pour rien, que lui est venue cette idée. Sous certains rapports il est très clairvoyant.

— De sorte que, d'après vous, il faudrait conseiller à la logeuse de les chasser ?

— Non, je ne dis pas cela ; mais si on pouvait éviter… Du reste, toutes ces histoires, de façon ou d'autre, se terminent… Laissons cela.

Touchant la visite de Versilov aux voisines il n'avait pas d'opinion.

— Tout est possible… Vous savez, l'homme qui sent de l'argent dans sa poche… Du reste, il est plausible qu'il voulût faire l'aumône, tout simplement : c'est assez dans sa manière.

Et comme je lui répétais les propos de Stiébielkov sur l'enfant à la mamelle :

— Stiébielkov se trompe décidément dans ce cas particulier. Le sens pratique et la logique terre à terre de Stiébielkov sont mal sûrs en présence d'événements anormaux, de personnages d'exception.

Je le pressai et voici ce que j'appris, à mon grand étonnement : l'enfant était du prince Serge Sokolski. Lydie Akhmakov avait des sautes de caractère déconcertantes. Avant de s'éprendre de Versilov, elle s'était éprise du prince et le prince « n'avait pas fait de difficultés pour accepter son amour », ainsi s'exprima Vassine. Liaison brève. Lydie avait

chassé le prince, « congé qui évidemment avait été pour celui-ci un plaisir ». C'était une bizarre fille, ajouta Vassine et qui agissait parfois comme une vraie folle… En partant pour Paris, le prince ne savait pas dans quelle position il laissait sa victime. Quant à Versilov, devenu l'ami de la jeune personne, il lui proposa le mariage, précisément à cause de l'état – délicat où elle se trouvait (état que les parents ne soupçonnaient pas). Amoureuse, elle fut enchantée de cette proposition, où « elle ne voyait pas uniquement le sacrifice », tout en appréciant le sacrifice aussi. « Du reste il a su arranger tout cela », ajouta Vassine. L'enfant, née six semaines avant terme, fut placée quelque part en Allemagne. Depuis, Versilov l'a reprise. Actuellement elle est en Russie.

— Et les allumettes phosphoriques ? questionnai-je.

— Lydie Akhmakov mourut deux semaines après ses couches. Dans quelles circonstances, – je n'en sais rien du tout. Le prince, à son retour de Paris, apprit qu'un enfant était né et il ne semble pas que tout d'abord il s'en soit cru le père. Au surplus on s'évertuait de tous côtés à tenir dans l'ombre cette histoire. Aujourd'hui encore elle est assez nébuleuse.

— Quel homme est-ce donc, ce prince ! m'écriai-je indigné. Agir ainsi avec une fille malade !

— Elle n'était pas alors si malade… Et puis, c'est elle-même qui l'a chassé… Il est vrai qu'il a peut-être mis un empressement excessif à plier bagage.

— Vous justifiez un pareil lâche !

— Non. Seulement, je ne le qualifie pas de lâche. Il y a, dans son cas, d'autres éléments que la lâcheté. Et sa conduite n'est pas sans précédents, il s'en faut.

— Dites, Vassine, l’avez-vous beaucoup connu ? Je voudrais avoir sur lui votre opinion bien nette. J’ai personnellement besoin de savoir à quoi m’en tenir à son égard.

Mais alors Vassine se fit circonspect et réticent. Il connaissait le prince ; mais sur les circonstances mêmes qui les avaient mis en relations, je ne pus rien lui arracher. Selon lui, le prince était digne d’indulgence. « Il a des penchants honnêtes, il est très humble ; mais il n’a pas assez de bon sens et de volonté, pour gouverner ses désirs. » Il a la manie de vagabonder parmi des idées et des phénomènes qui ne sont pas du tout de sa compétence. Il a des lubies. Vous l’entendrez professer, par exemple : « Je suis prince et de la descendance de Rurik ; mais pourquoi donc ne deviendrais-je pas savetier, s’il faut que je gagne mon pain et si je suis incapable d’une autre besogne ? Sur mon enseigne on lira : *Prince untel, cordonnier*. Cela n’aurait-il pas grand air ? » Et il ne faudrait pas voir là la marque d’une forte conviction : son impressionnabilité suffit à expliquer ses faits et gestes. Vient ensuite le regret. Alors il se porte à quelque autre extrémité. Sa vie a le roulis.

— Est-il vrai qu’il ait été chassé du régiment ?

— Je sais simplement qu’il le quitta à la suite de certains désagréments… Vous n’ignorez pas, sans doute, que vers l’automne de l’année dernière, postérieurement à sa démission, il a passé deux ou trois mois à Louga ?

— Je sais, du moins, que vous habitiez alors Louga.

— Oui, pendant un certain temps j’habitai Louga, moi aussi. Le prince connaissait, en outre, Lise Macarovna, votre sœur.

— Vraiment ? Je ne le savais pas. J'ai si peu causé avec ma sœur… Mais est-ce qu'il était reçu chez ma mère ?

— Oh ! non : il la connaissait pour l'avoir rencontrée dans une maison tierce.

— À propos… qu'est-ce que ma sœur me disait donc de l'enfant ? L'enfant était-elle à Louga, aussi ?

— Pendant quelque temps.

— Et maintenant où est-elle ?

— À Pétersbourg, j'imagine.

— Je ne croirai jamais, m'écriai-je, que ma mère ait participé en quoi que ce soit aux manigances de toute cette histoire de Lydie !

— Dans cette histoire, dont je ne me charge pas, au surplus, de débrouiller les fils, on ne voit pas que le rôle de Versilov ait été bien répréhensible, remarqua Vassine, souriant avec condescendance.

Ma conversation lui devenait pénible, mais il dissimulait sa fatigue.

— Jamais, jamais, je ne croirai, exclamai-je derechef, qu'une femme puisse céder son mari à une autre femme, non, je ne croirai pas cela !… Je jure que ma mère n'a pas pris part à ces choses !

— Il semble qu'elle n'y mit pas d'obstacle.

— À sa place je me serais révolté, quand ce n'eût été que par fierté.

— Pour ma part, je refuse de me prononcer dans une pareille affaire, conclut Vassine.

Il était aux gages d'une société financière et parfois apportait chez lui des dossiers. Sur interpellation, il me répondit franchement qu'il avait, en effet, à répertorier des comptes urgents, – et je le priai de ne pas se retarder pour moi. Je crois que ma discrétion lui fit plaisir ; mais avant de se mettre à ses paperasses, il voulut préparer mon lit. (Il m'avait d'abord offert le sien, et mon refus, me sembla-t-il, ne laissa pas de lui être agréable.) On trouva chez la logeuse un oreiller et une couverture, qu'on disposa sur le canapé. Vassine était extrêmement aimable ; mais j'étais contrarié de le voir se donner tant de mal pour moi. Je m'étais senti plus à mon aise certain jour que j'avais mis à contribution l'hospitalité d'Efime Zvèriev. Je me rappelle… L'installation se fit en cachette de la tante qui, paraît-il, eût grogné si elle avait su que le neveu logeât des camarades. C'est sur le canapé aussi qu'il avait improvisé ma couche, et nous rîmes de bon cœur quand une chemise s'y étala en manière de drap et qu'un paletot en tapon fut promu oreiller. L'aménagement parachevé, Zvèriev avait caressé le canapé, du plat de la main, et galamment m'avait dit :

— *Vous dormirez comme un petit roi.*

Et sa gaîté épaisse, et cette phrase française qui lui seyait comme une selle à une vache, firent que je passai une bonne nuit chez ce pitre.

Quant à Vassine, je ne fus satisfait que lorsqu'il se mit au travail. Alors je m'étendis sur le canapé et, en contemplant son dos, laissai mon esprit glisser au fil des souvenirs.

Enfin je m'assoupis, m'endormis. Cependant Vassine avait terminé sa besogne. À travers la brume du sommeil, je le vis remettre ses papiers en ordre, se lever, regarder non sans quelque insistance, vers mon canapé, se déshabiller, souffler la bougie. Il était une heure du matin.

III

Deux heures plus tard, je me réveillai en sursaut.

De la chambre contiguë nous arrivait un grand tapage de sanglots et de cris. Notre porte était large ouverte, et, dans le couloir déjà éclairé, on voyait courir des gens tumultueux. J'appelai Vassine, mais il n'était plus dans son lit. Ne sachant où trouver les allumettes, je me mis à m'habiller dans l'obscurité. Une voix seulement se lamentait, celle de la voisine âgée ; la voix jeune, que je me rappelais si bien, se taisait. Je n'avais pas encore fini de me vêtir, que Vassine entra précipitamment et alluma la bougie. Il avait pour tout costume une chemise, une robe de chambre et des pantoufles.

— Que se passe-t-il ? lui criai-je, tandis qu'il s'équipait plus décemment.

— Une désagréable et embarrassante affaire ! grommela-t-il. Cette jeune voisine de qui vous m'avez parlé s'est pendue.

Nous nous précipitâmes dans le couloir. J'avoue, que, moi, je n'osai entrer chez les voisines. Je n'ai donc vu la malheureuse que quand on l'eut dépendue, et encore à distance, – recouverte d'un drap, d'où saillaient, sur l'ourlet, deux étroites semelles. La mère était lamentable ; près d'elle

se tenait l'hôtesse, du reste très peu effrayée. Tous les locataires étaient maintenant massés dans la chambre du drame : un vieux marin, toujours grognon et exigeant et qui enfin restait tranquille ; des vieillards, frais arrivés du gouvernement de Tver, le mari et la femme, gens honorables et d'un certain rang… Je considérais comme un devoir de ne pas me coucher, quoique je ne fisse rien d'utile. Tout ce monde avait l'air si éveillé… Vassine était sorti, – pour les démarches officielles, sans doute. L'hôtesse se manifesta en ces circonstances une brave femme, et beaucoup meilleure que je ne le supposais. Je lui représentai qu'il ne paraissait pas possible de laisser la mère en tête à tête avec le cadavre, et qu'il serait convenable qu'elle la recueillît dans sa chambre jusqu'à l'aube. La bonne vieille eut beau se débattre, il lui fallut prendre ses quartiers chez la logeuse, qui aussitôt installa le samovar. Tous les locataires réintégrèrent leur lit. Quant à moi, je m'attardai auprès d'elles. Le samovar, quelle ressource dans les catastrophes, surtout quand elles sont horribles, inopinées ou excentriques ! La mère elle-même but deux tasses de thé, non sans avoir, bien entendu, opposé à nos efforts pour l'abreuver une résistance énergique. D'ailleurs, nulle affectation : j'avais sous les yeux le spectacle d'une douleur authentiquement cruelle. Après des quintes de sanglots, cette femme commença à parler. Il y a des pauvres gens – surtout des femmes – pour qui parler est un puissant dérivatif au désespoir, et rien n'autorise à voir là la marque d'une âme égoïste ou basse. La narratrice était une quinquagénaire blonde, aux yeux creux, aux joues émaciées ; toute sa personne était jaunâtre : les dents, la peau, les reflets même de sa misérable robe noire ; et l'ongle de son index droit était, je ne sais pourquoi, soigneusement

recouvert de cire. Son récit était assez incohérent. Je le rapporte tel quel.

IV

Elles venaient de Moscou. La mère était veuve depuis longtemps ; son mari, « un conseiller de cour de 7e classe pourtant », n'avait rien laissé, « excepté tout de même deux cents roubles de pension ».

« Qu'est-ce que c'est que deux cents roubles ? N'empêche que j'ai élevé Olia et lui ai donné de l'instruction. Et elle apprenait ! et elle apprenait ! À sa sortie du gymnase elle a obtenu une médaille en argent… (Ici, naturellement des larmes abondantes.) Mon défunt avait perdu une somme chez un marchand de Pétersbourg, quatre mille roubles presque. Tout d'un coup, voilà ce marchand qui redevient riche. J'avais des papiers. Je consulte. On me dit : « Portez plainte, vous aurez tout… » Je remplis des formalités, et le marchand commence à consentir. « Maintenant vous pouvez vous mettre en route, » me conseille-t-on. Nous avons fait nos préparatifs, et nous sommes arrivées il y a déjà un mois. Nos moyens étaient modestes ; nous avons loué cette chambre, parce que c'était la plus petite et que la maison était honnête, ce qui était le principal pour nous. On vous a payé un mois d'avance. Mais Pétersbourg est cher, et voilà-t-il pas que notre marchand refuse tout à fait. « Je ne vous connais pas, je ne sais rien de vous. » Le papier que j'avais n'était pas en règle, je le comprenais. Et l'on me conseille : « Allez chez l'avocat un tel (pas un méchant petit avocat, un professeur, un juriste) ; il dira sûrement ce que vous devez faire. » Je lui ai porté mes derniers quinze roubles. Il ne m'a même pas écoutée trois minutes. « Je vois, je sais, qu'il dit.

Si le marchand veut rendre, il rendra ; s'il ne veut pas, il ne rendra pas. Si vous entamez un procès, vous risquez des frais. Le mieux serait de s'entendre à l'amiable. » Il a fait une plaisanterie sur l'Évangile et m'a reconduite en riant. Mes quinze roubles sont perdus ! Je reviens près d'Olia. Nous voilà l'une en face de l'autre. Je me mets à pleurer. Elle ne pleurait pas, fière, et indignée. Elle a toujours été comme ça, même étant petite, jamais se plaindre, jamais pleurer. Et, ce jour-là, elle regardait droit devant elle, avec un air sévère. Cela me faisait peur. J'avais peur d'elle, tout à fait peur ; quelquefois je voulais pleurer, mais je n'osais pas devant elle. Je m'en vais chez le marchand, pour la dernière fois, et je me mets à pleurer à mon aise : « C'est bien », qu'il me dit, sans même m'écouter. Et nous qui avions déjà fait des dettes, parce que, il faut que je vous dise, nous ne comptions pas rester si longtemps à attendre, et, depuis des temps, nous n'avions plus d'argent. J'ai engagé petit à petit toutes mes robes, et nous vivions de cela. Après, elle m'a donné son linge, pour que je le vende. Alors, j'en ai versé des larmes ! Voyant cela, elle frappa du pied et courut chez le marchand. Il est veuf ; il lui a parlé. « Venez après-demain, qu'il lui a dit, à cinq heures ; peut-être que j'aurai quelque chose à vous dire. » Elle est revenue plus gaie : « Voilà, disait-elle, peut-être qu'il décidera quelque chose. » Le surlendemain, elle rentre de chez le marchand, toute pâle, toute tremblante, elle se jette sur le lit. J'ai tout compris, et je n'osais pas l'interroger. Imaginez-vous : il lui avait présenté quinze roubles, le misérable, en lui disant : « Si je trouve l'honnêteté complète, j'ajouterai quarante roubles. » Il lui a dit cela en face, il n'a pas eu honte. Elle m'a raconté qu'elle s'était jetée sur lui, mais il l'a repoussée et s'est enfermé à clef dans la seconde chambre. Et chez nous, je vous le dis sincèrement, il n'y avait pas de quoi manger. Jusqu'à nos pelisses qui

étaient chez le fripier ! Puis elle est allée au journal et elle a fait annoncer qu'elle donnait des leçons de toutes les sciences et d'arithmétique. J'avais fini, ma petite mère, par vivre dans la terreur : elle ne me disait rien et restait assise des heures entières auprès de la fenêtre à regarder les toits, et tout à coup elle s'écriait : « Si on pouvait seulement laver du linge, creuser la terre ! » ou des mots comme ça, et elle frappait du pied.

» Nous ne connaissions personne à qui nous adresser. « Que deviendrons-nous ? » pensais-je. Quant à lui parler, non, je n'osais pas. Une fois elle s'était couchée dans la journée : elle se réveille, ouvre les yeux, me regarde ; j'étais assise sur un coffre, je la regardais aussi, elle se lève sans rien dire, s'approche de moi, me serre dans ses bras de toutes ses forces, et là, toutes les deux, on s'est mises à pleurer, l'une contre l'autre. C'était la première fois de sa vie que ça lui arrivait. À ce moment-là votre Nastasie est entrée et a dit : « Une dame demande après vous. » Il y a quatre jours seulement de cela. La dame entra, très bien habillée ; elle parlait le russe bien, mais avec un accent allemand : « Vous avez annoncé dans le journal que vous donniez des leçons ? » Nous étions tellement contentes de la voir, nous l'avions fait asseoir, elle riait si gracieusement ! « Ce n'est pas pour moi, mais pour ma nièce qui a des petits enfants ; si vous voulez, venez chez nous, on s'arrangera. » Elle a donné l'adresse : telle rue, telle maison, tel logement ; c'était près du pont Vornevsenski ; et elle est partie. Olenka s'y est rendue le jour même. Eh bien, deux heures après, quand elle a été de retour, elle a eu une crise de nerfs. Après elle a raconté ceci : J'ai demandé au portier où se trouvait le logement numéro tant. Il m'a regardée d'un drôle d'air et s'est informé : « Peut-on savoir ce que vous avez à faire dans ce logement ? » Mais elle était si impérieuse, si impatiente,

elle ne supportait pas toutes les questions. Le portier lui a montré l'escalier et il est retourné dans sa loge. Eh bien, qu'est-ce que vous croyez que c'était ? Voilà. Elle entre, demande, et de tous les côtés des femmes accourent ; on tape plus fort sur le piano. « Venez, venez ! » et toujours des femmes, des femmes qui riaient, dégoûtantes, fardées, et qui s'élancent vers elle, l'entraînent. « Je voulais m'en aller, me disait-elle, mais on ne me laissait pas partir. » Alors elle s'est épouvantée ; elle n'avait plus de jambes. Et toutes étaient autour d'elle, à la calmer, à lui dire des douceurs, à lui offrir de la bière. Elle s'est mise debout, elle a poussé de grands cris : « Laissez-moi partir, laissez-moi ! » Elle s'est précipitée vers la porte ; mais on maintenait les battants. Alors la personne qui était venue chez nous tantôt s'est avancée et a giflé Olia, et l'a jetée dehors, en lui disant : « Tu n'es pas digne, sale peau, de rester dans une maison noble ! » Une autre se penchait sur la rampe de l'escalier et criait : « Tu es venue toi-même nous demander de te prendre, car tu crèves de faim, mais nous ne voulons pas d'une gueule comme ça ! »

» Toute cette nuit-là elle eut le délire. Le matin elle s'est mise à marcher de long en large comme une bête en cage. Ses yeux étincelaient. Elle disait : « Devant le tribunal, je la mènerai devant le tribunal ! » Je me taisais ; je pensais : « Que peux-tu gagner au tribunal ! quelle preuve fourniras-tu ? » Elle marchait, tout en larmes, les dents serrées ; elle se tordait les mains. Son visage était devenu terreux et il est resté terreux jusqu'à la fin. Le troisième jour elle allait mieux, semblait plus calme. Et c'est ce même jour, à quatre heures de l'après-midi, qu'est venu chez nous M. Versilov.

» Je le dirai franchement : une chose que je ne peux pas comprendre, c'est qu'Olia, qui se méfie toujours, ait

commencé à l'écouter, oui, presque dès le premier mot. Il faut dire que nous étions attirées par son air sérieux, sévère même ; il parlait doucement, avec détails, et poliment, – que dis-je : poliment ?… respectueusement, – et l'on voyait qu'il ne cherchait rien, qu'il était venu de bon cœur. « J'ai lu votre annonce dans le journal ; vous l'avez mal rédigée, mademoiselle, cela pourrait vous faire du tort… » Et il se mit à expliquer quelque chose à propos de l'arithmétique ; j'avoue que je n'ai pas bien compris, mais j'ai bien vu qu'Olia avait rougi ; elle semblait s'animer un peu, comme si cela lui faisait plaisir de tenir conversation avec un monsieur si instruit, et elle le remerciait. Il l'a interrogée sur tout, en grands détails. On voyait qu'il avait vécu longtemps à Moscou : même, il connaissait la directrice du gymnase, personnellement. « Je vous trouverai des leçons, sans faute, car je connais ici beaucoup de monde, et, au cas où vous voudriez obtenir une place fixe, je peux m'adresser à des personnes très influentes. En attendant, permettez-moi de vous poser, bien franchement, une question : Ne puis-je vous être utile tout de suite en quelque chose ? Ce n'est pas à vous que je ferai plaisir ; au contraire, c'est vous qui m'aurez fait un grand plaisir en me laissant vous être utile. C'est tout simple, et vous me rembourserez dès que vous aurez une place. Quant à moi, je vous jure sur mon honneur que, si jamais je tombais dans la misère et que vous soyez hors de peine, je viendrais tout droit chez vous pour un petit secours, j'enverrais ma femme et ma fille vous demander aide. » Je ne me rappelle pas toutes les paroles qu'il a dites ; je sais seulement que j'avais les larmes aux yeux. « Si j'accepte, a répondu Olia – et ses lèvres tremblaient, – c'est parce que je me fie à un homme honnête et humain qui aurait pu être mon père… » Il lui a dit alors, et très bien, ma foi, en peu de mots et avec noblesse : « Oui, à un homme humain… » Et il

s’est levé aussitôt. « Sans faute, sans faute, disait-il, je vous procurerai des leçons et une place : je vais m’en occuper aujourd’hui même, car vous avez un diplôme suffisant… ! » Ah ! j’oubliais de dire qu’il avait regardé tous ses certificats du gymnase, et l’avait interrogée sur plusieurs sujets… « Mais vous savez, mère, qu’il m’a fait passer un examen, me disait Olia après son départ, et qu’il est intelligent ; ce n’est pas souvent qu’on a occasion de causer avec un homme si instruit et si intelligent… » Elle était toute radieuse.

» L’argent, soixante roubles, était sur la table. « Quand nous aurons du travail, mère, notre premier devoir sera de lui rendre cela ; nous lui prouverons ainsi que nous sommes honnêtes, que nous avons de la délicatesse ; d’ailleurs, il l’a déjà vu. » Elle se tut. Et la voilà qui respire profondément : « Si nous avions été des personnes mal élevées, – par orgueil nous aurions refusé peut-être ; ayant accepté, nous avons, par cela même, prouvé notre délicatesse, prouvé que nous avons confiance en lui, comme en un homme honorable et aux cheveux blancs, n’est-ce pas ? » Au premier moment, je n’ai pas bien compris, et je lui ai dit : « Pourquoi, Olia, refuser le bienfait d’un homme honnête et riche, et qui est bon ? » Elle fronça les sourcils : « Non, ma mère, ce n’est pas cela ; ce n’est pas son bienfait qui importe, mais son humanité. Quant à l’argent, il vaudrait mieux de ne pas le prendre du tout ; il a promis de trouver une place, c’est déjà suffisant… quoique nous soyons dans le besoin. – Eh ! Olia, nous ne sommes pas en mesure de refuser, » ai-je répondu, et même j’ai souri en disant cela ; j’étais contente. Une heure passe. Tout à coup : « Mère, attendez, avant de dépenser cet argent. » Elle avait dit cela d’un air décidé. « Pourquoi cela ? » demandai-je. « Parce que. » Et elle se tut.

» Toute la soirée, elle garda le silence. Seulement, à deux heures du matin je me suis réveillée ; j'entendais Olia se retourner dans son lit. « Vous ne dormez pas, maman ? – Non, je ne dors pas. – Savez-vous, reprit-elle, qu'il voulait m'insulter ? – Voyons, voyons ! lui dis-je. – C'est ainsi. Quel lâche ! Gardez-vous de dépenser un kopek de son argent ! » J'ai essayé de lui faire changer d'idée. Elle s'est tournée contre le mur : « Taisez-vous, laissez-moi dormir ! » Le matin venu, je l'ai observée : elle ne paraissait plus être la même ; et, vous me croirez si vous voulez, elle n'avait pas toute sa raison ! Depuis qu'on l'avait insultée dans cette maison abjecte, son cœur s'était troublé et sa tête aussi. « Mère, son adresse, il ne l'a pas laissée. – C'est mal, Olia, de le soupçonner. Hier, toi-même, tu faisais son éloge, tu aurais versé des larmes de reconnaissance. » Je venais à peine de prononcer cela qu'elle poussa un cri : « Vous êtes une femme de sentiments bas… Vous avez été élevée dans les vieilles traditions de l'esclavage ! » et ceci, et cela… Elle a attrapé son chapeau, et s'est enfuie. Impossible de la retenir. Je pensais : « Qu'a-t-elle ? où court-elle ? » Elle a couru au bureau des adresses, demander où demeure M. Versilov. La voilà de retour : « Aujourd'hui même, tout de suite, je lui rapporterai l'argent ; je le lui jetterai à la figure ; il a voulu m'outrager, qu'elle dit, comme Sofronov (c'est notre marchand) ; seulement Sofronov m'a insultée comme un goujat, et celui-là comme un rusé jésuite. » Juste, pour notre malheur, ce monsieur d'hier frappe. « J'entends qu'on parle de Versilov ; je peux fournir des renseignements. » Elle saute vers lui, en entendant ce nom. Toute en rage, elle parle, elle parle ! Je la regarde et je m'étonne : avec personne, elle si silencieuse, n'avait jamais tant parlé. Et c'est à un inconnu qu'elle parlait comme ça ! Et lui : « Vous avez raison, parfaitement, mademoiselle. Versilov se conduit tout à fait

comme les généraux qu'on décrit dans les feuilles : le général se pare de toutes ses croix et s'en va chez toutes les gouvernantes qui font des annonces ; il va, et il trouve ce qu'il lui faut ; s'il ne trouve pas ce qu'il lui faut, il reste un peu, promet monts et merveilles et s'en va ; en tout cas il s'est offert une distraction. » Olia s'est mise à rire par saccades, durement. Et je vois que ce monsieur lui prend la main et veut attirer mon Olia contre son cœur : « Je possède une fortune, mademoiselle, et l'offrirai volontiers à une belle demoiselle, mais d'abord je me bornerai à baiser sa main… » Et il veut lui baiser la main. Elle se leva, comme par un ressort ; moi aussi, cette fois : et nous l'avons chassé toutes les deux.

» Vers le soir, Olia m'a arraché l'argent, s'est sauvée… À son retour : « Maman, je viens de me venger d'un monstre ! – Olia, Olia ! qui sait si tu n'as pas ruiné notre bonheur, si tu n'as pas offensé un homme noble et vertueux ! » Je me suis mise à pleurer de dépit. Elle criait après moi : « Je ne veux pas, je ne veux pas. Même si c'était un honnête homme, je ne voudrais pas de son aumône ! Que quelqu'un me plaigne – je ne le veux pas non plus ! » Je me suis mise au lit, et j'étais loin de me douter de rien. Combien de fois j'avais regardé ce clou qui est dans le mur, à côté de la glace ! Je l'ai vu hier, avant-hier, tous les jours ; je le voyais, et c'était tout. Est-ce que je pouvais penser… ? Je n'attendais pas cela de la part d'Olia. Ordinairement j'ai le sommeil dur, je ronfle, le sang me monte à la tête ou bien au cœur, et je crie en dormant ; de sorte que, la nuit, Olia me secoue pour me réveiller, et ce n'est pas commode, vous savez !… Voilà donc qu'hier soir je m'endors comme un paquet. Elle, qui avait attendu ce moment, se lève. Cette longue courroie de la malle avait, tout le mois, traîné à travers la chambre. Hier matin, je me disais encore : « Il faut que je la range… » La chaise, elle a

dû la repousser avec le pied, et, pour éviter le bruit, elle avait étendu sa jupe à côté. Évidemment, je ne me suis réveillée que longtemps après, peut-être une heure après. J'appelle : « Olia, Olia ! « Du coup, j'ai peur. Est-ce parce que je n'entendais pas son souffle, ou bien si je distinguais dans l'obscurité que son lit était vide ? Je me lève, je tâte : personne dans le lit, et l'oreiller qui était froid ! Mon cœur se serre ; je reste sur place comme une borne. Je pense : « Elle est sortie. » Je fais un pas, et tout d'un coup, dans le coin, près du lit, à côté de la porte, je l'aperçois elle-même, debout. Je ne bouge pas, je la regarde ; elle aussi me regarde ; elle ne bouge pas. « Pourquoi est-elle montée sur cette chaise ? » que je me dis. Et je chuchote : « Olia, entends-tu ? Olia, entends-tu ? » Et voilà que subitement tout s'est éclairé en moi. Je fais un pas en avant, j'étends mes bras juste vers elle, je l'enlace ; et elle, elle se balance dans mes bras ; je la serre plus fort, et elle, elle se balance toujours. Je comprenais tout et je ne voulais pas comprendre… Je veux crier, le cri ne sort pas. « Ah ! » pensais-je. J'étais tombée sur le plancher, tout de mon long, et c'est alors que j'ai poussé un cri… »

. . . .

(Six heures du matin, dans la chambre de Vassine.

— Vassine, disais-je, n'eût été votre Stiébielkov, cela ne serait sans doute pas arrivé.

— Qui sait ? Cela serait sans doute arrivé tout de même. Tout acheminait cette fille vers ce dénouement… Il est vrai que ce Stiébielkov, parfois…

Il n'acheva pas et se rida désagréablement. À sept heures il partit. Bon voyage ! Je pourrais donc être seul.

Versilov passait et repassait dans mon esprit. Le récit de cette dame le montrait sous une lumière nouvelle. Pour mieux réfléchir, je me suis étendu – oh ! pour un instant, et il ne s'agissait pas de dormir – sur le lit de Vassine, tout habillé et sans même ôter mes bottes. Et voici qu'une lame de sommeil me souleva, m'emporta. Je dormis près de quatre heures.

CHAPITRE X

I

Quand je me réveillai, vers dix heures et demie, je crus à une hallucination : sur le canapé où j'avais passé la première partie de la nuit étaient assises ma mère et, à côté d'elle, la malheureuse voisine, mère de la suicide. Elles se tenaient par les mains, causaient à voix basse, probablement pour ne pas me réveiller, et toutes deux pleuraient. Je me levai et courus embrasser maman. Elle devint radieuse, m'embrassa et me signa trois fois de la main droite. Nous n'avions pas eu le temps d'échanger une parole que la porte s'ouvrit : Versilov et Vassine entrèrent. Maman se leva aussitôt et emmena la bonne femme. Vassine me tendit la main ; Versilov, sans m'adresser un mot, s'affaissa dans le fauteuil. Son visage était soucieux.

— Ce que je regrette le plus, disait-il d'une voix bien nette, s'adressant à Vassine et continuant sans doute une conversation entamée, c'est de n'avoir pas eu de temps à moi hier soir, pour arranger les choses… Sûrement cet affreux événement ne serait pas arrivé ! Il n'était pas encore huit heures quand elle a fait chez moi sa petite manifestation, et j'étais décidé à la suivre jusqu'à son logis, où je lui aurais fait entendre raison… Et il a fallu que survînt cette affaire que je ne pouvais pas remettre… Mais si, – j'aurais très bien pu la remettre à maintenant, ou à la semaine prochaine… Ah ! cette fâcheuse affaire a tout gâté…

— Bah ! objecta Vassine, vous ne l'auriez pas convaincue : il y avait en elle trop d'amertumes accumulées.

— Mais si, mais si ! Et, d'ailleurs, je n'avais qu'à lui dépêcher Sophie Andréievna. Une seconde j'y songeai. Pourquoi ne me suis-je pas arrêté à cette idée ! Sophie Andréievna aurait réussi et la malheureuse serait vivante. Non, jamais plus je ne m'embarquerai dans… de « bonnes actions »… Pour une fois que je faisais un essai, je n'ai vraiment pas eu la main heureuse. Et moi qui croyais comprendre la jeunesse actuelle ! À ce propos, notons que les barbons pullulent aujourd'hui qui se croient toujours de la jeune génération, pour ce motif naïf qu'ils en étaient hier.

— C'est un malentendu, remarqua sagement Vassine et un malentendu très clair. La vieille dame convient qu'après l'accident de la maison publique, sa fille avait, pour ainsi dire, perdu la raison. Tenez compte aussi de l'influence déprimante de ce milieu ; ajoutez-y cette histoire avec le marchand trop galant… Toutes circonstances qui auraient pu aussi bien se réaliser jadis. Le cas de notre jeune exaltée n'est pas utilisable pour une caractérisation de la jeunesse contemporaine.

— Elle est impatiente un peu, cette jeunesse. Sans compter qu'elle n'a guère la notion des réalités, ce qui est propre à toutes les jeunesses, mais spécialement à celle d'aujourd'hui. Sans doute, elle possède d'autres qualités, prononça-t-il avec un sérieux extraordinaire… Mais dites-moi qu'est-ce qu'il a eu le temps de faire ici, M. Stiébielkov ?

— M. Stiébielkov est la cause de tout, dis-je, intervenant subitement dans la conversation. Sans lui, rien ne serait arrivé : il a jeté de l'huile sur le feu.

Vassine fronça les sourcils.

— Je me fais encore des reproches, du fait d'un détail ridicule, poursuivit Versilov sans me regarder et en traînant paresseusement sur les mots. Oui, selon ma mauvaise habitude, je me serai permis avec elle une façon de gaieté, ce rire frivole…, en un mot je n'aurai pas été assez tranchant, sec et morne, trois qualités que prise haut la génération actuelle : elle m'aura pris pour un Céladon errant.

— Point du tout, rectifiai-je durement. La mère affirme que vous aviez produit sur l'enfant une excellente impression par, justement, votre sérieux, votre sévérité même, par votre sincérité, – ce sont ses paroles. La défunte avait fait votre éloge dans ce sens, après votre visite.

— Ouais ? fit lentement Versilov qui me regarda enfin.

Et, s'adressant à Vassine, il continua :

— Reprenez donc ce bout de papier : la police n'aurait qu'à s'imaginer qu'un méchant a pendu la jouvencelle…

Comme je regardais avec curiosité le dit bout de papier, Vassine me le passa. C'était un billet, deux lignes au crayon, inégales, peut-être griffonnées dans l'obscurité :

« Maman chérie, pardonnez-moi si j'ai terminé mon début dans la vie. – OLIA, qui vous a fait du chagrin. »

— On a trouvé cela ce matin, expliqua Vassine.

— Quel singulier billet ! exclamai-je.

— En quoi singulier ?

— Est-ce que dans un tel moment, on peut donner à ce qu'on écrit un tour humoristique ?

Versilov s'était levé ; il tendit silencieusement la main à Vassine, pour prendre congé. Vassine se leva aussi, me jeta un « au revoir » et se mit en demeure de faire la conduite à Versilov, lequel sortit sans témoigner le moins du monde qu'il sût ma présence…

Eux partis, je n'avais que faire là. Ma mère n'était plus chez la logeuse : elle avait emmené la vieille voisine.

Dans la rue, je me sentis allègre. Un sentiment vierge naissait dans mon âme. Il me semblait que tout dût me réussir. Et, en effet, du premier coup, je trouvai une chambre qui me convînt.

À une heure de l'après-midi, je reparaissais chez Vassine, pour le débarrasser de ma malle.

— Que je suis content que vous m'ayez trouvé ! J'étais sur le point de sortir… Et je suis en mesure de vous communiquer un fait qui, me semble-t-il, vous intéressera fort.

— D'avance, j'en suis sûr, m'écriai-je.

— Peste ! quelle fière mine ! Dites, vous ne saviez rien d'une certaine vieille lettre, en dépôt chez Kraft et qui est tombée entre les mains de Versilov, une lettre relative justement à l'héritage qui lui était échu ? Le testateur y précise sa volonté, et dans un sens contraire à l'arrêt rendu hier par le tribunal.

— Si je suis au courant ?… Kraft m'a emmené chez lui pour me la remettre, – vous savez… le jour de la parlotte chez Diergatchov, – et moi, je l'ai remise à Versilov.

— C'est bien ce que j'avais pensé. Imaginez-vous que l'affaire dont Versilov parlait tantôt, et qui l'empêcha de

venir dans la soirée catéchiser cette jeune fille, c'était une démarche chez l'avocat des princes. Car il a renoncé, séance tenante, à l'héritage qui lui était judiciairement acquis : son désistement est déjà légalisé et il y reconnaît le droit intégral de ses adversaires.

J'étais stupéfait, mais ravi. J'avais tenu pour certain que Versilov détruirait la lettre compromettante, et, quand je disais à Kraft que cela ne serait pas honnête, – en mon for je sentais qu'honnête ou non, cette solution s'imposait, qu'elle était normale. Après coup, je pourrais accuser Versilov, mais, j'en dois convenir, ce serait pour la parade, – oui, pour marquer ma supériorité sur lui. Aussi, à la nouvelle de son exploit, je situai brusquement Versilov à des altitudes, me reprochai d'avoir méconnu la vertu et faillis embrasser Vassine.

— Quel homme ! Quel homme ! qui aurait fait cela ? exclamai-je en délire.

— Beaucoup, vous le pouvez croire, se seraient abstenus… Sans conteste, son acte est extrêmement désintéressé…

— « Mais… ? » Continuez, Vassine, vous avez un « mais… »

— Oui, certainement, il y en a un « mais » ; l'action de Versilov, selon moi, est un peu hâtive, et… comment dirai-je ?… pas tout à fait droite, souriait Vassine.

— Comment cela ?

— Oui. Il y a du… « piédestal » dans la conduite de Versilov. Car, enfin, il pouvait faire ce qu'il a fait sans pour cela se porter si fort préjudice. Il semble vraiment qu'il ait

mis un point d'honneur à se léser. Étant donné les circonstances, – jugement acquis, imprécision formelle du document nouveau, – il pouvait, sans que la conscience la plus irritable eût rien à dire, se réserver, sinon la moitié, du moins une portion importante de l'héritage. C'est la propre opinion de l'avocat de la partie adverse.

— Voulez-vous savoir, Vassine ?… Eh bien, je trouve ce que vous dites judicieux. Et pourtant j'aime mieux que les choses se soient passées comme elles se sont passées.

— C'est affaire de goût… Vous m'avez incité à parler. Sinon, je me serais tu.

— Oui, il vaut mieux qu'il y ait eu « piédestal », c'est-à-dire… « idéal ». Et assurément, vous pensez ainsi, Vassine, mon cher Vassine, mon très cher Vassine ! Je radote, je le sais ; mais je sens que vous me comprenez. C'est pour cela que vous êtes Vassine ; et, en tout cas, je vous embrasse, Vassine !

— De bonheur ?

— De bonheur : car cet homme « était mort et est ressuscité, il s'était égaré et le voilà retrouvé ! » Vassine, je suis un méchant garnement et je ne vous vaux pas. J'ai bien des torts envers vous. Pendant deux jours je vous ai haï. Hier encore, assis sur la chaise, je critiquais et cette chambre, et vous, et chacun de vos livres, et votre logeuse ; je tâchais de vous humilier en moi-même et de me moquer de vous.

— Voyons, voyons, disait Vassine qui continuait à sourire. Est-ce qu'on raconte ces choses-là ? Tout le monde a ces crimes-là sur la conscience. Mais personne ne les avoue et, en fait, mieux vaut ne pas les avouer. Est-ce que par hasard, vous penseriez, vous aussi, que

La vérité la plus avilissante

Vaut mieux qu'un exaltant mensonge.

— Ah ! m'écriai-je, dans ces deux vers il y a un axiome saint.

— Je ne prends pas sur moi de décider de la valeur philosophique de ces deux vers. Peut-être faut-il, suivant les cas, donner la palme à la vérité ou au mensonge. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que cette pensée qui vous enchante sera longtemps encore un beau prétexte à dissertations. Mais je vois que, pour le moment, vous avez envie de danser. Eh bien, dansez : c'est un excellent exercice ; mais il m'est tombé ce matin une avalanche de travail, et je me suis attardé en votre compagnie.

— Je pars, je pars, je m'en vais ! m'écriai-je en chargeant ma malle. Adieu, adieu ! je resterai le plus longtemps possible sans venir vous voir. Voilà qui vous fait plaisir, n'est-ce pas ? Ne dites pas non, mon cher, mon très cher Vassine, – je le vois dans vos yeux.

La malle installée dans ma chambre, je courus chez mon vieux prince. J'avoue que le temps me durait de lui. Deux jours sans le voir… D'ailleurs, il devait déjà être au courant de la renonciation de Versilov.

II

J'étais certain qu'il serait content de ma réapparition. Le désir que je pouvais avoir de l'entendre parler de Versilov

n'était pas la cause déterminante de ma visite, je le jure : – en tout état de cause, je me serais rendu auprès de lui. Ce qui m'effrayait la veille, c'était que, par hasard, je pouvais rencontrer Catherine Nicolaïevna ; mais maintenant je ne craignais plus rien.

Il m'embrassa.

— Eh bien… Versilov… ? Vous savez déjà ?…

— *Cher enfant,* cher ami, c'est tellement grand, tellement noble que Killian lui-même [l'employé qui travaillait au rez-de-chaussée] en était ému. Ce n'est pas raisonnable de sa part, non, mais c'est de l'éclat, c'est un exploit ! Il faut savoir apprécier l'idéal !

— N'est-ce pas ? n'est-ce pas ? m'écriai-je. Ah ! nous avons toujours été d'accord sur ce point.

— Mon chéri, avec toi, je suis toujours d'accord. Où étais-tu ? Je voulais absolument aller te voir ; mais je ne savais pas où te trouver… car, tu comprends, je ne pouvais aller chez Versilov… Mais maintenant, après tout cela… sais-tu, mon ami, je ne m'étonnerais pas que ce soit par de ces traits-là qu'il fît la conquête des femmes.

— À propos, pour ne pas oublier… Hier, en ma présence, un grotesque a dénommé Versilov un « prophète de femmes ». Que pensez-vous proprement de cette expression ?

— « Prophète de femmes ! » *Mais… c'est charmant !* Ha ! ha ! comme c'est ça ! Ça lui va si bien… C'est-à-dire : ça ne lui va pas du tout, mais c'est visé si juste… c'est-à-dire : pas juste du tout, mais…

— Prince, ne vous troublez pas… Ce n'était qu'un bon mot.

— Un bon mot superbe et, tu sais, qui a un sens très profond… Une idée tout à fait juste ! C'est-à-dire, croirais-tu… Voici, je vais te communiquer un tout petit secret. As-tu remarqué, l'autre fois, cette Olympe ? Eh bien, le croirais-tu, son cœur soupire après André Pétrovitch ; je crois bien qu'elle nourrit quelque espoir…

— Quel espoir ? m'écriai-je, indigné.

— *Mon cher,* ne crie pas. De ton point de vue, tu as peut-être raison, je ne dis pas. À propos, mon ami, que t'est-il arrivé, l'autre fois en présence de Catherine Nicolaïevna ? Tu vacillais…, j'ai cru que tu allais défaillir.

— Vous savez qu'il y a des dissensions entre elle et Versilov… Mais non, je sens que je vais divaguer. De grâce, laissons cela. Plus tard, plus tard !

— Soit ! laissons, laissons… Moi, tu sais, je ne demande pas mieux que de laisser tout cela… En un mot, j'ai de grands torts envers elle, et même, te souviens-tu ? je t'ai dit sur elle des choses assez désobligeantes. Oublie cela, mon ami : elle changera aussi d'opinion sur ton compte ; je le pressens… Mais voilà le prince Serge.

Un jeune et bel officier entra. Beau, ai-je dit. Du moins était-ce l'opinion unanime. Il y avait dans sa figure quelque chose qui me déplaisait. Il était maigre, bien pris, châtain, frais de teint ; mais dans une note un peu safranée. Ses grands yeux sombres avaient une expression sévère, même quand il était tout à fait calme, oui, une expression de force qui vous agaçait parce qu'on sentait trop qu'elle ne lui coûtait pas cher. Du reste, je ne sais pas m'exprimer… Et

son visage était bel et bien capable de passer du sévère au doux, au tendre, – et cela avec naïveté. La candeur de ces variations était même le charme de ce visage. Autre trait : même quand le prince riait de bon cœur, vous sentiez que la vraie, la sereine, la légère gaieté n'habitait pas dans son cœur… Encore un coup, il est extrêmement difficile de faire un portrait, et je ne m'y entends guère. Selon son inepte manie, le vieux prince s'empressa de faire les présentations :

— C'est mon jeune ami Arcade Andréiévitch (encore Andréiévitch !) Dolgorouki.

Le jeune prince se tourna aussitôt vers moi avec une politesse déployée ; mais il était évident qu'il ne connaissait pas mon nom.

— C'est… le parent d'André Pétrovitch, balbutia l'insupportable macrobe.

Serge fut immédiatement au fait.

— Ah !… Il y a longtemps que j'ai entendu… J'ai eu l'extrême plaisir de faire la connaissance de votre sœur Elisabeth Macarovna, à Louga, l'année dernière. Elle m'a parlé de vous…

Son visage reflétait un plaisir sincère.

— Permettez, balbutiai-je, je vous le dirai en toute franchise, et je suis heureux de vous le dire devant notre cher prince, – je désirais justement me rencontrer avec vous, il n'y a pas longtemps, hier, mais pour traiter d'autres sujets. En bref, voici : je voulais vous provoquer pour avoir insulté Versilov, il y a un an et demi, à Ems. Peut-être n'auriez-vous pas accepté mon cartel, du fait que je sors à peine du collège, que je suis un adolescent, un mineur. N'importe : je vous

aurais provoqué. De votre côté, vous auriez vu ce que vous aviez à faire… Or, sachez que mes intentions sont encore exactement les mêmes.

Le vieux prince me racontait plus tard que j'avais réussi à exprimer cela d'une manière tout à fait noble.

Un chagrin sincère se dessina sur le visage du jeune prince.

— Vous ne m'avez pas laissé achever, répondit-il avec chaleur. Si je vous ai adressé des paroles de cœur, c'était à cause de mes sentiments actuels, les vrais, pour André Pétrovitch. Je regrette de ne pouvoir vous faire entrer dans le détail des circonstances ; mais, sur mon honneur, depuis longtemps je regrette l'acte auquel vous faites allusion. Je revenais à Pétersbourg, bien décidé à donner toutes les satisfactions possibles à André Pétrovitch, c'est-à-dire à lui demander franchement pardon et dans les termes qui lui eussent convenu. Que nous fussions en procès, ce n'était pas de nature à influer sur ma décision. Mais la manière dont il s'est conduit hier avec moi m'a remué profondément, et, croyez-moi, je n'ai pas encore repris mon équilibre. Je suis venu chez le prince justement pour lui faire part d'un événement inattendu : il y a trois heures, c'est-à-dire au moment même où l'on enregistrait l'acte de renonciation, arriva un mandataire d'André Pétrovitch, qui me transmit une provocation en forme pour l'histoire d'Ems…

— Il vous a provoqué ? m'écriai-je, et je sentis que mes yeux s'allumaient et que le sang m'affluait au visage.

— Oui, il m'a provoqué ; et j'ai officiellement pris acte de sa provocation. Mais je décidai de lui envoyer avant la rencontre une lettre où je dirais mon opinion sur sa personne

et où j'exprimerais tous mes regrets pour cette erreur misérable… car ce n'était qu'une erreur, une misérable, une fatale erreur ! Vous daignerez remarquer que cette démarche in extremis, cette retraite effectuée à la veille d'un duel, était singulièrement scabreuse : elle donnait prise à la malignité publique, aux commentaires scandalisés de mes camarades de régiment. J'étais pourtant décidé à l'accomplir. Je n'en eus pas le temps. Car une heure après la provocation, je recevais de Versilov un billet où il me priait de l'excuser pour le dérangement et d'oublier la provocation, ajoutant qu'il regrettait cet « élan inconsidéré de bassesse et d'égoïsme », – ses paroles textuelles. Voilà qui aplanit toutes les difficultés. Mais il faut, à mon tour, que je lui écrive, et je venais précisément entretenir le prince à ce sujet… Croyez bien que mes remords m'ont fait cruellement souffrir… Vous tenez-vous pour satisfait de cette explication, Arcade Macarovitch, pour le moment du moins ? Et me ferez-vous l'honneur de croire à ma sincérité ?

J'étais abasourdi. Je balbutiai une réponse quelconque et je tendis les mains à mon interlocuteur qui joyeusement les serra dans les siennes. Puis il se retira avec le prince dans la chambre à coucher, où ils restèrent cinq minutes. Quand il reparut :

— Voulez-vous me faire un extrême plaisir ? accompagnez-moi, – et je vous montrerai la lettre que je vais envoyer à André Pétrovitch et celle que j'ai reçue de lui.

J'acceptai. Mais au moment où nous allions prendre congé, le vieux prince m'entraîna, pour un instant, dans sa chambre à coucher.

— *Mon ami,* que je suis donc content ! que je suis content ! Nous recauserons de cela plus tard. À propos, voici

deux affaires dont tu serais bien gentil de t'occuper personnellement et d'urgence. Affaires de banque !

Et il me confia des paperasses qui, à l'en croire, requéraient de ma part la plus extraordinaire attention. Il fallait se rendre à un guichet, remettre un papier, signer, etc.

— Ah ! ah ! m'écriai-je en riant, je parie bien que vous me confiez ces missions d'importance pour me persuader que je fais un service et gagne mon argent…

— *Mon enfant*, je te jure que tu te trompes : ces deux affaires sont bien loin d'être négligeables. *Cher enfant !* s'écria-t-il tout d'un coup en s'attendrissant à l'extrême, mon cher adolescent (il m'imposa les mains), je te bénis, toi et ton avenir… Soyons toujours chastes de cœur comme aujourd'hui… bons et beaux le plus possible… Aimons le beau… dans toutes ses formes variées… *Et enfin… enfin rendons grâce…* et je te bénis !

Il se mit à pleurer sur ma tête. J'avoue que je larmoyai presque, moi aussi ; du moins est-ce sincèrement et avec plaisir que j'ai embrassé cet original. Nous nous embrassâmes bien.

III

Le prince Serge m'emmena chez lui en voiture. Je fus frappé de la magnificence de son appartement. Magnificence n'est peut-être pas le mot ; mais les chambres étaient hautes, vastes, claires (je n'en ai vu que deux) ; les meubles n'étaient pas d'un luxe versaillais, mais ils étaient moelleux, confortables et en nombre ; je cataloguerai encore des tapis, des bois sculptés, des statuettes… Pourtant on s'accordait à

dire que cette famille était pauvre ; il convient d'ajouter que, d'après la chronique, le prince Serge, que ce fût à Moscou, au régiment ou à Paris, s'entendait à jeter de la poudre aux yeux ; qu'il était joueur et qu'il avait des dettes.

Ma redingote était chiffonnée et couverte de duvet (dormi sans me déshabiller), et ma chemise, je la portais depuis quatre jours. Au vrai, ma redingote n'était pas tout à fait dégoûtante, mais, sous des lambris si somptueux, je me souvins que Versilov m'avait offert un tailleur…

— Figurez-vous qu'à cause d'un suicide, j'ai dormi cette nuit tout habillé, fis-je d'un ton désinvolte, et, comme il avait dressé l'oreille, je lui narrai l'histoire. Mais évidemment ce qui le préoccupait le plus, c'était sa lettre. Nous nous assîmes l'un en face de l'autre à la table à écrire, sise au milieu de la chambre. Il me communiqua la lettre destinée à Versilov : c'était l'expression exacte de tout ce qu'il m'avait dit chez mon vieux prince. Je lus aussi le dernier billet de Versilov : sept lignes qui, par leur thème (refus de se battre) risquaient fort d'être humbles, et qui, paradoxalement, avaient quelque chose de hautain, de dédaigneux.

— Tout de même, que pensez-vous de ce refus ? demandai-je. Vous ne vous figurez pas qu'il ait eu peur ?

— Non. Je sais trop que cet homme est courageux. Voyez-vous… il y a là un point de vue particulier… un ordre d'idées à lui personnel…

— Sans doute, affirmai-je. Mais un sieur Vassine dit que, dans la façon dont Versilov s'est comporté au sujet de ces questions d'héritage, il y a du « piédestal ». Des choses de cette sorte ne se font pourtant pas pour la parade : elles doivent concorder avec quelque chose d'intime.

— Je connais très bien M. Vassine, observa le prince.

— Au fait, vous l'aurez vu à Louga…

Nous nous regardâmes, et je me souviens que je rougis un peu. J'aurais voulu lui poser une question, et ne savais pas comment m'y prendre. Je ne me sentais pas très à mon aise. Sa distinction, sa politesse, ses manières dégagées m'imposaient. Dans sa lettre s'étalaient deux grossières fautes d'orthographe. En général, avec ces gens qu'on a badigeonnés au berceau d'un vernis de bon ton, mes rugosités naturelles s'accentuent. L'idée de ma redingote toute houleuse de duvet n'était pas pour me donner du calme. Le prince, par moments, me regardait avec curiosité.

— Une question ! lui avais-je dit à l'improviste. Ne trouvez-vous pas ridicule, dans votre for intérieur, que moi, un « blanc-bec », voulusse vous provoquer en duel, et encore pour le compte d'autrui ?

— Pour l'outrage fait à un père, il est naturel qu'on s'offense. Non, ce ne me semble pas ridicule.

— À moi, cela me paraît infiniment burlesque… du point de vue des autres… évidemment pas du mien. D'autant que je suis Dolgorouki et non Versilov. Et si, par souci des us, vous fardez la vérité sur ce point, je peux tenir que vous me trompez dans tout le reste…

— Non, je ne pense pas que ce soit ridicule, répétait-il avec gravité. Vous ne pouvez pas ne pas sentir en vous le sang de votre père… C'est vrai que vous êtes jeune encore, et, ma foi, il me semble bien qu'on ne peut pas accepter la provocation d'un mineur… d'après les règles… Mais, à voir la chose de près, il n'y a qu'une observation sérieuse à faire : se substituer à quelqu'un… comme cela… sans savoir… sans

le consulter…, ce n'est pas très respectueux pour ce quelqu'un, ne croyez-vous pas ?

Un valet de chambre, qui sans doute venait annoncer une visite, interrompit notre conversation. À peine eut-il entr'ouvert la porte que le prince, brusquement levé, s'avança vers lui, de sorte que je ne pus comprendre ce que le domestique lui dit à mi-voix.

— Je vous demande pardon, me dit le prince. Une minute, et je suis à vous.

Il sortit. Resté seul, je marchai par la chambre. « C'est étonnant, me disais-je, il me plaît et il me déplaît… S'il ne se moque pas de moi, c'est qu'il est farci de naïveté ; et, s'il se moque de moi… il m'aurait paru plus intelligent. » Je m'approchai de la table, relus la lettre de Versilov, m'y absorbai. Quand je repris notion du temps, je remarquai que la minute du prince durait depuis un bon quart d'heure. Cela m'indisposa un peu ; je fis encore des pas de long en large ; enfin je pris mon chapeau. Je sortirais de la chambre, ferais appeler le prince par le premier domestique que je rencontrerais, et, quand il serait venu, je lui dirais carrément adieu, l'avisant que des affaires urgentes m'interdisaient d'attendre davantage. Cela me paraissait plus séant : je ne pouvais pas me laisser traiter en quantité négligeable.

Les deux portes de cette chambre se trouvaient aux deux bouts de la même cloison. Par laquelle étais-je entré, je n'en savais plus rien. J'ouvris donc au hasard, – et, dans une pièce longue et étroite, j'aperçus, assise sur un canapé, ma sœur Lise, seule, et qui évidemment attendait quelqu'un. Je n'eus pas le loisir de m'étonner : la voix du prince se faisait entendre ; il avait reconduit quelque visiteur et revenait dans son cabinet. Je fermai prestement la porte. Il n'avait

rien remarqué. Je me rappelle qu'il commença à s'excuser, à parler d'une Anna Théodorovna… Mais j'étais tellement interloqué, que je ne compris pas grand'chose à ses paroles ; je balbutiai que des affaires m'appelaient chez moi et sortis précipitamment. La courtoisie du prince dut trouver mes procédés bien incongrus. Il me reconduisit à grandes enjambées jusqu'à l'antichambre, tout en continuant à m'entretenir ; mais je ne lui répondais pas, ni ne le regardais.

IV

Dans la rue, je tournai à gauche, allai au hasard, sans hâte, la tête bourdonnante. J'avais fait quelque cinq cents pas, quand je me sentis taper sur l'épaule. Je me retournai : c'était Lise qui, m'ayant rattrapé, m'avait frappé de la pointe de son ombrelle. Ses yeux brillaient de gaieté espiègle.

— Comme je suis contente que tu sois allé de ce côté ! Sinon, je ne t'aurais pas rencontré !

Elle était un peu haletante de sa marche rapide.

— Comme tu es essoufflée !

— J'ai couru, je voulais te rejoindre.

— Lise, c'est toi que j'ai vue tout à l'heure ?

— Où cela ?

— Chez le prince… chez le prince Sokolski…

— Non, pas moi ; non, tu ne m'as pas vue.

Je me tus et nous fîmes une dizaine de pas. Et voilà Lise qui se met à rire aux éclats :

— Mais oui, c’était moi ! Tu me regardais dans les yeux et je te regardais dans les yeux. Alors, pourquoi demandes-tu si c’était moi ? Quel type ! Sais-tu ? j’avais une envie folle de rire lorsque tu me regardais dans les yeux. Ah ! tu étais bien amusant !

Son beau rire dissipait mon angoisse.

— Mais comment te trouvais-tu là-bas, dis-moi ?

— J’étais chez Anna Théodorovna.

— Quelle Anna Théodorovna ?

— Chez Mme Stolbéiev. À Louga je passais des journées entières chez elle ; elle recevait maman aussi ; elle venait même chez nous. Elle ne fréquentait presque personne là-bas. C’est une parente éloignée d’André Pétrovitch ; elle est parente aussi des princes Sokolski : pour le prince, c’est une espèce de grand’mère.

— Alors elle habite chez le prince ?

— Non, c’est le prince qui habite chez elle.

— À qui est donc l’appartement ?

— À elle, et depuis un an déjà. Le prince, qui ne fait que d’arriver, est descendu chez elle. Elle-même n’est à Pétersbourg que depuis quatre jours.

— Eh bien… tu sais, Lise, que Dieu la garde, avec son appartement !

— Mais elle est charmante…

— Justement. Et nous sommes charmants aussi ! Regarde : quelle journée ! Fait-il beau ! Que tu es belle aujourd'hui, Lise ! Du reste tu es une enfant.

— Arcade, cette jeune fille d'hier, dis… ?

— Ah ! que c'est triste, Lise !

— Oui, si triste ! Sais-tu, c'est un péché que nous soyons gais, tandis que son âme vole maintenant dans les ténèbres, dans les ténèbres insondables, avec son outrage. Arcade, qui est responsable du péché qu'elle a commis ? Ah, que c'est terrible ! Penses-tu quelquefois à ces ténèbres ? Oh, comme j'ai peur de la mort… et cela, aussi, c'est un péché ! Je n'aime pas l'obscurité. Mais ce soleil ! Maman dit que c'est un péché d'avoir peur… Arcade, connais-tu bien maman ?

— Je la connais bien peu encore, Lise.

— Il faut que tu la connaisses ! Il faut la comprendre…

— Mais je ne te connaissais pas non plus, et je te connais toute maintenant. En une minute je t'ai connue. Toi, Lise, quoique tu aies peur de la mort, tu dois être fière, résolue et courageuse. Tu es meilleure que moi, bien meilleure. Je t'aime beaucoup, Lise. Ah, Lise, qu'elle vienne, la mort, lorsqu'il faudra, mais, en attendant, il faut vivre, vivre ! Plaignons-la, l'autre malheureuse, mais bénissons la vie. N'est-ce pas sage ? J'ai une « idée », Lise. Lise, tu sais que Versilov a refusé l'héritage ? Tu ne sais pas mon âme, Lise, tu ne sais pas ce que cet homme était pour moi…

— Comment donc ne le saurais-je pas ? je sais tout cela très bien.

— Tu sais tout ?… Tu es intelligente ; tu es plus intelligente que Vassine. Toi et maman, vous avez des yeux

pénétrants, humains, le regard, et non les yeux, je me trompe… Je suis mauvais en beaucoup de choses, Lise.

— Il faut te dominer, voilà tout !

— Domine-moi, Lise. Quel plaisir de te regarder aujourd'hui. Sais-tu que tu es tout à fait jolie ? Je n'avais encore jamais vu tes yeux… Je viens de les découvrir… Où les as-tu pris, Lise ? Où les as-tu achetés ? Combien te coûtent-ils ? Lise, je n'avais pas d'ami. Veux-tu que nous soyons amis ? Comprends-tu ce que je veux dire ?…

— Je comprends bien.

— Et, tu sais, sans condition, sans contrat, – tout simplement soyons amis !

— Mais oui, simplement, tout simplement ; mais toutefois à une condition : si un jour nous nous accusons de quelque chose, si nous sommes mécontents l'un de l'autre ou mécontents de nous-mêmes, si nous devenons méchants, mauvais, si nous oublions même notre promesse d'être amis, – du moins, n'oublions jamais ce jour et cette heure ! Donnons-nous-en notre parole. Promettons-nous que toujours nous nous souviendrons de ce jour où nous allions ensemble, la main dans la main, où nous étions gais, où nous avons ri… Oui ? Hein ? Oui ?

— Oui, Lise, oui. Mais, Lise, c'est comme si je t'entendais pour la première fois… Lise, tu as beaucoup lu ?

— Tu ne me l'as pas demandé jusqu'aujourd'hui… À peine, hier, quand je me suis trompée de mot, avez-vous daigné faire attention à moi, monsieur le sage.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé la première, puisque j'étais un sot !

— J'attendais de te voir plus intelligent. Je vous ai observé dès le commencement, Arcade Macarovitch, et, après vous avoir bien regardé, je me suis mise à penser ainsi : « Mais il viendra, il finira certainement par venir, » – et alors j'ai décidé de vous laisser l'honneur de l'initiative.

— Ah, quelle coquette ! Eh bien, Lise, avoue franchement : t'es-tu moqué de ton frère pendant tout ce mois, ou non ?

— Oh, que tu es drôle ! tu es extrêmement drôle, Arcade ! Et sais-tu que, tout ce mois, je t'ai aimé parce que tu étais un tel original. Mais souvent tu es un mauvais diable d'original ?… Je te dis cela pour que tu ne sois pas trop fier. Sais-tu qui se moquait encore de toi ? Maman se moquait, maman, avec moi : « Qu'il est bizarre, chuchotait-elle, qu'il est bizarre ! » Et toi qui croyais que nous tremblions devant toi !

— Lise, que penses-tu de Versilov ?

— Beaucoup de choses ; mais, tu sais, ne parlons pas de lui. Il ne faut pas parler de lui aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Tu as raison… Non, mais… tu es extrêmement intelligente, Lise ! Sûrement, tu es plus intelligente que moi. Attends, Lise, je finirai par te dire quelque chose…

— Qu'as-tu à te renfrogner ?

— Je ne me renfrogne pas, Lise… Ce n'est rien… Vois-tu, Lise, j'ai ce trait particulier que je n'aime pas qu'on exhibe certains sentiments à l'admiration du public. De sorte que, parfois, quand j'ai l'âme à vif, je deviens sombre et me tais : tu es intelligente, tu dois comprendre.

— Je suis comme toi ; je t'ai compris en tout. Sais-tu que maman est comme cela, elle aussi ?

— Oh, Lise ! Pourvu qu'on puisse vivre longtemps !… Qu'as-tu dit ?

— Rien. Je n'ai rien dit.

— Tu regardes…

— Mais tu regardes aussi. Je te regarde et je t'aime.

Je l'ai reconduite presque jusqu'à la maison et lui ai donné mon adresse. En lui disant adieu, je l'ai embrassée pour la première fois de ma vie.

V

Tout cela était bel et bon. Mais une chose n'allait pas bien, une pénible pensée se débattait en moi depuis la nuit et ne me sortait pas de la tête. Ceci : quand j'avais rencontré, la veille, cette malheureuse sous notre porte cochère, je lui avais dit que je quittais la maison, qu'il faut construire son nid loin des méchants, et que Versilov était fertile en enfants naturels. De telles paroles d'un fils sur son père étaient pour affermir tous ses soupçons touchant Versilov et la prétendue insulte.

J'accusais Stiébielkov… C'était peut-être moi le principal coupable… Tout d'abord, la chose m'avait paru moins grave : je me disais qu'il y avait tant de matières inflammables dans cette âme-là qu'elle était vouée à l'explosion. Que l'étincelle vînt d'ici ou d'ailleurs, quelle importance cela avait-il ?… Ma responsabilité me paraît aujourd'hui moins légère…

… Hé ! ce n'est rien, cela passera ! Je me remettrai, je rachèterai cela par quelque chose… par une bonne action… J'ai encore cinquante ans devant moi !

Mais l'idée continuait à se débattre.

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

I

Deux mois ont passé. Que le lecteur ne s'inquiète. L'exposé suivant comblera la lacune. Mais, comme j'inscrivais au début de mon journal la date du 19 septembre, je veux inscrire, à cette place, celle du 15 novembre, elle aussi mémorable.

Qui m'a vu il y a deux mois aurait peine à me reconnaître. Cet éminent tailleur français que m'avait recommandé Versilov m'a fait un complet, – d'une coupe pas encore assez pure au gré d'un élégant de ma sorte. Depuis, deux tailors encore plus renommés m'habillent. Même, ils me font crédit. J'ai aussi un compte dans un cabaret à la mode. Mais je manque de hardiesse : dès que j'ai de l'argent, je paye, bien que je sache que c'est de mauvais ton. Je suis au mieux avec un coiffeur parisien de la perspective Nievski, et son répertoire d'anecdotes m'est déjà familier. Au contact de ses fers, je me perfectionne dans la langue française. J'ai un traîneau de grande remise ; Mathieu, mon cocher, gouverne avec prestance un bai-clair haut jambé. Pourtant, tout ne va pas à souhait. Aujourd'hui, 19 novembre, il y a trois jours que le froid pince, et ma pelisse, un cadeau de Versilov, est vieille : on ne m'en donnerait pas vingt-cinq roubles. Il sied que j'en achète une ; or ma bourse est à sec. Il me faut de l'argent pour ce soir, coûte que coûte, – sinon je suis « panné et fichu » (tel est mon nouveau vocabulaire).

Eh quoi ! ces imbéciles préoccupations de luxe et de parade ? Comment, si vite, ai-je pu tout oublier, me transformer si méconnaissablement ? Lecteur, je commence ici l'histoire de ma honte : coupable, je serai pour moi un juge sévère.

Pourtant, pendant ces deux mois, je fus presque heureux. Quand sursautait ma conscience, je me disais : « Est-ce donc si grave ? Bah ! je me tirerai d'affaire : mon idée est d'une solidité à toute épreuve ; je peux sans danger faire des gambades au bord de l'abîme. » Il est peut-être dommage qu'elle soit si solide : avec moins de confiance en elle, je serais plus prudent et irais plus vite.

Je continuais à occuper mon petit logis : – à l'occuper, non à y vivre. Ma malle, ma valise et de menus objets y étaient entreposés ; mais mon domicile était plutôt chez le jeune prince Serge Sokolski. Comment ce mode de vivre s'était-il établi, nous verrons cela plus tard. Revenons à mon logis personnel : c'est là que, d'abord, je revis mon père.

II

Il s'y présenta pour la première fois trois jours après notre séparation. J'étais absent. Il s'installa pour m'attendre. Quand j'ouvris la porte, mes yeux se voilèrent, mon cœur battit : je m'arrêtai au seuil. Par bonheur il était assis avec mon logeur, lequel, par bonté d'âme, venait tenir compagnie à tout visiteur obligé de poser. C'était un modeste fonctionnaire, âgé de quarante ans, grêlé comme une passoire, très jaune, muni d'une femme phtisique et d'un enfant souffreteux. Caractère doux, communicatif et assez

délicat. Je me réjouis qu'il fût là : seul à seul avec Versilov, qu'aurais-je su dire ? Durant ces trois jours j'avais eu le sentiment que Versilov ferait le premier pas ; quant à moi, j'étais bien résolu à ne prendre, en l'espèce, aucune initiative, et cela non par orgueil, précisément par amour pour lui, par une sorte de jalousie d'amour… Je m'exprime mal, mais le lecteur a déjà dû se résigner à ne pas trouver d'éloquence sous ma plume… Ainsi, quoique je l'attendisse depuis trois jours, je n'imaginais pas ce que pourrait bien être une conversation entre nous qui venions de nous heurter si durement.

— Ah ! te voilà… (Et, sans se lever, il me tendit une main amicale). Prends place près de nous. Justement Pierre Hippolytovitch me raconte une histoire bien intéressante, l'histoire de cette pierre qu'on voyait près de la caserne de la garde, ou peut-être près d'ici, quelque part…

— Ah ! oui, la pierre… je sais, répondis-je en prenant place à côté d'eux. Ils étaient assis près de la table. La chambre était exiguë : deux sagènes carrées. Je respirais lourdement.

— Reprenez du commencement, Pierre Hippolytovitch.

Ils se nommaient déjà par leurs prénom et patronyme !

Se tournant vers moi, et d'un air contraint, car il doutait que je fusse un bon public :

— C'est-à-dire… c'était encore sous l'empereur défunt, commença le bonhomme. Vous connaissez bien cette pierre, cette grosse pierre dans la rue. Pourquoi cette pierre ? à quelle fin ? Elle gêne, – pas plus. L'empereur avait déjà passé par là beaucoup de fois, et, chaque fois, cette pierre ! Enfin, ça lui déplaisait, et, en effet, une montagne au milieu de la

rue, ça gâte la rue : « Qu'on enlève cette pierre ! » Eh bien, il a dit qu'on l'enlève, – vous comprenez ce que cela signifie ? Vous vous rappelez le défunt ? que faire de la pierre ? Tous ont perdu la tête, et la municipalité, et un des plus grands seigneurs de cette époque, que ça regardait. Voilà que l'on dit à ce personnage : « Ça coûtera quinze mille roubles, pas un kopek de moins. – Comment… quinze mille ? Quelle bêtise ! » Au commencement les anglais voulaient mettre des rails, poser la pierre sur les rails, et l'emporter avec une machine à vapeur. Mais combien cela coûterait-il ? Les chemins de fer n'existaient pas encore à cette époque, excepté celui de Pétersbourg à Tsarkoïé-Sélo.

— Eh bien ! on pouvait la scier…, interrompis-je, agacé. (J'avais grand'honte… cet intermède ridicule devant Versilov… Mais, lui, il écoutait avec un plaisir manifeste. Sans doute n'était-il pas fâché d'éluder, même ainsi, la gêne d'un tête-à-tête.)

— Précisément… la scier…, précisément ! on est tombé sur cette idée ; c'était Montferrand qui construisait à cette époque la cathédrale de Saint-Isaac : « La scier, dit-il, et, après, l'emporter. Mais qu'est-ce que cela coûtera ? – Ça ne coûtera rien ; tout simplement scier et emporter. – Non, permettez… Il faut placer une machine à vapeur… et où emporter une pareille montagne ? – Dix mille roubles, dit-on, pas moins, dix ou douze mille… »

— Écoutez, Pierre Hippolytovitch, tout cela, c'est de la farce… Ça ne s'est pas du tout passé comme ça…

Mais Versilov me calma d'un signe furtif, et je vis dans son regard une si délicate expression de compassion pour le conteur que j'en fus ému. Complaisamment je me mis à rire. Réconforté, notre homme, qui avait eu bien peur – comme

toujours ces rhapsodes – qu'on l'accablât de questions, se hâta de reprendre :

— Juste à ce moment s'approche un petit bourgeois, encore jeune, un type tout à fait russe, petite barbe, long caftan, et même un peu ivre, non cependant, pas ivre. Et voilà ce bourgeois qui regarde marchander les anglais et Montferrand. Et voilà ce personnage à qui l'affaire est confiée qui arrive en voiture, écoute et se fâche. Et tous, ils discutent, discutent, et ne peuvent arriver à rien. Et tout à coup, il aperçoit ce petit bourgeois, qui sourit… comme ça, faussement, c'est-à-dire comme ça…

— En se moquant, dit obligeamment Versilov.

— Tout juste ! un peu en se moquant, un sourire russe tout pur. Le personnage, de dépit, vous savez : « Toi, barbu, qu'est-ce que tu attends ici ? – Ah ! voilà, dit-il, je regarde la petite pierre, Altesse. » Je crois bien que c'était le prince Souvorov, l'italien, le descendant du grand capitaine… Pourtant, non, pas Souvorov, et c'est dommage que j'aie oublié précisément qui c'était. Mais c'était un vrai type russe, un patriote, un brave cœur russe. Eh bien, il a deviné. « Quoi ! dit-il est-ce que tu veux emporter cette pierre ? pourquoi ris-tu ? – Les anglais demandent à Votre Altesse un si grand prix, parce que la bourse russe est grosse et que chez eux ils n'ont rien à manger. Que Votre Altesse donne cent roubles, et demain soir nous emporterons la pierre. » Voyez-vous l'effet ! Les anglais veulent le dévorer. Montferrand rit avec un air méprisant. Mais l'Altesse, le cœur russe : « Donnez-lui, dit-il, les cent roubles. Mais est-ce que vraiment, dit-il, tu l'emporteras ? – Nous arrangerons ça pour demain soir. Votre Altesse verra. – Mais comment feras-tu ? – Ça, dit-il, si vous permettez, c'est notre

secret… » Ça lui plut : « – Eh bien, dit-il, donnez-lui tout ce qu'il demandera ! » Et on l'a laissé. Et que pensez-vous qu'il ait fait ?

Le logeur s'arrêta et nous couva d'un regard tendre :

— Je ne sais pas, sourit Versilov, tandis que je fronçais les sourcils.

— Voilà comment il a fait, dit le logeur d'un air aussi triomphal que si c'était lui qui eût accompli la prouesse. Il a loué les moujiks avec des pelles, de simples pelles russes. Et on se mit à creuser un trou à côté de la pierre même. Toute la nuit, on a creusé un énorme trou, juste à la mesure de la pierre, non… un peu plus profond pourtant. Et quand on a eu fini de creuser, la pierre a perdu son équilibre. Et, au moment où elle a perdu son équilibre, ils ont poussé la pierre de l'autre côté, comme ça. « Hourra ! » Et la pierre est tombée dans le trou ! Aussitôt on la couvre de terre, on piétine bien par-dessus, et on sème des petits cailloux. Plus de pierre !

— Voyez-vous ça ! dit Versilov.

— Du peuple accourut en foule… Les anglais ont deviné tout de suite. Ils étaient furieux : « C'est trop simple. Ça ne compte pas ! » Voilà ce qu'ils disaient. « Oui, c'est trop simple, mais vous ne l'avez tout de même pas trouvé, idiots ! » Et voilà que le personnage, l'homme d'État, l'embrasse. « D'où viens-tu ? dit-il. – De la province d'Iaroslav, Excellence. Je suis tailleur, de mon métier, et l'été, je viens dans la capitale vendre des fruits. » Eh bien, les autorités l'ont su. On lui a donné une médaille, et il a marché partout avec la médaille autour du cou, mais après il est devenu ivrogne. Vous savez, le russe ne se retient pas. C'est

pourquoi les étrangers nous ont toujours battus jusqu'à présent. Voilà !

— Oui, sans doute, l'esprit russe…, commençait Versilov.

Par fortune, la malade héla son mari. Il était temps : j'enrageais. Quant à Versilov, il était dans la jubilation.

— Mon cher, quand tu es arrivé, il m'égayait déjà depuis une heure. Sa pierre, c'est tout ce qu'il y a de plus bête dans le ramas de nos récits patriotiques ; mais comment l'interrompre ? Tu as vu toi-même : il fond de plaisir. Quant à la pierre, si je ne me trompe, elle est maintenant encore sur la place et pas le moins du monde dans un trou… Mais toute son âme a chanté dans cette histoire. Et il a satisfait son altruisme : il a voulu nous donner du bonheur. Le patriotisme aussi a eu sa part. Et si son épouse ne l'avait pas requis, ton logeur nous eût raconté comment les anglais offrirent à notre coutelier national, le sieur Zavialov, un million pour qu'il renonçât à apposer sa marque sur ses lames.

— Je connais cette anecdote.

— Qui ne l'a pas entendu raconter ? La vision du roi de Suède commence, paraît-il, à vieillir ; mais, dans ma jeunesse, on ressassait cette anecdote avec acharnement ; à un endroit du récit, la voix de l'orateur devenait toujours lointaine… Sur le commandant Bachoutzki, il y a aussi une végétation d'anecdotes. Ces gens aiment beaucoup les anecdotes de Cour ; les historiettes, sur Tchernychev, le ministre du règne passé, pullulent : on y voit par quels maquillages ce septuagénaire s'était fait le masque d'un homme de trente ans…

— Il y a ici un terrible réaliste, un vieux grognon qui, dès que Pierre Hippolytovitch entame une histoire, s'ingénie à le contredire et le confondre ; de terreur et aussi pour que l'autre consente parfois à l'écouter en silence, Pierre Hippolytovitch le sert comme un esclave.

— Autre type fâcheux, et beaucoup plus fâcheux que le premier. Celui-ci est, à sa façon, un enchanteur. « Laisse-moi mentir, et tu verras comme ce sera beau. » Celui dont tu me parles maintenant est tout hypocondrie et prose : « Non, je ne te permettrai pas de mentir. Où ? quand ? en quelle année ? » En un mot, c'est un homme sans cœur. Mon ami, permets toujours que l'on mente un peu : c'est si innocent. Même, permets que l'on mente beaucoup. D'abord, ça montrera ta délicatesse, et, secundo, à la faveur de ta tolérance, on te permettra aussi de mentir : double et précieux avantage. *Que diable !* Il faut aimer son prochain… Mais il est temps que je parte. (Il se leva.) Tu es fort bien installé. Je dirai à Sophie Andréievna et à ta sœur ma visite et que je t'ai trouvé en bonne santé. Au revoir, mon cher.

Comment ! c'était tout ? Qu'avais-je besoin de ces bavardages ? J'attendais d'autres mots, des mots essentiels. Et pourtant je devais convenir que tout s'était passé comme il était à prévoir.

Bougeoir à la main, je l'accompagnai dans l'escalier. Le logeur parut ; mais, sans que Versilov vît mon geste, je le poussai sévèrement. Il me regarda étonné, s'éclipsa.

— Ces escaliers…, disait Versilov – et il émit à leur sujet quelques considérations pâteuses, pour dire quelque chose, et certainement pour empêcher, par cet artifice, que, moi aussi, je disse quelque chose. Puis :

— Allons, maintenant je m’y reconnais. Tout va bien. Ne descends pas davantage. Tu vas t’enrhumer.

Mais je ne rebroussais pas chemin.

— Je vous ai attendu ces trois jours…

J’avais dit cela comme malgré moi… J’étouffais…

— Merci, mon cher.

— Je savais que vous viendriez.

— Et moi, je savais que tu savais que je viendrais… Merci, mon cher.

Il se tut. Nous arrivions à la porte de la rue, et j’étais toujours derrière lui. Il ouvrit la porte : un courant d’air éteignit la bougie. Dans l’obscurité je lui saisis la main. Il tressaillit, mais se tut. Et, tout d’un coup, je lui baisai la main, je lui baisai la main plusieurs fois… beaucoup de fois. Il dit :

— Mon cher petit, mais pourquoi m’aimes-tu tant ?

Sa voix tremblait ; quelque chose y résonnait qui m’était nouveau : il m’eût semblé que ce n’était pas lui qui parlât.

Je voulais répondre, mais ne pus, et précipitamment grimpai mes trois étages. Lui, avait dû rester à la même place. C’est seulement quand je fus arrivé à ma chambre que j’entendis se refermer la porte de la rue. Je donnai un tour de clef, et, sans rallumer la bougie, je me jetai sur mon lit, le visage dans l’oreiller, et pleurai, pleurai. C’était la première fois que je pleurais depuis la pension Touchard… Je pleurais à sanglots, et j’étais si heureux…

III

De cette scène dans les ténèbres, il n'a jamais été question entre nous. Trois jours après, nous nous étions rencontrés de nouveau, et tout s'était passé comme si elle n'eût été qu'un rêve. Même, je fus grossier. Cette deuxième entrevue eut lieu dans ma chambre, comme la première ; en effet, malgré mon désir de voir ma mère, je n'avais pas rendu à Versilov sa visite.

Pendant deux mois, nos conversations se maintinrent stérilement dans la théorie et les généralités : nous mettions un soin jaloux à éviter ce qui était essentiel ou topique. Je ne parlai ni de ma mère ou de Lise (j'allais les voir une fois par semaine), ni de moi-même. Ce mutisme sur tout ce qui se rattachait à mon histoire provenait-il de la honte qu'elle m'inspirait ou de ma bêtise ? De celle-ci plutôt, car la honte, elle, peut, à la rigueur, se dompter. Dans mes rapports avec Versilov, je me montrais volontiers rêche et presque agressif ; lui, son ton habituel était de fine raillerie, quoique toujours très tendre, au fond… Généralement il venait me voir dans la soirée : il s'asseyait et s'attardait en causeries. Il lui plaisait de deviser avec le logeur, faiblesse qui ne laissait pas de m'agacer les nerfs. J'étais souvent très ému de lire dans ses yeux une sorte d'inquiétude quand il entrait chez moi : « Est-ce que je te gêne ?… Dis un mot… je m'en irai. » Un soir de ces temps derniers, je venais de me mettre en grand appareil pour aller prendre le prince Serge (je dirai plus tard où nous devions aller), Versilov entra et, sans remarquer que j'étais sur le point de sortir, s'installa. Comme par un fait exprès, il parla du logeur. Je sursautai :

— Que le diable l'emporte !

— Ah ! mon cher, dit-il en se levant, mais je vois que tu veux sortir, et moi qui t'en empêchais ! Pardonne-moi, je t'en prie.

Et il se retira. Cette petite humiliation que subissait là cet homme si brillant était pour ressusciter d'un coup toute ma tendresse. Mais aussi, lui, s'il m'aimait tant, que ne m'a-t-il arrêté dans ma chute ! Il voyait pourtant mon oisiveté, mes fanfaronnades, mes gaspillages ; il connaissait mon Mathieu (quoique toujours il ait refusé de prendre place dans mon traîneau). Mais non, il s'est gardé de me rien dire…

Deux ou trois fois pourtant il nous est arrivé de parler de choses essentielles. Ainsi lui demandai-je (c'était peu de temps après qu'il eût refusé l'héritage) de quoi il allait vivre.

— N'importe comment, mon ami, répondit-il avec une placidité extraordinaire.

Je sais maintenant que la petite fortune de Tatiana Pavlovna, cinq mille roubles, a été mangée à moitié par Versilov au cours de ces années dernières.

Une autre fois, nous avons commencé à parler de maman.

— Mon ami, fit-il tout à coup, tristement, – à diverses reprises, j'ai dit à Sophie Andréievna : « Ma chérie, je ne te rends pas heureuse, je te ferai mourir, et je n'ai guère pitié de toi ; mais si tu meurs, je sais que je me tuerai. »

Ce soir-là, il était enclin aux confidences :

— En quoi penses-tu que réside ma force ? En cette faculté d'accommodation que les Russes intelligents de ma

génération ont à un haut degré et que j'ai à un degré éminent. Rien n'a de prise tyrannique sur moi. Je suis vivace comme un chien de garde. Je puis éprouver dans un même temps deux sentiments contradictoires et les concilier…

Il parlait avec tristesse, et, quand même, je ne savais pas s'il était sincère. Il ne développe jamais son âme qu'à moitié (et encore !)…

Je l'accablai alors de questions ; je me jetai sur lui comme un affamé sur le pain. Il me répondait, semblait-il, avec franchise, mais finalement dissolvait dans des aphorismes généraux le peu de notions nettes qu'il m'avait laissées acquérir.

Comme je lui demandais, un jour, s'il se moquait de moi, il me serra la main non sans ferveur. Touchant la politique générale et les questions sociales, je ne parvenais guère à tirer de lui que des traits mi-apocalyptiques mi-plaisants, et, à ma sommation : « Enfin, que faut-il donc faire ? » il répondait :

— Eh ! mon Dieu ; que tu es pressé… D'une façon générale, le mieux est de ne rien faire, de rester tranquille : la satisfaction n'est pas mince, de n'avoir participé à rien.

— Assez ! Parlez sérieusement. Je veux savoir ce que je dois faire, comment je dois vivre.

— Sois honnête, mon cher, ne mens jamais, ne souhaite pas de mal à ton prochain. Voir les dix commandements.

— Tout cela est si vieux ! Des mots !…

— Eh bien, si l'ennui t'accable, tâche d'aimer quelqu'un ou quelque chose ou, tout simplement, de t'attacher à quelque chose.

— Vous continuez à vous moquer. Et que diable voulez-vous que je fasse tout seul avec vos dix commandements ?

— T'y conformer, sans vagabondages à travers problèmes et doutes. Alors tu seras un grand homme.

— Inconnu à tous.

— Nul secret qui n'arrive au jour.

— Positivement, vous plaisantez.

— Tu veux autre chose ?… Spécialise-toi : occupe-toi de constructions navales, de chicane, de n'importe quoi. Tu t'y absorberas, et vivras dans l'oubli des balivernes.

— Écoutez, l'interrompis-je un jour. J'ai toujours pensé que ce que vous dites, vous le dites par jeu ou par condescendance. Mais je suis tenté de croire que, dans le mystère de votre être, vous êtes le fanatique de quelque idée supérieure. Vous la cachez. Peut-être en avez-vous honte ?

— Merci, mon cher.

— Écoutez, il n'y a rien de supérieur au devoir d'être utile. Dites-moi, – comment, à un moment donné, mon souci d'être utile pourra-t-il être efficace ? Je voudrais connaître votre opinion. Désignez-moi une grande idée.

— Eh bien… transformer les pierres en blé, voilà une grande idée.

— La plus grande ?

— Non. Grande, mais secondaire. Elle cesse d'être grande au moment où l'homme a mangé. Repu, il se retrouvera aux prises avec le « que faire ? »

— Vous avez parlé une fois, des « idées de Genève ». Je n'ai pas compris. Qu'est-ce que c'est, « les idées de Genève » ?

— Les idées de Genève, c'est la vertu sans Christ, mon ami. La civilisation actuelle repose là-dessus. Longue histoire, et ennuyeuse. Si nous parlions d'autre chose ? Ou, mieux, si nous nous taisions sur autre chose…

— Se taire… vous en arrivez toujours là.

— Mon ami, se taire est innocent et beau.

— Beau !

— Sans doute. Le silence est toujours beau, et le silencieux est toujours plus beau que celui qui parle.

— Oh ! certes, parler comme nous faisons équivaut à se taire.

— Mon cher, reprit-il en changeant de ton, je ne veux pas t'offrir une vertu bourgeoise quelconque en remplacement de tes idéals, et je ne te dis pas que le bonheur vaille mieux que l'héroïsme, – je tiens même pour l'inverse ; je t'estime précisément pour ce que, dans notre époque grise, une idée aux vives teintes peut habiter ton âme, une idée à toi. Mais il faut tout de même avoir le sens des proportions. Or, tu conçois ta vie dans un style flamboyant ; tu voudrais fouler toutes les Russies sous ton char, passer comme la foudre, laisser derrière toi les peuples bouche bée, puis disparaître dans l'anonymat des États-Unis.

Il faut que je te mette en garde, car je t'aime sincèrement, mon cher.

Souvent, j'orientais sur la religion nos causeries. Brouillard. À la question : « Que dois-je faire ? » il me répondait comme à un bébé : « Il faut croire en Dieu, mon cher. »

— Et si je ne crois pas à tout cela ? criai-je coléreusement.

— C'est très bien, mon cher.

— Comment : bien ?

— Excellent indice… Notre athée russe, quand c'est un athée authentique et qu'il est un peu intelligent, est bien le meilleur fils du monde ; il se conduit galamment avec Dieu, car il est bon, et il est bon parce qu'il est infiniment content d'être athée. Nos athées sont des gens très respectables et, au plus haut degré, bien pensants ; ils sont, on peut dire, les soutiens de la patrie…

C'était quelque chose, mais peu. Une fois, il fut plus explicite, – et ne laissa pas de m'étonner, étant donné ces histoires de piété et de pénitences dont m'était venu l'écho.

— Mon ami, aimer les hommes tels qu'ils sont, c'est impossible ; et cependant il le faut. En conséquence, fais-leur le bien en te bouchant le nez et en fermant les yeux (cette formalité-ci est indispensable) ; supporte patiemment le mal qu'ils te font, te souvenant que, toi aussi, es un homme. Ce qui n'empêche pas que tu doives leur être sévère, si tu es un peu plus intelligent que ton milieu. D'essence, les hommes sont vils, et aiment à aimer par crainte : ne te laisse pas

empaumer par un tel amour, et ne cesse pas de mépriser. Quelque part, dans le Coran, Allah prescrit aux prophètes de regarder les méchants comme des souris, de leur faire le bien et de prendre le pas sur eux. Il sied de mépriser les hommes, même quand ils sont bons, parce que, le plus souvent, précisément dans ce cas, ils sont mauvais encore. Honnête ou non, quelqu'un d'un peu intelligent ne peut pas vivre, s'il ne méprise pas. Aimer son prochain et ne pas le mépriser, c'est impossible. Selon moi, pèse sur l'homme l'impossibilité physique d'aimer son prochain. Les mots déçoivent. Par « amour de l'humanité », tu dois entendre l'amour de cette humanité que tu as créée en ton âme et qui ne se réalisera jamais.

— Jamais ?

— Mon ami, on a omis de me consulter en temps utile, touchant la création du monde : il est donc naturel que je me permette d'avoir mon opinion sur cette entreprise.

— Et c'est vous qu'on appelle le fervent chrétien, le prédicateur, le pénitent !

— Et qui m'appelle ainsi ?

Je lui répétai les racontars. Il écouta attentivement et suspendit la conversation. Elle avait lieu dans la rue, un jour que je lui faisais un bout de conduite.

CHAPITRE II

I

Ce matin du 15 novembre, je trouvai Versilov chez le prince Serge. C'est moi qui les avais remis en relations ; au surplus il y avait entre eux assez de points de contact (je fais allusion aux incidents d'Ems). Le prince lui avait donné sa parole de lui verser le tiers de l'héritage (pourquoi le tiers et non la moitié ? – enfin…), soit quelque vingt mille roubles. Versilov avait accueilli cette promesse sans un mot, sans un geste, n'en prenant acte que par son silence, et jamais il ne manifesta qu'il en eût gardé souvenir.

Oh ! nous étions alors, le prince et moi, très amis. Je faisais son éloge à Versilov, palliais ses défauts. Versilov se taisait, sourieur.

— S'il a des défauts, il a, pour le moins, autant de qualités, exclamai-je un jour.

— Tu exagères…

À l'ordinaire, il parlait au prince plus sérieusement qu'à moi, d'une façon plus précise et moins ironique. Je ne m'en offusquais pas : le prince était un peu borné ; lui parler à demi-mot eût été peine perdue ; il seyait même qu'on soulignât. Il était, les premiers temps, ravi de Versilov et de sa conversation, enthousiaste même, et ne me le celait pas. Mais voilà que, récemment, cette belle ardeur se calma. Et,

dans ses rapports avec moi, je remarquai un changement analogue. Il semblait que seules subsistassent les œuvres mortes de notre amitié. Pourtant je continuais à accepter ses subsides. À la vérité, je ne réfléchissais pas à ce qu'il y avait de peu moral dans cette propension à ouvrir la main : je n'avais pas le temps de réfléchir.

Ce matin-là donc, chez le prince qui écoutait en marchant de long en large, je trouvai Versilov qui, assis, achevait une tirade. Versilov réussissait presque toujours à émouvoir le prince ; celui-ci était impressionnable jusqu'à la naïveté, ce qui me paraissait d'un béjaune. À ma vue il s'arrêta et son visage eut une légère crispation nerveuse. Cependant il me tendit poliment la main. Versilov inclina la tête sans s'interrompre. Je m'allongeai sur le divan. Pendant que j'y pense je note que le prince vivait dans ce même appartement où il m'avait reçu la première fois. Il l'occupait presque tout entier, Mme Stolbéiev étant repartie après un mois de séjour.

II

Ils causaient de la noblesse. (Malgré ses airs de progressiste le prince était entiché de son titre : d'où, dans une certaine mesure, ses emprunts, ses prodigalités et ses dettes.)

— Honneur implique devoir, et en devient synonyme. Qu'un ordre prédomine, la notion de l'honneur tend à s'y localiser, s'y exalte et cimente l'État. Mais ceux qui n'appartiennent pas à cet ordre souffrent, ou se l'imaginent ; on leur confère des droits, et le patriciat s'affaisse dans la masse. Toutefois une aristocratie dépourvue de privilèges se

perpétuerait encore en conservatoire de l'honneur, de la haute culture et de l'idée supérieure si, au lieu d'être à peine entrebâillée comme chez nous, elle s'ouvrait large à tout homme qui puisse à bon escient se targuer de magnanimité, de courage, de génie…

Le prince montra les dents :

— Quelle absurdité ! Ma parole, il s'agit là d'une loge maçonnique quelconque.

— Je ne sais pas comment vous vous représentez la franc-maçonnerie. Mais ce que j'ai dit était sans doute prématuré, puisque vous n'y souscrivez pas. La grande idée…

— Mais vous qui aimez tant employer les mots : « la grande idée » « l'idée-force », définissez-les donc.

— Vraiment, je ne sais comment vous répondre à cela, mon cher prince, sourit Versilov. Si je ne vous répondais pas… Une grande idée, c'est souvent un sentiment qui reste latent, n'ayant pas encore trouvé sa formule, mais d'où la vraie vie, la vie non artificielle, découle.

— Et cette vraie vie, selon vous, c'est… ? interrogea le prince d'une voix acrimonieuse.

— Je ne le sais pas non plus, prince. J'imagine que ce doit être quelque chose de très simple, de très ordinaire et qui, humblement, nous sollicite tous les jours sans qu'on le daigne remarquer.

— C'est vague. Quant à moi, je voulais tout simplement dire que votre idée sur la noblesse en est la négation même.

— Peuh ! si vous y tenez… la noblesse n'exista peut-être jamais chez nous.

— Quand on commence à parler, on développe…, sentencia le prince en consultant la pendule.

Versilov se leva, prit son chapeau.

— Développer… Non. J'aime parler sans développements. Et – n'est-ce pas curieux ? – presque toujours, quand il m'arrive de développer une idée en quoi je crois, l'exposé n'est pas terminé que ma foi a déjà faibli. Il ne me plaît pas, pour le moment, de tenter l'épreuve. Au revoir, cher prince. Je m'attarde chez vous impardonnablement.

Il sortit. Le prince le reconduisit, courtois ; mais je me sentais offensé.

Quand il reparut :

— Pourquoi froncez-vous les sourcils ? m'interpella-t-il sans me regarder en face.

— Je me formalise d'un si étrange changement dans vos manières envers moi et envers Versilov, commençai-je d'un timbre tremblant. Sans doute, Versilov a parlé un moment d'une façon qui pouvait paraître réactionnaire ; mais il s'est repris, et… dans ses paroles il y avait peut-être une pensée point négligeable ; mais vous n'avez pas compris, tout simplement, et…

— Tout simplement, j'entends qu'on ne me considère pas comme un gamin, et qu'on ne vienne pas, à domicile, me faire la leçon.

— Prince, ces paroles…

— Laissons les gestes de théâtre, l'un et l'autre… Je sais que ce que je fais est lâche, que je suis prodigue, joueur, qui sait ? voleur…, oui voleur, puisque je perds au jeu l'argent de la famille ; mais je ne souffrirai pas de juge à mes actes. Pour cet office, je suffis. Et, d'ailleurs, au diable ces équivoques ! S'il avait quelque chose à me dire, il n'avait qu'à me le dire nettement et sans tant de fadaises. Mais pour me dire quelque chose il faut en avoir le droit, il faut soi-même être honnête.

— Primo, n'ayant pas entendu le début de la conversation, j'ignore au juste de quoi vous parliez. Secundo, en quoi Versilov est-il malhonnête ? Permettez que je vous le demande !

— Assez ! je vous en prie, assez !… Vous m'avez demandé, hier, trois cents roubles : les voici…

Il les posa sur la table, s'assit dans le fauteuil, s'y renversa, croisa les jambes.

— Je ne sais…, murmurai-je… Il se peut que je vous aie demandé de l'argent et que j'en aie grand besoin… Mais… du moment que vous me parlez sur ce ton…

— Laissez le ton. Si j'ai dit quelque chose de vif, excusez-moi. Ah ! je ne songeais guère à vous offenser… ! J'ai reçu une lettre de Moscou. Mon petit frère, Sacha, est mort, il y a quatre jours. Mon père, comme vous le savez, est paralysé depuis deux ans ; j'apprends que son état empire, qu'il ne peut prononcer un mot, qu'il ne reconnaît personne. Ils se sont réjouis, là-bas, de l'héritage… Ils veulent emmener le père à l'étranger ; mais le docteur m'écrit qu'il ne vivra pas deux semaines encore. Ainsi nous restons, ma mère, ma sœur et moi… – autant dire que je reste seul… Et

cet héritage… cet héritage… mieux eût valu qu'il ne vînt pas. Et voilà précisément la communication que j'avais à vous faire : sur cet héritage j'ai promis vingt mille roubles à André Pétrovitch… Or, imaginez-vous qu'à cause des formalités, nous n'avons pas encore été envoyés en possession de cet héritage. Cependant, ces trois dernières semaines, j'ai perdu beaucoup d'argent et j'en ai emprunté à un joli taux à cette canaille de Stiébielkov. Je viens de vous donner mes derniers roubles.

— Oh ! prince, s'il en est ainsi…

— Non, non… Il ne s'agit pas de cela. Stiébielkov m'apportera de l'argent aujourd'hui. Mais que le diable emporte ce Stiébielkov ! Je l'ai supplié de me trouver dix mille roubles, que je remettrais comme acompte à André Pétrovitch. Cette promesse que je lui ai faite de lui donner le tiers de l'héritage me tourmente, me torture. Il a ma parole, et je la dois tenir. Ah ! je vous jure qu'il me tarde d'être libéré de mes obligations : elles me sont lourdes, insupportables ! Et cette liaison m'entraîne… Voir André Pétrovitch m'est pénible, parce que je ne puis le regarder dans les yeux… Pourquoi abuse-t-il de ma fausse situation ?

— De quoi abuse-t-il, prince ? dis-je étonné. A-t-il jamais fait allusion…

— Non, évidemment, et je lui en sais gré ; mais c'est moi-même qui fais des allusions. Et enfin je suis entraîné de plus en plus… Ce Stiébielkov…

— Écoutez, prince. Tranquillisez-vous, de grâce. Moi aussi je me suis laissé glisser, impardonnablement, lâchement ; mais je sais que ma sottise prendra fin… Aussitôt que j'aurai gagné quelque argent… Dites-moi, avec

ces trois cents roubles, je vous en dois, n'est-ce pas ? deux mille cinq cents.

— Il me semble que je ne vous les réclame pas, récrimina-t-il.

— Vous dites : « À Versilov, dix mille provisoirement ». J'entends que l'argent que vous me remettez en soit déduit. C'est une garantie. Et d'ailleurs, je me propose bien de vous le rendre moi-même… Mais pensez-vous que Versilov vienne chez vous à cause de l'argent !

— Je préférerais qu'il vînt pour cela, répondit énigmatiquement le prince.

— Vous parliez de je ne sais quelle liaison qui vous entraîne… Si vous faites allusion à Versilov et à moi, c'est vraiment blessant. Vous lui imputiez tout à l'heure de ne pas être tel qu'il voudrait qu'on fût. Quelle singulière logique ! Sachez qu'en admettant même qu'il ne vive pas selon la vérité, ce n'est pas une raison pour qu'il lui soit interdit de propager la vérité. Propager… propager… C'est vous qui l'avez appelé le « prophète des femmes », en Allemagne, n'est-ce pas ?

— Jamais de la vie !

— Stiébielkov m'a dit que c'était vous.

— Il a menti. Je ne donne de sobriquets à personne. Mais j'entends qu'un propagandiste de la vertu soit vertueux lui-même. Voilà ma logique. Il se peut qu'elle ne soit pas bonne. Ça m'est égal. Je m'y tiens. Je veux que ce soit ainsi. Et ce sera ainsi. Et que personne, personne ne s'arroge le droit de venir me juger chez moi et me morigéner ! Assez ! cria-t-il en secouant une main protestataire… – Ah ! enfin !

La porte s'était ouverte : – Stiébielkov.

III

Il était toujours le même : plastronnant, prétentieux et satisfait. Mais une curiosité fureteuse avivait son œil de dindon ; il semblait qu'il voulût deviner quelque chose à l'examen de nos physionomies. Mais vite son regard s'émoussa et une jovialité épaisse noya ses traits.

— Tout de suite ! lui dit le prince sans le saluer, et il se mit à chercher sur son bureau les paperasses nécessaires à l'opération.

Quant à moi, j'étais encore sous le coup de ses derniers mots. L'allusion à la malhonnêteté de Versilov était si claire qu'elle appelait une réplique. Or devant Stiébielkov il fallait surseoir. Je m'allongeai sur le divan et, avisant un livre, l'ouvris au hasard.

— Biélinsky, tome II. On voit que vous désirez vous instruire…, fis-je d'une voix mal d'aplomb.

Il était très occupé à bousculer ses papiers ; mais, à mes paroles, il se tourna :

— Je vous prie de laisser ce livre, dit-il sèchement.

Cela passait les bornes, du fait surtout de la présence de Stiébielkov ! Et celui-ci souriait d'un sourire rusé et lâche et me désignait furtivement le prince. Je me détournai de ce sot.

— Ne vous fâchez pas, prince. Je vous cède à l'homme de la situation et me retire.

— C’est moi, l’homme de la situation ? bouffonna Stiébielkov en se pointant le doigt sur la poitrine.

— Oui, vous, vous êtes le personnage de premier plan, et vous le savez.

— Non, permettez. Je suis toujours le personnage de second plan. Il y a le premier homme, et il y a le second. Le premier fait quelque chose, et le deuxième prend. Alors, c’est le deuxième qui est le premier, et le premier devient le deuxième. N’est-ce pas ?

— Il se peut. Mais, comme d’habitude, je ne vous comprends pas.

— Non, permettez. En France, il y avait la Révolution et on guillotinait tout le monde. Est venu Napoléon : il prit tout. La Révolution, c’est le premier homme ; Napoléon, le deuxième. Mais alors Napoléon est devenu le premier homme, et la Révolution le deuxième. Vous y êtes ?

Je ferai remarquer que cette évocation de la Révolution française correspondait à une manie qu’il avait et qui m’amusait fort : il s’obstinait à me considérer comme un révolutionnaire.

— Allons, dit le prince.

Et tous deux passèrent dans la pièce voisine. Resté seul, je décidai de lui rendre ses trois cents roubles, dès que Stiébielkov aurait vidé la place. Pourtant j’en avais un besoin extrême.

Pendant dix minutes, nul bruit ne me parvint de la chambre où s’étaient retirés le prince et Stiébielkov. Tout à coup les voix montèrent de ton. Ils parlaient en même temps, et bientôt le prince vociféra. Mais, pour annoncer

quelque visite, un valet parut dans la chambre où je me tenais ; du menton, je lui indiquai la salle de la conférence. Son entrée y rétablit le silence. Le prince reparut, visage soucieux où s'exerçait un sourire d'accueil ; le domestique se hâta vers l'antichambre, et, un instant après, le visiteur entra : hôte considérable.

Je dois dire qu'en dépit qu'il en eût, le prince Serge n'appartenait pas, proprement, à la « haute volée » de Pétersbourg : d'autant plus devait-il apprécier cette visite, – première consécration de rapports pour lesquels il avait fait toutes les avances ; mais visite qui, fâcheusement, le prenait à l'improviste. Et je vis de quel air implorant et vexé il regarda Stiébielkov. Celui-ci ne parut point du tout saisir le sens de ce regard ; loin de disparaître, il se répandit sur le divan, et il se mit à se gratter la tête (signe d'indépendance ?) tout en faisant une mine sérieuse qui était impayable. Moi, sans doute, je savais me tenir en société, – mais quel fut mon étonnement quand je sentis le même regard misérable et hostile se poser sur moi ! Ainsi le prince avait honte de moi comme de Stiébielkov ; il nous mettait au même rang. Cette idée me rendit furieux, je pris sur le divan une position plus stable et me mis à feuilleter le livre de tout à l'heure, l'air tout à fait détaché de ce qui se passait autour de moi. Stiébielkov, au contraire, ouvrit largement les yeux et prit un masque d'attention : il estimait déférer ainsi aux règles du savoir-vivre. Une ou deux fois, le nouveau venu nous regarda l'un et l'autre.

Ils échangèrent d'abord des nouvelles de leurs proches. Ce monsieur avait connu jadis la mère du prince, laquelle était de très bonne famille. À maints indices et malgré la courtoisie et l'apparente bonhomie de ses manières, l'hôte apparaissait plein de superbe : il considérait qu'il faisait

grand honneur à quelqu'un en lui rendant visite. S'ils eussent été seul à seul, le prince, j'en suis sûr, se serait montré plus digne ; mais notre malencontreuse présence le déprimait : il était trop aimable, et sa mine égarée trahissait son malaise.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'on annonça encore un visiteur et, comme par un fait exprès, un visiteur lui aussi très compromettant. Je le connaissais de vue et j'avais beaucoup entendu parler de lui ; il ne me connaissait pas. C'était un beau garçon de vingt-trois ans, fort élégant, de bonne famille, mais de très mauvaise société. L'année précédente, il faisait partie d'un des plus aristocratiques régiments de la garde : il avait été forcé de donner sa démission ; ses parents avaient, par voie de presse, avisé le public qu'ils ne répondaient pas de ses dettes. Quant à lui, il continuait à faire la fête, empruntait l'argent à dix pour cent par mois, jouait dans les tripots et dépensait des sommes folles pour une française à la mode. Un soir récent, il avait gagné douze mille roubles. Il était très lié avec le prince, et souvent on les voyait installés au même tapis vert. Quand même, le prince tressaillit en le voyant. Ce jeune homme était partout comme chez lui et laissait fluer tout ce qui lui passait par la tête.

Il interrompit immédiatement leur conversation, et, avant même de s'asseoir, se mit à parler du jeu de la veille.

— Il me semble que vous y étiez aussi ? dit-il, s'adressant à l'hôte important.

Et sur le démenti d'un geste :

— Ah ! pardon, je vous prenais pour quelqu'un de la bande.

— Alexis Vladimirovitch Darzan, Hippolyte Alexandrovitch Nastchokine…, présenta très vivement le prince.

Et, en effet, on pouvait, malgré tout, présenter ce fils de famille… Nous, on ne nous avait pas présentés ; nous restions condamnés à nous morfondre dans nos coins. Je restai coi ; mais Stiébielkov, maintenant, s'agitait, souriait gaiement dans la direction du jeune homme et même menaçait de parler. La scène prenait un tour amusant.

— Je vous rencontrais souvent, l'année dernière, chez la comtesse Vériguine, dit Darzan.

— Je me le rappelle ; mais alors vous étiez, il me semble, en uniforme, dit doucement Nastchokine.

— Oui, en uniforme ; mais grâce… Tiens, Stiébielkov ! Que diable faites-vous là ?… Oui, précisément, grâce à ces messieurs, je ne suis plus en uniforme, fit-il en montrant Stiébielkov, et il sourit.

Stiébielkov prit sans doute ces paroles pour une amabilité, et son rire fit grelotter les vitres. Le prince rougit et, pour faire dévier la conversation, adressa une question quelconque à Nastchokine. Darzan s'était approché de Stiébielkov et lui parlait avec chaleur, mais à mi-voix.

— Si je ne me trompe, vous avez connu à l'étranger Catherine Nicolaïevna Akhmakov ? demanda au prince le monsieur gourmé.

— Je l'ai connue.

— On dit qu'elle épouse le baron Bioring.

— Autant dire que c'est fait ! cria Darzan.

— Vous… savez cela de source autorisée, demanda à Nastchokine le prince, manifestement ému.

— On ma l'a dit, et il me semble que ce sujet défraye déjà la chronique. Cependant je ne sais rien de positif…

— Aucun doute à avoir ! interrompit Darzan. Doubassov m'a parlé de ça hier. Il est toujours le premier à connaître les nouvelles de ce genre. Et le prince aussi devait savoir à quoi s'en tenir.

Nastchokine attendit que Darzan eût fini, puis, s'adressant de nouveau au prince :

— Maintenant, on la voit rarement dans le monde.

— Le mois dernier, son père était malade, expliqua sèchement le prince.

— Il paraît que c'est une dame à aventures ! fit tout à coup Darzan.

Je me dressai.

— J'ai l'honneur de connaître personnellement Catherine Nicolaïevna. Je crois de mon devoir de témoigner que tous ces traits scandaleux sont d'infâmes calomnies… inventées par ceux… qui ont essayé et n'ont pas réussi…

Sur cette péroraison imbécile, je me tus, haussé sur mes ergots et regardant mes auditeurs avec un visage enflammé. Ils se retournèrent vers moi ; Stiébielkov éclata de rire ; Darzan était ébahi.

— Arcade Macarovitch Dolgorouki, dit le prince à Darzan, en me désignant d'un geste découragé.

— Ah ! croyez, *prince*, me dit Darzan, je n'ai rien inventé. S'il y a des bruits qui courent, ce n'est certes pas moi qui leur ai lâché la bride.

— Eh ! ce n'est pas à vous que je parle, répliquai-je.

Mais que Darzan m'eût donné du « prince. », cela avait déchaîné le rire de Stiébielkov. Toujours ce nom infernal de Dolgorouki ! Et, pour la première fois de ma vie, j'eus la sottise (j'en rougis encore) de ne pas proclamer que j'étais Dolgorouki tout court. Darzan promenait un regard étonné, de Stiébielkov mugissant à moi qui restais là tout pantois.

Et, sans transition, interpellant le prince Serge :

— Quel joli minois je viens de rencontrer dans l'escalier !

— Vraiment… je ne sais pas… répondit le prince en rougissant.

— Qui donc le saura ? ricana Darzan.

Cependant, c'est… ce pourrait être…, balbutia le prince.

— Oui… précisément, c'était sa sœur, Elisabeth Macarovna, émit Stiébielkov en me désignant. Moi aussi, je l'ai rencontrée, il n'y a pas longtemps.

— Ah ! en effet ! approuva le prince, mais, cette fois, d'un air calme ; ce doit être Elisabeth Macarovna, l'amie d'Anna Théodorovna Stolbéiev, chez qui je vis maintenant. Sans doute a-t-elle fait aujourd'hui une visite à Daria Onésimovna, à qui Anna Théodorovna, en partant, a confié la maison…

C'était exact. Cette Daria Onésimovna était la mère de la pauvre Olia dont j'ai dit la fin lugubre. Tatiana Pavlovna, qui l'avait d'abord recueillie, l'avait dirigée sur Mme Stolbéiev. Je savais fort bien que Lise voyait Mme Stolbéiev, et de temps en temps faisait une visite à Daria Onésimovna que tous nous aimions.

Malgré le commentaire du prince, j'étais fort déconcerté. Par bonheur, Nastchokine se levait pour partir. Un instant après, Darzan prit congé à son tour, non sans avoir donné au prince rendez-vous pour le lendemain, dans quelque tripot. Il m'avait à peine salué. Dès que nous fûmes seuls, Stiébielkov sauta sur ses pieds, s'arrêta au milieu de la chambre, puis levant le doigt.

— La semaine dernière, ce gaillard a souscrit un billet à ordre, sur lequel il a mis lui-même l'endos d'Avrianov. Le billet existe. Seulement, ce n'est pas admis, c'est criminel… Huit mille…

— Et, sans doute, vous avez chez vous ce billet ?

— Chez moi, la banque ; chez moi, le *mont-de-piété ;* mais pas le billet. Vous savez ce que c'est, à Paris, le *mont-de-piété ?* C'est le pain pour les pauvres. Chez moi, le *mont-de-piété*…

Le prince, qui rentrait dans la chambre, s'arrêta et, brutalement :

— Que faites-vous ici ? Pourquoi êtes-vous resté ?

— Ah ! fit Stiébielkov en clignant des yeux. Quoi donc ?… Est-ce que…

— Non, non, et non ! cria le prince en frappant du pied. Je vous dis.

— Ah ! si c'est comme ça, alors c'est comme ça… Seulement ça ne se passera pas comme ça !

Tête et dos courbés, il sortit. Le prince accompagna sa retraite d'un :

— Sachez, monsieur, que je ne vous crains pas !

Il était très énervé. Il voulait s'asseoir, mais, s'avisant de ma présence, il resta debout, et son regard exprimait : « Eh bien, et toi, pourquoi restes-tu ici ? »

— Moi, prince…, commençai-je.

— Vraiment, je n'ai pas le temps, Arcade Macarovitch. Il faut que je sorte.

— Un moment, prince. J'ai à vous dire une chose très importante. Et, d'abord, reprenez vos trois cents roubles.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Tout ce qui s'est passé et ce que vous avez dit de Versilov… et enfin, votre ton… en un mot, je ne puis accepter.

— Pourtant, un mois entier, vous avez *accepté*.

Il s'assit sur une chaise. J'étais debout près de la table. D'une main, je froissais Biélinsky ; de l'autre, je tenais mon chapeau.

— J'avais d'autres sentiments. Aujourd'hui, je ne puis pas !

— Tout simplement, vous n'avez pas réussi à vous signaler, et c'est pourquoi, vous vous fâchez… Je vous prierais de laisser ce livre.

— Que signifie : « Vous n'avez pas réussi à vous signaler ?… » Et comment avez-vous pu, devant ces hôtes, me traiter presque comme Stiébielkov ?

— Ah ! voilà donc le point délicat, sourit-il ironiquement. Et, de plus, vous étiez confus que Darzan vous eût appelé « prince ».

— Je ne comprends pas… Votre titre de prince, je ne me baisserais même pas pour le ramasser.

— On sait… on sait… Est-ce assez ridicule, votre sortie furieuse en faveur de Mme Akhmakov !… Laissez ce livre.

— Que signifie… ?

— Laissez ce livre ! hurla-t-il en se dressant à demi comme pour me sauter à la gorge.

— Voilà qui est trop fort ! Je m'en vais…

Je n'avais pas encore traversé le salon, qu'il me criait de son cabinet :

— Arcade Macarovitch, revenez ! re-ve-nez ! revenez immédiatement !

Et comme je ne m'arrêtais pas, il me rejoignit, m'attrapa par le bras et m'entraîna dans le cabinet. Je ne résistai pas.

— Prenez, dit-il, pâle d'émotion en me tendant les trois cents roubles que j'avais jetés. Prenez ! il faut que vous preniez… Autrement… nous… autrement…

— Prince, comment voulez-vous… ?

— Eh bien, quoi ! je vous demande pardon, là ! Pardonnez-moi…

— Prince, je vous aimais… et si vous…

Je pris. Ses lèvres tremblaient.

— Je vois, prince, que ce drôle vous a terriblement énervé… Mais je ne prendrai que si nous nous embrassons, comme à la fin des querelles passées…

— En voilà des tendresses ! marmonna-t-il en souriant, confus ; et il s'inclina, m'embrassa.

Je tressaillis : dans son visage je lisais nettement une expression de dégoût.

— Au moins, vous a-t-il apporté de l'argent ?

— Eh ! qu'importe ? Oui, il en a apporté.

— Prince, nous étions amis… Et enfin, Versilov…

— Bien, bien.

— Et enfin, vraiment, ces trois cents roubles, je ne sais encore si…

Je les tenais à la main.

— Prenez, p-r-r-r-enez, sourit-il de nouveau, mais d'un sourire qui luisait mauvaisement.

Je les pris… parce que je l'aimais.

CHAPITRE III

I

Il n’était pas encore une heure après midi quand je quittai le prince. Je me dirigeai – devinera-t-on chez qui ? – chez Stiébielkov ! J’avais reçu de lui, la veille, une lettre assez énigmatique où il me priait d’être chez lui à deux heures, « pour communication de choses très intéressantes ». Or, chez le prince, il n’avait fait nulle allusion à cette lettre, discrétion qui m’intriguait. Que pouvait-il bien y avoir de commun entre nous ? À la vérité, je m’étais adressé à lui quinze jours avant, en vue d’un emprunt ; mais, aux premières difficultés touchant les conditions de l’affaire, sourd à ses objurgations j’avais fait claquer la porte entre nous et avais eu recours aux finances du prince Serge.

Stiébielkov vivait dans un hôtel particulier. Beau meuble, domestiques des deux sexes, gouvernante mûre. J’entrai avec colère.

— Mon cher, commençai-je, que signifie cette lettre ? Je n’admets pas de correspondance entre moi et vous. Et d’abord, pourquoi ne m’avez-vous pas dit tout à l’heure de quoi il s’agissait ? Vous m’aviez sous la main.

— Et vous, pourquoi vous êtes-vous tu aussi et n’avez-vous rien demandé ? me dit-il avec un sourire satisfait.

— Parce que ce n’est pas moi qui ai besoin de vous, mais vous de moi.

— Alors, pourquoi êtes-vous venu chez moi ? fit-il, en se trémoussant de plaisir…

Je fis un pas vers la porte, mais il me retint par l’épaule.

— Non, non… je plaisantais. Une affaire très importante ! vous verrez vous-même…

Nous nous assîmes l’un en face de l’autre à son vaste bureau. Il sourit finement et leva le doigt.

— S’il vous plaît, sans faux-fuyants, ambages et allégories, et surtout sans lever le doigt ! Droit au but… Sinon je m’en vais, criai-je.

— Vous êtes… fier, prononça-t-il en se penchant vers moi et en fronçant son front de rides circonflexes.

— Avec vous, il le faut !

— Vous… avez pris aujourd’hui trois cents roubles chez le prince. J’ai de l’argent. Le mien est meilleur.

— D’où savez-vous que j’ai emprunté ? m’étonnai-je. Est-ce lui qui vous l’a dit ?

— Oui, il me l’a dit ; mais ne vous inquiétez pas : c’était comme ça, par hasard, pas exprès. Et pourtant il n’était pas nécessaire que vous vous adressiez à lui. Aux amis je prête de grosses sommes.

— Est-ce que le prince serait de vos amis ? Vous doit-il beaucoup ?

— Il me doit… beaucoup.

— Il vous paiera, il attend un héritage…

— Son héritage… peuh ! À vous, je vous prêterai sans intérêt.

— Pourquoi cette faveur, ricanai-je.

— Vous en êtes digne.

Derechef il s'inclinait vers moi et haussait l'index.

— Stiébielkov ! pas de doigt ! ou je file.

— Écoutez… Il peut se marier avec Anna Andréievna !

Disant, il clignait de l'œil.

— Écoutez, Stiébielkov. La conversation devient déjà scandaleuse… Comment osez-vous prononcer le nom d'Anna Andréievna ?

— Hé ! vous fâchez pas ! Pas d'orgueil ! Attendez un peu et écoutez. Il sera toujours temps de redevenir orgueilleux. Vous connaissez Anna Andréievna ? Vous savez que le prince peut l'épouser ?

— Je n'en ai jamais parlé avec le prince. Je sais seulement que cette idée est du vieux prince Sokolski, lequel, pour le moment, est malade. Je n'ai aucun rôle dans cette histoire. Et maintenant, deux renseignements : 1° pourquoi m'avez-vous parlé de cela ? 2° le prince vous en a-t-il parlé, à vous ?

— Ce n'est pas lui qui me parle : il ne veut rien me dire ; c'est moi qui lui parle : et il ne veut pas m'entendre. Récemment il a crié comme un diable.

— Je l'approuve.

— Le vieux prince Sokolski dotera richement Anna Andréievna : elle lui plaît. Alors, le fiancé, prince Sokolski, me rendra tout l'argent ; il me payera aussi la dette immatérielle.

— Et en quoi vous suis-je nécessaire, moi ?

— Vous êtes en relations avec eux. Vous pouvez savoir tout.

— Tout… Et, par exemple… ?

— Veut-il, le prince ? Veut-elle, Anna Andréievna ? Veut-il, le vieux ?

— Et vous osez me proposer d'être, moyennant finance, votre espion !

— Ne soyez pas fier, ne soyez pas fier ! encore un peu de patience. Cinq minutes… Il faut que je sache, bientôt, bientôt parce que… parce que bientôt, ce sera peut-être déjà bien tard. Avez-vous remarqué, comme il a avalé la pilule quand l'officier a parlé du baron et de Mme Akhmakov ?

J'avais honte d'écouter encore, mais ma curiosité était éveillée.

— Et quel espoir peut avoir le prince, concernant Catherine Nicolaïevna ?

— Aucun, mais il est furieux.

— C'est faux !

— Il est furieux. Sur le point Akhmakov, il perd la partie. Seule ressource : Anna Andréievna. Je vous donnerai deux mille roubles, sans intérêts et sans effets.

Et il se renversa avec ampleur sur le dossier du fauteuil et ouvrit large les yeux.

— Vous avez des fournisseurs coûteux. Il faut de l'argent, de l'argent, de l'argent. Mon argent est meilleur que le sien. Je donnerai plus de deux mille !

— Mais pourquoi, pourquoi diable ?

— Pour que vous n'empêchiez pas.

— Mais je ne m'occupe de rien ! criai-je.

— Je sais que vous vous taisez. C'est bien.

— Trêve d'approbation ! Quand je désirerais que ce mariage se conclût, je continuerais à ne m'en pas mêler. Ce ne serait pas convenable…

— Ah ! vous croyez. Pas convenable…, fit-il, et son doigt s'érigea… Pas convenable… Ah, ah, ah, ah ! Je comprends ; mais, du moins, vous n'élèverez pas d'obstacle ?

Il cligna des yeux effrontés, supposant chez moi quelque hypocrite calcul.

— Anna Andréievna est, en somme, une sœur pour vous…

— Pas un mot là-dessus ! Et, d'une façon générale, veuillez vous taire en ce qui concerne Anna Andréievna.

— Plus qu'un moment… Écoutez. Il recevra de l'argent, et on sera tous garantis, proféra Stiébielkov avec importance, tous, *tous*… Vous suivez ?

— Alors vous pensez que j'accepterai son argent ?

— Vous l'acceptez déjà.

— Je prends le mien.

— Le vôtre ?

— Celui de Versilov, si vous voulez. Il doit à Versilov vingt mille roubles.

— À Versilov, non à vous.

— Versilov est mon père.

— Non. Vous êtes Dolgorouki, et pas Versilov.

— C'est la même chose. Assez ! Et vous m'avez dérangé pour ces niaiseries ?

— Est-ce qu'en effet vous ne comprendriez pas ? Le faites-vous exprès ou non ? Je dis qu'on sera tous garantis, tous, tous. Seulement il faut que vous n'empêchiez pas.

— Vous êtes fou, je pense. Qu'avez-vous à ressasser votre « tous » ? Il garantira Versilov, quoi…

— Vous n'êtes pas seul avec Versilov : il y a encore quelqu'un. Anna Andréievna est votre sœur… comme *Elisabeth Macarovna*.

Son regard se salit encore.

Il reprit :

— Vous ne comprenez pas ? tant mieux ! C'est bien, c'est très bien que vous ne compreniez pas. Très louable… Si, en effet, vous ne comprenez pas…

— Allez au diable avec vos calembredaines, fou ! criai-je en prenant le chapeau.

— Ce ne sont pas calembredaines. Alors… ça va ? Vous reviendrez, vous savez.

— Non.

— Vous reviendrez, et alors… alors nous aurons une autre conversation. Deux mille ! rappelez-vous.

II

Dans la rue, je consultai inquiètement ma montre : pas encore deux heures. Une heure à attendre. Comment occuper, ce temps-là, mon impatient loisir ?… Soit, – j'irais voir Anna Andréievna Versilov, ma sœur.

Ces derniers temps, je me rendais assez souvent chez elle. Chaque fois, elle fixait elle-même la date de ma visite suivante. Et, toujours, quand j'entrais, elle feignait un peu d'étonnement, comme à une visite inopinée. J'avais remarqué maintes fois ce trait de son caractère.

Elle vivait chez Mme Fanariotov, sa grand-mère (Versilov ne donnait rien pour son entretien), où elle occupait deux chambres à part. J'entrais chez elle ou en sortais sans jamais rencontrer aucun Fanariotov. Elle recevait qui elle voulait, et employait son temps à sa guise. Il est vrai qu'elle avait déjà vingt-deux ans. Depuis un an, elle avait presque cessé de fréquenter dans le monde, bien que Mme Fanariotov ne lésinât pas sur les dépenses de sa petite-fille. Il me plaisait de la voir toujours dans les toilettes les plus modestes, et toujours occupée : livre ou menu travail manuel. Elle avait de l'austérité dans la mine, était peu causeuse, parlait avec gravité, – et savait très bien écouter, art que j'ignore. Quand je lui disais que, malgré la différence des lignes, l'expression

de son visage me rappelait Versilov, elle rougissait. Elle rougissait souvent, mais à peine, à peine, et j'aimais beaucoup cette particularité de physionomie. Elle était instruite, avait beaucoup plus de lecture que moi. Il m'arrivait de causer avec elle du prince Serge, et sur ce thème elle m'écoutait volontiers, sans, d'ailleurs, me poser de question. Quant à l'éventualité d'un mariage entre eux, c'est là un sujet, et non le seul, que je n'osais aborder. Devant elle je n'appelais jamais Versilov par son nom, mais toujours André Pétrovitch. De ma parenté avec elle, nous ne parlions pas, fût-ce allusivement, et parfois me venait en tête cette idée absurde que peut-être elle ignorait cette parenté, tant sa réserve était stricte.

III

Je trouvai auprès d'elle Lise. Je savais qu'elles se connaissaient, s'étant rencontrées au berceau du nourrisson. (De cette fantaisie qu'avait eue la fière Anna Andréievna de voir l'enfant, je parlerai peut-être plus tard.) Pourtant je fus surpris, et agréablement, qu'elle eût invité Lise à lui rendre visite. Sur la table et sur leurs genoux s'étalait une robe d'Anna Andréievna, fort belle, mais point toute neuve, qu'il s'agissait de transformer. Lise était experte à ces besognes, et c'est pourquoi se tenait ce solennel conseil des « femmes sages ». Je me rappelai Versilov et souris. J'étais en disposition d'esprit excellente.

— Vous êtes très gai aujourd'hui : c'est charmant, dit Anna Andréievna.

— Lise sait combien je suis désagréable quand je ne suis pas gai…

— Peut-être Anna Andréievna le sait-elle aussi, remarqua Lise.

— Et que faites-vous maintenant ? s'enquit Anna Andréievna.

— Présentement, je suis, comme vous voyez, assis à cette place, et je me demande pourquoi il m'est toujours plus agréable de vous trouver avec un livre qu'avec un ouvrage de couture. Vraiment le travail manuel ne vous sied pas. Sur ce point je suis de l'avis d'André Pétrovitch.

— Vous ne vous décidez pas à entrer à l'Université ?

— Je vous suis très reconnaissant de n'avoir pas oublié nos conversations, c'est-à-dire d'avoir pensé à moi. En ce qui concerne l'Université, je ne suis pas encore bien fixé. D'ailleurs, je poursuis mon but.

— En d'autres termes, il a son secret, commenta Lise.

— Cesse de plaisanter, Lise. Un homme fort distingué me disait récemment que, dans notre mouvement progressiste de ces cinq derniers lustres, on a vu à plein notre horrible ignorance. À qui incombe-t-elle, qu'à nos Universités ?

— Ce doit être papa qui a dit cela. Tu répètes souvent ses idées.

— Lise, ne me supposes-tu pas quelque esprit ?

— Eh ! ce n'est pas déjà si commun de savoir écouter les paroles des gens d'esprit et de se les rappeler à propos, dit pour ma défense Anna Andréievna.

— Précisément, Anna Andréievna, repris-je avec chaleur. Qui se désintéresse de la Russie n'est pas un citoyen ! Nous avons supporté l'invasion tatare et deux siècles d'esclavage, parce que sans doute le tatar et l'esclavage étaient de notre goût. Maintenant qu'on nous a lotis de la liberté, il faut la supporter. En serons-nous capables ? sera-t-elle de notre goût ? Question.

Lise jeta un regard rapide à Anna Andréievna et celle-ci aussitôt baissa les yeux et se mit à chercher quelque chose autour d'elle. Lise aussi se composait un maintien ; mais nos regards se rencontrèrent : elle pouffa. Je m'enflammai.

— Lise, tu es extraordinaire !

— Pardonne-moi, fit-elle en cessant de rire et presque avec tristesse, j'ai dans la tête Dieu sait quoi…

Et, en effet, des larmes tremblaient dans sa voix. Horriblement confus, je pris sa main.

— Vous êtes très bon, observa doucement Anna Andréievna, me voyant baiser la main de Lise.

— Je suis heureux, Lise, de te voir joyeuse. Anna Andréievna, croirez-vous que, depuis quelques jours, elle a toujours, quand je la rencontre, un regard étrange, un regard où semble vaciller une inquiétude : « A-t-il appris quelque chose ? tout va-t-il bien ? »

Anna Andréievna la regardait. Je me rendis bien compte qu'elles se connaissaient mieux que je ne l'avais supposé d'abord, et cette pensée me fut lénifiante.

— Vous avez dit tout à l'heure que je suis bon : je ne sais. Mais, chez vous, je me sens meilleur…

— Et moi je suis très heureuse, de vous entendre parler ainsi, me répondit-elle de son doux contralto.

— Que fait notre malade ? demandai-je.

— Oh ! il va beaucoup mieux. Il se lève. Hier et aujourd'hui il s'est promené en voiture. Je vois qu'encore aujourd'hui vous ne lui avez pas fait de visite. Vous voir lui eût pourtant été un plaisir.

— Je suis coupable envers lui. Mais maintenant c'est vous qui le soignez. Comme un grand inconstant qu'il est, il m'a remplacé par vous… C'est chez le prince Serge Pétrovitch que j'ai été.

Elle fit une moue : peut-être ma plaisanterie était-elle de mauvais goût…

— À propos, Lise, tu t'es présentée tout à l'heure chez Daria Onésimovna ?

— Oui… Mais je croyais que tu allais tous les jours chez le prince malade ? demanda-t-elle comme pour dire quelque chose.

— J'y vais, mais je dois avouer que, la porte franchie, je tourne à gauche.

— Le prince à remarqué que vous alliez souvent présenter vos hommages à Catherine Nicolaïevna : il l'a dit hier, en riant, dit Anna Andréievna.

— De quoi a-t-il ri ?

— Il a plaisanté, vous savez. Il disait : « Ma foi, il faut croire qu'une belle personne ne produit pas toujours sur un

jeune homme une impression répulsive… » Vous savez, il a dit cela comme…

— Ce n'est pas lui qui a dit cela, – c'est vous !

— Moi ? Pourquoi donc ?… C'est bel et bien lui, lui tout seul.

— Eh bien… et si cette belle fait attention à ce jeune homme, malgré son peu d'importance, et tant de timidité, et trop de candeur, et si elle lui donne le pas sur sa cour de soupirants ? hein ? les interpellai-je avec une hardiesse imbécile.

— C'est trop beau ! Tu te perdras ! dit Lise, rieuse.

— Je me perdrai ? criai-je… Non, je ne me perdrai pas. Que sur ma route je rencontre la femme, elle me suivra. On ne me barre pas la route impunément…

Lise, depuis, m'a dit se rappeler que j'avais lancé cette proclamation très sérieusement et comme en en pesant les termes, et, tout ensemble, « si drôlement, qu'on ne pouvait se retenir ». En effet, Anna Andréievna ne parvint pas à se contraindre.

— Riez, riez de moi, exclamai-je, j'en ai encore de la joie. Car j'aime votre rire, Anna Andréievna. Chez vous il y a une faculté qui m'enchante : vous vous taisez, le visage placide, et puis vous éclatez d'un rire qu'on n'eût pu prévoir une seconde auparavant. J'ai connu à Moscou une dame que j'observais parfois à la dérobée : elle était presque aussi belle que vous, mais elle ne savait pas rire ainsi, et elle perdait son charme dans la circonstance même où le vôtre s'exalte… Il y a longtemps que je voulais vous dire cela.

(Je créais de toutes pièces la dame de Moscou, dans mon souci de faire plaisir à celle de Pétersbourg.)

— On jurerait, dit-elle avec un gentil sourire, que vous êtes, ces temps-ci, sous l'influence de quelque belle personne… À propos, tout récemment encore vous vous exprimiez de la façon la plus sévère sur le compte de Catherine Nicolaïevna…

— Je m'exprimais mal. J'étais dupe d'un mensonge qui la présentait comme l'ennemie d'André Pétrovitch. On le calomniait, lui aussi, en prétendant qu'il l'aimait, qu'il lui avait offert je ne sais quoi… sa main ? son cœur ? Autre infamie : des gens imputent à cette femme : 1° d'avoir promis au prince Serge Pétrovitch de l'épouser dès qu'elle serait veuve ; 2° de n'avoir pas tenu cette promesse. Or, je sais, de source certaine, que c'est faux ou, plus exactement, que c'était une plaisanterie. Un jour, à l'étranger, elle lui a dit, mais par jeu : « … Peut-être dans l'avenir ! » Parole en l'air, de quoi il n'y avait rien à inférer. Le prince ne pouvait accorder de crédit à un engagement de cette sorte. Et il ne se soucia pas de lui en accorder. Ses idées, me semble-t-il, sont un peu différentes ! Et, il n'y a pas longtemps, chez lui, comme Nastchokine donnait pour probable le mariage de Catherine Nicolaïevna avec le baron Bioring, il a pris cette nouvelle le mieux du monde.

— Chez lui ? Nastchokine était chez lui ? s'enquit Anna Andréievna.

— Nastchokine lui-même. Un homme tout à fait distingué…

— Et Nastchokine lui parlait de ce mariage avec Bioring ?

— Pas précisément de ce mariage, mais de sa possibilité… Il disait se faire l'écho de bruits en circulation. Quant à moi, je suis sûr que c'est un conte.

Anna Andréievna réfléchit et se pencha sur l'étoffe toujours étalée.

— J'aime le prince Serge Pétrovitch, complétai-je avec chaleur. Il a ses défauts, sans doute, et je n'ai pas été sans lui en faire reproche ; mais ses défauts mêmes sont d'une âme noble. Aujourd'hui encore, nous avons failli nous quereller pour une idée : il professe que pour avoir le droit d'exalter la vertu, il faut être irréprochable. Exigence illogique, mais qui marque un cœur noble… Ah ! quelle heure est-il ? dis-je tout à coup en jetant un regard vers le cadran.

— Trois heures moins dix.

Tout le temps que j'avais parlé du prince elle m'avait regardé en dessous, avec un sourire malin, mais charmant. Elle savait pourquoi je le louais ainsi. Lise écoutait, la tête penchée sur son ouvrage ; depuis longtemps elle n'était pas intervenue dans la conversation.

Précipitamment je prenais congé.

— Vous avez peur d'être en retard ?

— Oui… Non… Cependant, je suis en retard, mais n'importe ! Un mot seulement, Anna Andréievna, commençai-je, ému : je ne puis ne pas vous le dire aujourd'hui ! Bien des fois déjà j'ai béni votre bonté et cette délicatesse qui vous a fait m'inviter à venir vous voir. Dans votre chambre, je me sens comme purifié ; je sors de chez vous meilleur. Près de vous, non seulement je ne puis exprimer un mauvais sentiment, – je ne pourrais même le

ressentir. Et quand, en votre présence, je me rappelle quelqu'une de mes bassesses, je rougis en mon âme. Sachez aussi qu'il me fut agréable de rencontrer ma sœur chez vous, aujourd'hui… Vous avez montré quelque chose de si fraternel, si vous me permettez déjà de rompre la glace, que moi…

Mais déjà se rosissait son pâle visage. Elle s'effarait, et, m'interrompant :

— Croyez que je sais apprécier comme il convient vos sentiments… Je les avais compris sans paroles… et depuis longtemps…

Elle s'arrêta, confuse, et me serra la main. Tout à coup, Lise me tira doucement par la manche. Je saluai, sortis. Mais, dans l'autre chambre, Lise me rejoignit.

IV

— Lise, pourquoi m'as-tu tiré par la manche ?

— Elle est méchante, rusée, elle ne mérite pas… Elle tient à toi pour les renseignements que tu lui donnes, murmura-t-elle dans un chuchotement vindicatif.

Je ne lui avais jamais vu tel visage.

— Lise, qu'as-tu ?… C'est une si charmante fille.

— Ah !… Alors c'est moi qui ne vaux rien.

— Mais qu'as-tu ?

— Et, en effet, je suis très mauvaise. Elle est sans doute la meilleure des jeunes filles, et moi, la pire. Assez ! laissons

cela… Écoute : maman te fait dire par moi « ce qu'elle n'ose pas dire elle-même ». Ainsi s'est-elle exprimée. Cher Arcade ! cesse de jouer, cher, je t'en supplie, maman aussi…

— Lise, je sais moi-même, mais… je sais, j'ai fait preuve d'un misérable manque de caractère, mais… ce sont des enfantillages, pas plus ! Vois-tu, j'ai fait des dettes comme un sot, et je veux maintenant me rattraper pour rendre. On peut gagner. Jusqu'ici j'ai joué au hasard, niaisement. Maintenant, je tremblerai pour chaque rouble jeté sur le tapis, et je ne l'y jetterai qu'à bon escient. Il faudrait que je ne fusse pas moi pour ne pas gagner. Je n'ai pas encore la passion du jeu. Je ne l'acquerrai pas. Je saurai me retirer quand il me plaira. Je me libérerai de mes dettes, et alors je serai entièrement à vous. Dis à maman que je ne vous quitterai jamais…

— Ces trois cents roubles de ce matin…

— Comment sais-tu… ? dis-je en tremblant.

— Daria Onésimovna a tout entendu…

Tout à coup, elle souleva une portière et me poussa dans la petite chambre octogone à pourtour de baies, que l'on appelait « la lanterne » ; et j'entendis dans la cour une voix qui m'était familière et un tintement connu d'éperons.

— Le prince Serge, chuchotai-je.

— Oui, c'est lui, murmura-t-elle.

— Pourquoi si émue ?

— Comme ça… Mais pour rien au monde je ne veux qu'il me rencontre.

— Tiens, tiens… Ne te ferait-il pas la cour, dis-je en souriant.

— Sortons, je t'accompagne.

— As-tu dit adieu, là-bas ?

— Oui. Ma pelisse est dans l'antichambre.

Nous sortîmes. Dans l'escalier je fus frappé d'une idée.

— Sais-tu, Lise, il est peut-être venu la demander en mariage ?

— Non… Il ne fera pas de demande.

— Tu ne sais pas, Lise, eh bien, je l'aime, ce Serge. Je viens de me quereller avec lui ; mais je te jure que je l'aime et que je lui souhaite de réussir. Nous nous sommes réconciliés. Quand nous sommes heureux, nous sommes si bons… Vois-tu, il y a en lui de nobles pensées, ou, du moins, un terrain propice à leur croissance. Entre les mains d'une fille comme Anna Versilov, si ferme, si avisée, il serait bon et heureux. Il est dommage, que je sois si pressé. Mais nous ferons tout de même quelques pas ensemble.

— Non, va, je rentrerai bien toute seule à la maison. Tu viendras dîner ?

— Oui, j'irai, j'irai, comme je l'ai promis. Écoute, Lise : un drôle immonde entre plusieurs, un certain Stiébielkov, a sur ses affaires une influence néfaste. Des histoires d'effets de commerce, etc. En un mot il le tient sous sa dépendance. Or, cet individu lui prône, comme une solution aux difficultés financières, le mariage avec Anna Andréievna. Il serait loyal qu'on la prévînt. Elle décidera ensuite en connaissance de cause. Elle refusera… Qu'en penses-tu ?

— Adieu, je n’ai pas le temps…

Et dans son regard je vis brusquement luire tant de haine, que je m’écriai :

— Lise, ma chérie, pourquoi ?

— Ce n’est pas contre toi… Surtout, ne joue pas !

— Ah ! tu y penses toujours… Soit, – je ne jouerai plus.

— Tu as dit tout à l’heure : « Quand nous sommes heureux… » Alors, tu es très heureux ?

— Très, Lise, très ! Mon Dieu, mais il est déjà trois heures passé ! Au revoir, petite Lise, Lisette, ma chérie. Est-ce qu’on peut faire attendre une femme ? Est-ce permis ?

— C’est un rendez-vous ? sourit Lise, d’un sourire éteint.

— Donne-moi ta petite main, pour le bonheur !

— Pour le bonheur ? ma main ? à aucun prix !

Elle s’éloigna, rapidement. Je me jetai dans mon traîneau.

Oui, oui, c’était ce « bonheur » qui faisait que, comme une taupe, je ne voyais rien en dehors de moi.

CHAPITRE IV

I

J'hésite maintenant à raconter. Il y a longtemps que tout cela est passé, et aujourd'hui ce me semble un mirage. Comment une telle femme eût-elle donné un rendez-vous à l'assez ignoble gamin que j'étais alors ? – Je venais de quitter Lise et filais grand train, tout en me demandant si ma raison ne déménageait pas. L'idée que cette femme pût m'avoir fixé un « rendez-vous » était folle. Eh bien ! plus elle me paraissait folle, plus j'y croyais.

« Demain, à trois heures, je serai chez Tatiana Pavlovna », – et c'était tout. Mais d'abord, dans son propre appartement, j'avais toujours été reçu seul, et rien ne s'opposait à ce qu'elle m'y dît tout ce qu'elle eût jugé à propos : pourquoi donc avoir eu recours à Tatiana Pavlovna ? Autre question : Tatiana Pavlovna sera-t-elle chez elle ou non ? S'il s'agit d'un *rendez-vous,* Tatiana Pavlovna sera absente. Et, dès lors, on devait admettre qu'elle avait fait à Tatiana ses confidences. Ainsi, Tatiana serait dans le secret ? Hypothèse qui me paraissait absurde, quelque peu impudique, presque brutale.

Et, enfin, elle avait pu avoir le désir de venir chez Tatiana Pavlovna et me l'avait communiqué sans intention mystérieuse, – et abusivement j'amplifiais le sens de paroles si simples… Le fait est qu'elle les avait dites avec un calme

parfait et à l’issue d’une séance très ennuyeuse au cours de laquelle je m’étais tenu assis dans mon coin, mâchant ma langue et ne sachant que dire. Et elle m’avait vu partir sans manifester nul regret.

Ces réflexions passaient en tohu-bohu dans ma tête. Pour m’y soustraire, je décrétai que j’entrerais, sonnerais et que je demanderais à la bonne : « Tatiana Pavlovna est-elle chez elle ? » Son absence signifiera : « un rendez-vous ». Mais je ne doutais pas, je ne doutais pas !

J’avais vivement grimpé l’escalier. Devant la porte, toute appréhension disparut : « qu’il arrive n’importe quoi, ça m’est égal ; mais que je sache à quoi m’en tenir »… La servante avait ouvert. Avec son flegme crispant, elle nasilla que Tatiana Pavlovna était absente. « N’y a-t-il personne qui l’attende ? » voulus-je d’abord demander. Mais non : « Je verrai par moi-même, pensai-je, ce sera plus sûr. » Et, ayant grommelé mon intention d’attendre son retour, je m’étais débarrassé de ma pelisse et j’avais ouvert la porte… Catherine Nicolaïevna était assise près de la fenêtre et « attendait Tatiana Pavlovna ».

— Elle est donc absente ? me demanda-t-elle comme avec ennui, dès qu’elle m’aperçut.

Et la voix et le visage répondaient si peu à ma prévision, que je restai tout déconfit.

— Qui… absente ? avais-je balbutié.

— Tatiana Pavlovna ! Je vous avais prié, hier, de lui faire savoir que je serais chez elle à trois heures…

— Je… ne l’ai pas vue du tout.

— Vous avez oublié ?

Je m'assis comme un condamné à mort. Ainsi, c'était là tout, et ce « tout » était clair comme deux fois deux. Pourtant je ne me rendais pas encore.

— Je ne me souviens pas que vous m'ayez dit de la prévenir. Je suis même sûr que vous ne m'avez rien demandé de tel. Vous avez dit, tout simplement, que vous seriez ici à trois heures, répliquai-je, les yeux baissés.

— Vous avez omis de la prévenir, et, d'autre part, vous saviez que je serais là. Alors, pourquoi êtes-vous venu ?

J'avais levé la tête. Ni raillerie ni colère ne se lisaient sur son visage, – rien que son sourire clair et cette pétulance coutumière, – une pétulance presque enfantine : « Tu vois, je t'ai attrapé ; eh bien, que répondras-tu maintenant ? » semblait dire tout son visage.

Je ne voulus pas répondre, et de nouveau j'avais baissé les yeux. Silence d'une demi-minute.

— Vous venez de chez *papa* ? demanda-t-elle tout à coup.

— Je viens de chez Anna Andréievna, et n'étais point du tout chez le prince Nicolas Ivanovitch… et vous le saviez, avais-je ajouté subitement.

— Il ne vous est rien arrivé de particulier chez Anna Andréievna ?

— Autant dire que j'ai l'air d'un fou ? Non. Avant d'aller chez Anna Andréievna, j'avais déjà l'air d'un fou.

— Et même chez elle vous n'avez pas retrouvé vos esprits ?

— Non, je n'y suis pas devenu plus raisonnable… Au fait, j'ai entendu dire que vous vous mariez avec le baron Bioring.

— C'est elle qui vous l'a dit ?

— C'est moi qui lui en ai fait part. Je l'ai entendu dire au prince Serge par Nastchokine, qui était en visite chez lui.

Je continuais à ne pas lever les yeux vers elle ; la voir, cela voulait dire : être inondé de lumière et de joie ; or, je ne voulais pas être heureux.

Un dépit indigné enfonçait en moi son aiguillon… En un instant j'avais pris une décision énorme. Je commençai à parler de je ne sais plus quoi. J'étouffais ; je parlais indistinctement, mais j'osais déjà regarder. Mon cœur battait. D'abord elle m'écouta avec ce sourire calme et patient qui ne l'abandonne guère ; mais peu à peu un étonnement et ensuite de la frayeur parurent dans son regard, y persistèrent. Le sourire n'avait pas encore disparu ; mais, par moments, il tremblotait.

— Qu'avez-vous ? demandai-je, remarquant qu'elle avait tressailli.

— J'ai peur de vous.

— Pourquoi ne partez-vous pas ? Vous savez que Tatiana Pavlovna est absente ; rien n'indique qu'elle doive rentrer bientôt. Il vous reste à vous lever et à partir ?

— Je voulais attendre, mais maintenant… en effet…

Elle se leva à demi.

— Non, non, asseyez-vous. Voilà que vous tressaillez de nouveau ; mais même dans la peur, vous souriez… Vous avez toujours un sourire. Voilà que vous souriez franchement…

— Vous divaguez ?

— Je divague.

— J'ai peur, murmura-t-elle.

— De quoi avez-vous peur ?

— Que vous vous avisiez de défoncer le mur…, dit-elle en souriant encore, mais effrayée pour tout de bon.

— Je ne peux pas supporter votre sourire !

Et de nouveau je me mis à parler. Une force me poussait. Jamais, jamais je ne lui avais parlé de la sorte. Elle m'avait toujours intimidé. Et maintenant même, j'étais intimidé non moins ; mais je parlais… Je me souviens que je parlai de son visage.

— Je ne peux plus supporter votre sourire ! m'étais-je écrié tout à coup… À Moscou, nous avons souvent parlé de vous, Maria Ivanovna et moi. Je vous imaginais sévère, splendide et féconde en malicieuses paroles mondaines… Vous vous rappelez Maria Ivanovna ? Vous êtes allée chez elle. Dans le trajet de Moscou à Pétersbourg, j'ai rêvé de vous toute la nuit dans mon wagon. Tout le mois qui précéda votre arrivée, j'ai contemplé votre portrait dans le cabinet de votre père et je ne devinais rien. La pétulance enfantine et l'aménité sont l'expression de votre visage, – voilà ! Oh ! vous savez aussi regarder avec hauteur et écraser du regard : je me souviens comme vous m'avez regardé chez votre père, le jour de votre arrivée de Moscou… Je vous ai vue alors, et

pourtant si quelqu'un m'avait demandé ensuite : « Comment est-elle ? » – je n'aurais su répondre. Même je n'aurais pu dire si vous êtes grande ou petite. Aussitôt que je vous ai vue, je fus aveuglé. Votre portrait ne vous ressemble guère : vos yeux ne sont pas foncés, mais clairs, et c'est seulement l'ombre des longs cils qui les assombrit. Vous êtes forte ; vous êtes de moyenne taille, mais votre embonpoint est ferme, léger, l'embonpoint d'une robuste jeune campagnarde. Et votre visage est tout à fait celui d'une beauté campagnarde, – ne vous offensez pas, c'est bien plus beau, – un visage rond, rose, serein, courageux, rieur et… timide ! Je dis bien : timide. Un visage timide chez Catherine Nicolaïevna Akhmakov ! Timide et chaste, je le jure ! Plus que chaste, – enfantin ! – Voilà votre visage !… Je sais maintenant que vous êtes très intelligente. Vous avez un esprit joyeux, mais sans aucune espèce de fard… J'aime encore que le sourire ne vous quitte point : c'est… mon paradis ! J'aime encore votre calme, votre douceur et que vous prononciez les mots doucement, rythmiquement et presque paresseusement, – j'aime justement cette langueur. Qu'un pont s'écroule sous vos pas, même alors vous direz quelque chose doucement et rythmiquement… Je m'imaginais que vous étiez le comble de l'orgueil et de la passion et pendant ces deux mois, vous avez causé avec moi comme un étudiant avec un étudiant. Jamais je ne me serais figuré que vous aviez ce front si curieux : il est un peu bas, comme le front des statues ; il est blanc et délicat, – du marbre, sous la chevelure abondante. Vous avez la poitrine haute, la démarche souple, vous êtes d'une beauté extraordinaire, et vous n'en êtes pas orgueilleuse. Je viens de m'en convaincre, tout en n'y pouvant croire.

Yeux grand ouverts, elle écoutait cet épithalame. À plusieurs reprises, elle souleva d'un joli geste de peur et de

protestation sa frêle main gantée, chaque fois elle l'oubliait en un suspens perplexe. Parfois elle se rejetait toute en arrière. Deux ou trois fois un sourire naquit sur son visage ; à un moment, elle rougit ; mais, vers la fin, elle eut décidément peur et commença à pâlir. À peine m'étais-je arrêté qu'elle étendit son bras et, d'une voix suppliante mais limpide encore :

— On ne peut pas parler ainsi… il est impossible de parler ainsi…

Et, s'étant levée, elle prit sans hâte son boa et son manchon.

— Vous partez ? m'étais-je écrié.

— Je vous crains, décidément… Vous abusez…, dit-elle lentement, comme à regret, avec reproche.

— Écoutez, je vous jure que je ne démolirai pas le mur.

— Mais vous avez déjà commencé, dit-elle, et elle sourit. Je ne sais plus si vous me laisserez passer… (Et peut-être pensait-elle, en effet, que je m'opposerais à son départ.)

— Soyez sans crainte, mais, sachez-le, j'ai pris une grande décision ; et, si vous consentez à illuminer mon âme, revenez, asseyez-vous et écoutez seulement ces deux mots. Sinon, eh bien, je vous ouvrirai moi-même la porte !

Elle me regarda et reprit sa place.

— Avec quelle indignation une autre serait sortie, et vous, vous vous êtes assise de nouveau ! m'écriai-je avec enivrement.

— Auparavant, vous ne vous permettiez pas de me parler ainsi…

— Auparavant j'étais toujours intimidé. – Et aujourd'hui encore je suis entré ne sachant que dire. Vous pensez que je n'ai plus peur maintenant ? J'ai peur. Mais tout à coup j'avais pris une grande décision et je sentais que je m'y conformerais. Et, alors, j'ai commencé à dire tout cela… Écoutez, voici mes deux mots : suis-je un espion ou non ? Répondez-moi. C'est une question grave !

Elle rougit.

— Ne répondez pas encore, Catherine Nicolaïevna, mais écoutez jusqu'au bout et dites-moi la vérité ensuite.

J'avais, d'un coup, brisé tous les murs, et je me lançais dans l'espace.

II

— Il y a deux mois je me tenais là, derrière ce rideau… vous savez… et vous causiez de la lettre avec Tatiana Pavlovna. Je surgis et, hors de moi, parlai inconsidérément. Vous avez aussitôt compris que je savais quelque chose… vous ne pouviez pas ne pas comprendre… Vous cherchiez un document important, – pour vous, dangereux. Attendez, Catherine Nicolaïevna, tâchez de ne pas parler encore. Je vous déclare que vos soupçons avaient leur raison d'être : ce document existe… c'est-à-dire il existait… je l'ai vu ; c'est votre lettre à Andronikov, n'est-ce pas ?

— Vous avez vu cette lettre ? demanda-t-elle vivement. Où l'avez-vous vue ?

— Je l’ai vue… je l’ai vue chez Kraft… chez ce Kraft qui s’est brûlé la cervelle.

— Vraiment ? Vous avez vu vous-même ? Qu’est-elle devenue ?

— Kraft l’a déchirée.

— Devant vous, vous avez vu ?

— Devant moi. Il l’a déchirée en prévision de sa mort, probablement… Je ne savais pas alors qu’il se tuerait…

— Alors elle est détruite, Dieu soit loué ! prononça-t-elle avec un lent soupir, et elle se signa.

Je n’avais pas menti. C’est-à-dire… j’avais menti, car la lettre était chez moi et jamais Kraft ne l’avait eue entre les mains, – mais ce n’était qu’un détail ; dans le fond, je disais la vérité, puisque, au moment où je mentais, je me donnais ma parole de brûler cette lettre le soir même. Je jure que si je l’avais eue dans ma poche, je l’en aurais tirée, et la lui aurais remise ; mais je ne l’avais pas sur moi : elle était dans ma chambre. Du reste, il est bien possible que je ne l’eusse pas rendue, – pour esquiver la honte de ne l’avoir rendue plus tôt. N’importe ! bien décidé à la brûler, je n’avais pas menti. Je jure que j’étais sincère en ce moment.

— Et maintenant, dites-moi, est-ce parce que vous me soupçonniez de détenir l’inquiétant papier, que vous m’attiriez chez vous ? Attendez, Catherine Nicolaïevna, ne parlez pas encore. Un instant. Laissez-moi dire. Chaque fois que je me rendais chez vous, je flairais que vous ne m’étiez accueillante que pour vous édifier, touchant cette lettre… Attendez. Encore un instant… Et je souffrais. Votre duplicité m’était insupportable, parce que… parce que j’avais discerné

en vous un être noble entre tous. Je le dis franchement : j'étais votre ennemi, mais j'avais trouvé en vous la merveille. Vous allez me parler franchement. Et, quelle que soit votre réponse, je ne m'en fâcherai pas. Je sais que l'affirmative n'aurait rien de tellement scandaleux, serait même toute naturelle. Oui, il faut que vous me fassiez un aveu (excusez ce mot). Il me faut la vérité. Il me la faut ! Ainsi, dites : m'avez-vous attiré pour m'extorquer le document… Catherine Nicolaïevna ?

Je parlais comme on tombe. Elle m'écoutait maintenant sans inquiétude ; pourtant son regard était timide, et elle semblait avoir honte.

— Pour cela…, prononça-t-elle lentement et à mi-voix. – Pardonnez-moi, j'avais tort, ajouta-t-elle soudain, en levant légèrement ses bras vers moi.

Je ne m'attendais pas à cela. Je m'attendais à tout, sauf à ces deux mots.

— Et vous me dites : « J'avais tort » ! Si franchement : « j'avais tort » ? criai-je.

— Oh ! depuis longtemps je me sentais coupable envers vous… et même je suis contente que cela se soit découvert…

— Vous le sentiez depuis longtemps. Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit alors ?

— Mais je ne savais même pas comment dire, sourit-elle ; – c'est-à-dire je l'aurais su, sourit-elle de nouveau : – mais une certaine honte m'empêchait…, car vraiment je ne vous « attirais », au commencement, que pour cela, comme vous vous êtes exprimé ; mais bientôt après cela m'était devenu odieux… et j'en avais assez, de toute cette

dissimulation, je vous assure ! ajouta-t-elle sur un ton amer, – et de tous ces soucis.

— Et pourquoi, pourquoi ne m'avoir pas interrogé alors, tout carrément ? il fallait dire : « Vous savez quelque chose à propos de la lettre ; dès lors, à quoi bon feindre ? » Et je vous aurais immédiatement tout dit, j'aurais avoué !

— Mais je vous… craignais un peu. J'avoue aussi que je me méfiais de vous… Mais, à vrai dire, si j'ai rusé, vous aussi vous l'avez fait, ajouta-t-elle, en souriant.

— Oui, oui, j'étais indigne ! m'écriai-je. Oh, vous ne savez pas encore tous les abîmes de ma chute !

— Des abîmes ! déjà ? Je reconnais votre style, avait-elle souri doucement. (Et, avec tristesse :) Cette lettre fut le plus triste et le plus frivole événement de ma vie. Sous l'influence des circonstances, j'avais douté de mon cher et généreux père… Sachant que cette lettre pouvait tomber… dans les mains de gens malintentionnés… et ayant toutes les raisons de le craindre, prononça-t-elle avec feu, je tremblais qu'on en profitât, qu'on la montrât à *papa*… et cela pouvait l'impressionner énormément… dans sa situation… avec sa santé… et il aurait cessé de m'aimer… Oui, ajouta-t-elle, me regardant avec sérénité et ayant probablement surpris quelque chose dans mon regard : – oui, je craignais aussi pour mon sort : je craignais… que, sous l'influence de sa maladie,… il me privât de ses bienfaits… En cela aussi j'étais coupable envers lui : il est si bon qu'il m'eût pardonné… Mais agir envers nous comme j'ai fait, non, il ne le fallait pas. (De nouveau elle s'empourprait.) Vous m'avez fait honte.

— Non, il ne faut pas que vous ayez honte ! m'étais-je écrié.

— J’avais effectivement compté… sur votre vivacité… et je l’avoue, dit-elle en baissant les yeux.

— Catherine Nicolaïevna ! Qui vous force de me faire, et à haute voix, de tels aveux ? (J’étais comme grisé.) Que vous en aurait-il coûté de me prouver, en termes choisis, qu’il y avait bien quelque chose, mais que ce quelque chose n’était rien… vous comprenez… comme on sait traiter la vérité dans votre grand monde ? Je suis un sot et je vous aurais crue tout de suite ; j’aurais cru à tout de vous, à tout ce que vous auriez dit ! Ce vous eût été bien facile d’agir ainsi. Comment avez-vous pu vous abaisser devant un être de ma sorte ?

— En cela du moins que j’ai dit vrai, je ne me suis pas abaissée devant vous, prononça-t-elle avec une grande dignité, – évidemment n’ayant pas compris mon exclamation.

— Oh, tout au contraire, tout au contraire ! Je ne crie que cela !…

— Ah ! ce fut si laid de ma part, exclama-t-elle, en portant sa main à son visage comme pour cacher sa confusion ; hier encore j’avais honte, et c’est pourquoi j’étais si mal à mon aise pendant votre visite. Tout le mal vient de ce qu’il fallait que je connusse le sort de cette déplorable lettre ; mais, d’ailleurs, cette lettre, je commençais déjà à l’oublier… parce que, ajouta-t-elle tout à coup, ce n’est pas seulement pour cela que je vous recevais.

Mon cœur avait tressailli.

— Certainement non, sourit-elle d’un fin sourire ; certainement non ! Je… vous l’avez bien souligné tantôt, Arcade Macarovitch, que souvent nous causions comme

deux étudiants. Je vous assure que parfois je m'ennuie beaucoup dans le monde ; cela m'arrive surtout depuis mon séjour à l'étranger et tous ces malheurs de famille… Même, je fréquente peu le monde, et pas seulement par paresse. Souvent j'ai envie de partir pour la campagne. Là je relirais mes livres préférés… Je vous ai déjà parlé de ce projet. Vous souvenez-vous que vous avez ri de me voir lire les journaux russes, deux journaux par jour ?

— Je ne riais pas…

— Si fait… parce que cela vous impressionnait aussi, et, je vous l'ai avoué dès longtemps, je suis russe et j'aime la Russie. Vous vous souvenez, nous lisions toujours les « faits » comme vous appeliez cela. Vous êtes souvent un peu… distrait ; mais parfois vous vous animiez et alors trouviez toujours un mot juste… Et vous vous intéressiez à ce qui m'intéressait. Quand vous êtes « étudiant », vous êtes vraiment gentil et original. Les autres rôles, il semble, vous vont moins bien, ajouta-t-elle avec un sourire de malice jolie. Vous vous souvenez que, des heures, nous supputions des chiffres, – statistique comparée des écoles, des attentats contre les personnes, des attentats contre la propriété, que sais-je ? – et l'on s'ingéniait à dégager une tendance. J'ai rencontré chez vous de la sincérité. Dans le monde on ne parle jamais ainsi aux femmes. La semaine dernière j'avais tenté d'engager une conversation avec le prince ***ov, à propos de Bismarck, sujet qui m'intéressait beaucoup. Imaginez-vous, il s'assit à côté de moi et se mit à me documenter, et même avec force détails, mais tout le temps avec cette ironique condescendance qui porte sur les nerfs… C'est le ton habituel qu'emploient « les grands hommes » avec nous, les femmes, quand elles se mêlent « de ce qui ne les regarde pas »… Et vous souvenez-vous que, nous deux,

nous nous sommes presque brouillés à propos de ce même Bismarck, se mit-elle à rire tout à coup. – Je n'ai jamais rencontré que deux hommes qui me parlassent sérieusement : feu mon mari, un homme très intelligent et vraiment noble, prononça-t-elle gravement, – et encore… mais vous savez qui…

— Versilov ! m'écriai-je.

— Oui, j'aimais l'écouter ; j'étais devenue à la fin tout à fait… trop même peut-être… franche, mais c'est alors qu'il a cessé de me croire !

— Il ne vous croyait pas ?

— Non. Du reste, personne ne me croyait jamais.

— Mais Versilov, Versilov !

— Et il ne se contenta pas de ne pas me croire, prononça-t-elle, en baissant les yeux et avec un sourire indécis, mais il décida que j'avais « tous les vices ».

— Quand vous n'en avez pas un seul !

— Si. J'en ai, moi aussi, quelques-uns.

— Versilov ne vous aimait pas et c'est pour cela qu'il ne vous a pas comprise, m'étais-je écrié, les yeux étincelants.

— Laissez, et ne me parlez jamais de… cet homme, ajouta-t-elle non sans quelque solennité… Mais il est temps… (Elle s'était levée pour s'en aller.) Eh bien, me pardonnez-vous, ou non ? demanda-t-elle comme rassérénée.

— Moi ! vous… pardonner ! Écoutez, Catherine Nicolaïevna, et ne vous fâchez pas : il est vrai que vous vous mariez ?

— Ce n'est pas encore chose faite, dit-elle, d'un air contraint.

— Est-ce un homme bon ? Pardonnez-moi, pardonnez-moi cette question !

— Oui, il est très bon…

— Ne répondez plus, ne m'honorez pas d'une réponse ! Je sais que de telles questions de ma part sont impossibles ! Je voulais seulement savoir s'il est digne… Mais je saurai de lui directement…

— Ah, écoutez ! dit-elle, pas du tout rassurée.

— Non, je m'abstiendrai, je m'abstiendrai… Et que Dieu vous donne tout le bonheur que vous aurez choisi… pour le bonheur que vous venez de me donner. Vous êtes gravée maintenant dans mon cœur, à jamais. J'ai acquis un trésor : la notion de votre perfection. Je soupçonnais la perfidie, une coquetterie grossière et j'étais malheureux… Et voici que tout se fait clair comme le jour ! Au lieu de l'hypocrisie, de la perfidie et d'un serpent, j'ai trouvé ici la franchise, la sympathie, l'étudiant ! Vous riez ? Bien ! Mais vous êtes une sainte : vous ne pouvez pas rire de ce qui est sacré…

— Oh, non ; mais vous avez des mots si terribles… Que veut dire, par exemple, « la perfidie… d'un serpent » ? dit-elle dans un rire.

— Aujourd'hui vous avez laissé échapper un mot précieux, continuai-je. Comment aviez-vous pu dire devant moi : « que vous comptiez sur mon impétuosité » ? Mais

vous, vous imaginiez avoir des torts et vouliez vous châtier… Or, vous n'aviez pas de torts, – et, d'ailleurs, nulle tache ne saurait vous souiller. Mais tout de même, vous auriez pu ne pas employer précisément ces mots !… Une telle franchise démontre votre chasteté, votre estime, votre foi en moi, clamai-je avec incohérence. Oh ! ne rougissez pas !… Ne rougissez pas !… Et qui a pu vous calomnier, dire que vous êtes une femme à passions ? Oh ! pardonnez-moi, je vois une expression douloureuse sur votre visage ; pardonnez à un adolescent exalté ses paroles maladroites ! Et que nous importent maintenant les paroles ?… N'êtes-vous pas au-dessus de toutes les paroles ?… Versilov disait un jour que ce n'était pas par jalousie qu'Othello avait tué Desdémone et s'était suicidé ensuite, mais parce qu'on lui avait enlevé son idéal… J'ai compris cela, aujourd'hui qu'on m'a rendu mon idéal !

— Vous me flattez trop : je ne mérite pas… Vous souvenez-vous de ce que je vous disais de vos yeux ? ajouta-t-elle en plaisantant.

— Que ce ne sont pas des yeux, mais deux microscopes et qu'au lieu d'une mouche je vois un dromadaire ! Non, ici, ce n'est pas un dromadaire !… Comment ! vous vous en allez ?

Elle se tenait au milieu de la chambre, le boa et le manchon à la main.

— Non. J'attendrai que vous soyez sorti ; je partirai ensuite ; mais après avoir écrit deux mots pour Tatiana Pavlovna.

— Je m'en vais tout de suite, tout de suite ; mais, encore une fois : soyez heureuse, seule, ou avec celui que vous

aurez élu, et que Dieu soit avec vous ! À moi me suffira mon idéal !

— Cher, bon Arcade Macarovitch ; croyez que je vous… Mon père disait toujours de vous : « le cher, le bon garçon ! » Croyez que je n'oublierai jamais ce que vous m'avez raconté du pauvre garçon, abandonné chez des étrangers, et de ses rêves solitaires… Je comprends trop comment s'est formée votre âme… Mais, à présent, tout étudiants que nous soyons, ajouta-t-elle avec un sourire suppliant et gêné et en me serrant la main… il nous sera impossible de nous voir comme auparavant, et… et… vous le comprenez.

— Impossible ?

— Impossible pendant longtemps encore, tout à fait impossible… Nous nous rencontrerons parfois chez *papa*…

— Vous craignez « l'impétuosité » de mes sentiments, vous ne me croyez pas ? voulais-je m'écrier ; mais tant de confusion paraissait dans toute sa personne que mes paroles moururent.

— Dites, m'avait-elle arrêté au moment où je franchissais la porte, – vous avez vu vous-même que… cette lettre était déchirée ? Vous vous souvenez bien de cela ? Comment avez-vous su que ce fût justement cette lettre à Andronikov ?

— Kraft me l'a montrée… Adieu ! Quand je venais chez vous, je perdais tout courage, et, si vous sortiez un instant, j'étais prêt à baiser l'endroit du tapis où s'était posé votre pied…

Sans la regarder, je sortis rapidement.

Un tempétueux enchantement m'emplissait l'âme… En arrivant à la maison de maman, je me rappelai toute l'ingratitude de Lise envers Anna Andréievna, son cruel et monstrueux mot de tantôt, et je sentis mon cœur se serrer pour eux tous. « Quel cœur dur ils ont tous ! Et Lise, qu'a-t-elle ? » pensais-je en mettant le pied sur le perron.

Je renvoyai Mathieu, lui ordonnant de venir me prendre chez moi, à neuf heures.

CHAPITRE V

I

J'étais en retard pour le dîner, mais la famille n'était pas encore à table : on m'attendait. Peut-être parce que je dînais rarement à la maison, le menu s'était compliqué de hors-d'œuvre, – sardines, etc. Mais, pour mon étonnement et ma peine, les regards étaient sans joie. Lise avait à peine souri à mon entrée, et maman était visiblement inquiète ; Versilov souriait, mais avec effort. « Ne se seraient-ils pas querellés ? » me demandais-je. Du reste, au début tout alla bien : Versilov pourtant avait fait une petite grimace en voyant le vermicelle, une grande lorsqu'on avait servi le rôti à la polonaise.

— Je n'ai qu'à prévenir que mon estomac ne supporte pas tel ou tel plat, pour que ce plat paraisse sur la nappe le lendemain, avait-il laissé échapper avec découragement.

— Mais qu'inventer donc, André Pétrovitch ? Il n'y a pas moyen de trouver un plat nouveau, avait répondu timidement maman.

— Ta mère, c'est tout l'opposé de certains journaux pour qui ce qui est neuf est bon, dit Versilov avec bonne humeur ; mais il ne réussit qu'à effrayer davantage maman, qui, naturellement, n'avait rien compris à sa comparaison. À ce moment entra Tatiana Pavlovna. Elle déclara avoir déjà dîné et s'assit sur le canapé.

Je n'étais pas encore parvenu à acquérir les bonnes grâces de cette personne. Même, elle était devenue envers moi plus acariâtre, ces derniers temps. J'avais fini par éviter autant que possible de la rencontrer. Lors de la restitution de l'héritage, il y avait maintenant deux mois, je lui avais fait une visite, dans le dessein de causer avec elle du désintéressement de Versilov, et je l'avais trouvée fort en colère : que tout eût été rendu quand on pouvait se contenter de rendre la moitié, cela lui avait déplu, et brusquement elle me disait :

— Tu es sûr, je parie, que s'il s'est désisté de toute prétention à l'héritage et a envoyé un cartel, c'est uniquement pour plaire à Arcade Macarovitch.

Ma foi, elle avait presque deviné : sur le moment, j'avais bien eu l'intuition de quelque chose de pareil.

Dès son entrée, je sentis qu'elle allait me tomber dessus, et même qu'elle était venue expressément pour cela. Elle n'allait pas tarder à engager les hostilités.

Remarquant que Lise était triste, je dis sans la moindre intention méchante :

— Pour une fois qu'il m'arrive de dîner ici, te voilà toute triste, Lise. Tu as choisi mon jour pour ta mélancolie…

— J'ai mal à la tête, répondit-elle.

— Ah, Dieu ! intervint Tatiana Pavlovna. Qu'est-ce que cela fait que tu sois souffrante ? Arcade Macarovitch a daigné venir dîner : tu dois danser et te réjouir.

— Positivement, vous êtes le désespoir de ma vie, Tatiana Pavlovna : jamais je ne viendrai ici lorsque vous y serez !

Et, de dépit, je frappai la table de la paume de ma main ; maman tressaillit, Versilov me regarda d'un air singulier. Je me mis à rire et immédiatement je leur demandai pardon.

— Tatiana Pavlovna, je retire le mot « désespoir », dis-je gaiement.

— Non, non, ne retire rien. Il m'est flatteur d'être ton désespoir.

— Mon cher, il faut savoir supporter les petits malheurs de l'existence, mâchonna Versilov en souriant : sans malheurs la vie ne vaut pas d'être vécue.

— Savez-vous ? parfois vous êtes un affreux rétrograde, m'exclamai-je avec un rire nerveux.

— Mon ami, je m'en moque.

— Vous vous en moquez ? Vous êtes trop poli. Pourquoi ne dites-vous pas à un âne tout simplement… qu'il est un âne ?

— Tu parles de toi ? D'abord je ne peux ni veux juger personne.

— Pourquoi ne voulez-vous pas, pourquoi ne pouvez-vous pas ?

— Parce que je suis paresseux et que le rôle de juge me dégoûte. Une femme d'esprit m'a dit un jour que je n'avais pas le droit de juger les autres, qu'il faut en acquérir le droit par la souffrance. Je me le suis tenu pour dit.

— Et c'est Tatiana Pavlovna qui vous a dit cela ?

— Comment le sais-tu ?…

— Je l’ai deviné à son visage : il s’est tiré tout à coup.

J’avais deviné par hasard. En effet, cette phrase, comme j’ai su plus tard, avait été dite par Tatiana Pavlovna à Versilov, la veille, au cours d’une conversation violente. (De plus en plus, je sentais que j’étais arrivé chez eux fort mal à propos, avec mon cœur plein de joie et mes expansions toutes prêtes : chacun d’eux avait son souci.)

— Je ne comprends rien, parce que tout ceci est très abstrait ; vous aimez parler abstraitement, André Pétrovitch ; c’est un trait égoïstique.

— Pas bête ! Mais laisse-moi.

— Non, permettez, continuai-je avec feu : que veut dire « acquérir par la souffrance le droit de juger » ? Qui est honnête est juge, – voilà ma manière de voir.

— Dans ce cas, il y aura pénurie de juges.

— J’en connais déjà un.

— Qui ?

— Il est assis et me parle en ce moment.

Versilov, avec un sourire ambigu, se pencha à mon oreille et, me prenant par l’épaule, me chuchota : « Il ment toujours. »

C’était si inattendu et dit d’une façon si sérieuse que je frissonnai nerveusement. Je le regardai d’un air effaré. Mais aussitôt il se mit à rire.

— Dieu soit loué ! avait dit maman, qui d’abord avait été inquiète de ce que Versilov avait pu me dire à l’oreille, et moi qui avais cru… Ne te fâche pas contre nous, Arcade ; tu

trouveras toujours des gens spirituels ; mais qui t'aimera, quand nous ne serons plus là ?

— C'est pour cela que l'amour des parents est immoral, maman : il est… immérité. L'amour il faut le mériter.

— Ici on veut t'aimer pour rien.

Tout le monde s'était mis à rire.

— Eh bien, maman, vous n'avez peut-être pas voulu tirer, mais vous venez de tuer un oiseau ! m'étais-je écrié, en riant aussi.

— Et t'imaginais-tu vraiment qu'il y eût de quoi t'aimer, dit agressivement Tatiana Pavlovna. Non seulement ils t'aiment pour rien, mais à travers toutes les répugnances !

— Ah ! que non ! m'étais-je écrié gaiement. Et savez-vous si quelqu'un ne m'a pas dit aujourd'hui m'aimer ?

— En se moquant de toi ! avait dit Tatiana Pavlovna en réplique immédiate et comme si elle eût prévu ma phrase. Oui, un homme délicat, et surtout une femme, sera dégoûté de ta seule saleté morale. Tu as une raie sur la tête, du linge fin, un habit de bon faiseur ; mais tout cela… c'est de la boue ! Qui t'a nippé, nourri ? qui te donne de l'argent pour jouer à la roulette ? Rappelle-toi chez qui tu n'as pas honte de prendre de l'argent.

— L'argent que je dépense, c'est mon argent ; je ne dois de comptes à personne.

— Ton argent ?

— Sinon le mien, celui d'André Pétrovitch. Il ne me désavouera pas… Je prélève chez le prince quelques acomptes sur sa dette à André Pétrovitch…

— Mon ami, dit Versilov, là-bas il n'y a pas un sou de mon argent.

La phrase était affreusement significative. Je coupai court. Oh, évidemment, j'aurais pu me tirer de ce pas par un « noble » élan, un mot à effet ou quelque autre artifice ; mais tout à coup j'avais remarqué sur le visage sombre de Lise une expression méchante, accusatrice, une expression injuste, presque une raillerie et ce fut comme si le diable avait tiré mes ficelles.

— Il me semble que vous, mademoiselle, vous allez souvent faire visite à Daria Onésimovna dans l'appartement du prince. Veuillez donc avoir l'obligeance de lui remettre, à elle-même, ces trois cents roubles, pour lesquels vous m'avez aujourd'hui tant réprimandé !

Et je lui tendais la liasse.

Croira-t-on que ces vilaines paroles avaient été dites sans aucune intention, c'est-à-dire sans la moindre allusion à quoi que ce soit ? Mieux, il était impossible qu'elles continssent aucune allusion, car, à ce moment, je ne savais absolument rien. Peut-être voulais-je seulement la piquer de quelque pointe bien anodine, comme : « voilà une demoiselle qui se mêle de ce qui ne la regarde pas ; puisqu'elle veut absolument s'ingérer dans les affaires des messieurs, qu'elle se charge donc d'une commission pour un jeune officier pétersbourgeois… » Or quel fut mon ébahissement quand tout à coup maman se leva et, me menaçant du doigt, cria :

— Ne t'avise pas !

Rien ne m’avait préparé à cette algarade. Je m’étais brusquement levé, avec une sorte de plaie douloureuse au cœur, ayant deviné qu’il se passait quelque chose d’atrocement pénible. Maman, se couvrant le visage de ses mains, sortit rapidement de la chambre. Lise, sans regarder de mon côté, la suivit. Tatiana Pavlovna me regarda une demi-minute, en silence.

— Est-ce que vraiment tu as voulu dire une méchanceté ? dit-elle énigmatiquement, et, sans attendre ma réponse, elle disparut.

Versilov se leva de table, prit son chapeau.

— Je veux croire que tu n’es pas si bête, que tu n’es qu’innocent, me dit-il, d’une voix nonchalante et moqueuse… Si elles reviennent, dis que l’on ne m’attende pas pour le dessert : je me promènerai un peu.

D’abord, je restai ébaubi, puis me sentis offensé, et enfin vis clairement que j’avais tort, – d’ailleurs, ignorant en quoi résidait mon délit. Cinq minutes j’attendis que quelqu’un reparût. Personne. Je pris mon chapeau, et montai dans ma chambre d’autrefois. Je savais qu’elles y étaient, – elles, c’est-à-dire maman et Lise, – et que Tatiana Pavlovna avait regagné sa demeure.

Je les trouvai à chuchoter sur mon canapé. Tout de suite, elles se turent. À mon étonnement, elles n’étaient pas fâchées contre moi ; maman, du moins, me sourit.

— J’ai tort, maman…

— Bien, bien, ce n’est rien ; seulement, aimez-vous, ne vous brouillez jamais, et Dieu vous rendra heureux.

— Il ne me fera jamais de peine, maman, je vous le dis ! prononça Lise d'une voix convaincue et tendre.

— Sans cette Tatiana Pavlovna, rien ne serait arrivé ! m'étais-je écrié. La vilaine femme !

— Voyez-vous, maman ? Entendez-vous ? (Et Lise me désignait du doigt.)

— Voilà ce que je vous dirai à toutes les deux : – s'il fait mauvais vivre, c'est ma faute ; tout le monde, sauf moi, est délicieux.

— Mon petit Arcade, ne te fâche pas, chéri ; mais si tu cessais…

— De jouer ? De jouer ? Je cesserai, maman. Je vais au jeu aujourd'hui pour la dernière fois. Je cesserai d'autant plus qu'André Pétrovitch a déclaré qu'il n'y avait pas, là-bas, un kopek qui soit sien. Vous ne croiriez pas combien je suis confus… Du reste, je dois m'expliquer avec lui… Maman chérie, la dernière fois, j'ai dit ici un mot malsonnant. Petite maman, je mentais : je veux avoir la foi. Ce n'était que fanfaronnade, et j'aime le Christ…

La dernière fois, en effet, nous avions eu un entretien sur les choses de la religion, et j'avais un peu scandalisé ma mère. Sur mon aveu de repentir, elle me sourit comme à un enfant :

— Le Christ pardonnera tout, Arcade, il te pardonnera ton blasphème, il pardonnera des choses pires. Le Christ est paternel ; le Christ n'a besoin de rien et luira même dans les ténèbres les plus profondes…

Je leur fis mes adieux et sortis, réfléchissant aux chances que j'avais de rencontrer Versilov. Peut-être m'attendait-il

chez moi. Je m’y rendis à pied. Par ce temps de gel, il faisait bon marcher.

II

J’habitais près du pont de l’Ascension, dans une grande maison sur la cour. En franchissant la porte cochère, je me heurtai presque à Versilov qui repartait.

— Selon ma coutume, je suis venu, en me promenant, jusqu’à ton logis. Je voulais d’abord t’attendre chez Pierre Hippolytovitch ; mais ils se querellent obstinément, sa femme et lui ; et même, en ce moment, elle larmoie.

Je me sentais contrarié.

— On croirait que, sauf votre Pierre Hippolytovitch et moi, vous n’avez personne à voir, dans Pétersbourg…

— Mon ami… mais n’importe.

— Où allez-vous, de ce pas ?… Voulez-vous remonter ?

— Non. Mais si tu veux, faisons un bout de chemin : la soirée est à souhait.

— Si vous ne vous obstiniez pas à spéculer sur des abstractions, et si, par exemple, vous aviez dit un mot sur la sottise que j’ai de jouer, peut-être ne me serais-je pas laissé entraîner comme un imbécile, dis-je tout à coup.

— Tu te repens ? C’est bien. J’ai toujours présumé que le jeu, chez toi, n’était pas l’affaire principale, mais seulement un écart tem-po-raire… Tu as raison, mon ami, le jeu est une cochonnerie ; sans compter qu’on peut se ruiner.

— Et perdre l'argent d'autrui.

— Et tu as perdu l'argent d'autrui ?

— Le vôtre. Je puisais chez le prince, à votre compte. Évidemment ce fut une… absurdité et une bêtise de ma part… de prendre votre argent pour le mien, mais je prétendais toujours me refaire.

— Je t'avise, encore un coup, mon cher, qu'il n'y a pas là-bas d'argent qui m'appartienne. Je sais que ce jeune homme est embourbé lui-même, et, malgré ses promesses, je ne le considère point du tout comme mon débiteur.

— En ce cas, je suis dans une situation doublement mauvaise… Je suis dans une situation ridicule ! À quel titre me prêterait-il et lui emprunterais-je, à présent ?

— C'est ton affaire… Mais, bien franchement, dis-moi, tu n'as aucune raison… particulière de t'adresser là, hein ?

— Sauf la camaraderie…

— La camaraderie laissée de côté… Et je dis : Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque autre considération qui t'ait fait trouver normal de profiter de sa bourse ?

— Quelle considération ? Je ne comprends pas.

— Tant mieux que tu ne comprennes pas !… Et j'avoue, mon ami, que j'en étais sûr. *Brisons là, mon cher*, et efforce-toi de ne pas jouer.

— Si vous m'en aviez prié plus tôt… Mais, maintenant encore, vous me le dites d'un ton si flegmatique…

— Si je te l'avais dit plus tôt, nous nous serions fâchés, et tu ne m'aurais pas accueilli chez toi si volontiers. Sache,

mon ami, qu'on peut se faire scrupule de donner un conseil, même salutaire. Je ne me suis que trop immiscé dans la conscience des autres, et en dernière analyse, cela ne m'a valu que désagréments et railleries. Je me moque, bien entendu, des désagréments et des railleries ; mais le malheur est que, quand même, on n'aboutit à rien : personne ne vous écoute… et tout le monde cesse de vous aimer.

— Je suis content de vous voir prendre pied dans la réalité, et, puisque je vous y tiens, je vous interroge. Comme la rue favorise les confidences ! Vous souvient-il d'un certain soir, c'était il y a deux mois, où nous étions assis dans le « cercueil » ? Je vous questionnais sur maman et sur Macaire Ivanovitch – vous souvenez-vous de quel ton dégagé, je parlais ? Était-il admissible qu'un fils parlât en pareils termes de sa mère ? Or, vous n'avez pas fait entendre le moindre mot de protestation. Au contraire, vous vous êtes « déboutonné » vous-même et m'avez ainsi donné plus de licence encore.

— Mon ami, je suis heureux de voir en toi… ces sentiments… Oui, je me souviens bien que j'attendais que la rougeur parût sur ton visage. Si je te provoquais, c'était peut-être pour te mener jusqu'aux bornes…

— Vous n'avez fait que m'obscurcir l'âme davantage… Oui, je suis un malheureux adolescent, et jamais je ne sais où est le bien, où le mal. Si vous m'aviez montré alors un tout petit bout de chemin, j'aurais deviné et j'aurais pris tout droit.

— *Cher enfant*, j'ai toujours pressenti que, de façon ou d'autre, nous nous entendrions : cette « rougeur » sur ton visage est venue d'elle-même, sans mes indications, et cela, je te jure, vaut mieux pour toi… Mon cher, j'ai remarqué que

tu as beaucoup gagné ces derniers temps… Est-ce dans la société de ce petit prince ?

— Ne me flattez pas, cela me déplaît. Ne donnez pas prise au soupçon que vous dites cela par hypocrisie, au détriment de la vérité, pour ne pas cesser de plaire… Et ces derniers temps… voyez-vous… j'ai fréquenté chez des femmes. Je suis très bien reçu chez Anna Andréievna, par exemple ; vous le savez ?

— Je le sais d'elle-même, mon ami. Oui, elle est… agréable et intelligente. *Mais brisons là, mon cher* ! Je me sens aujourd'hui singulièrement mal en point. Est-ce l'hypocondrie ? J'attribue cet état de malaise à mes hémorroïdes. Qu'y a-t-il eu à la maison ? Rien ? Tu as fait la paix et il y eut des embrassades ? *Cela va sans dire*. Il est bien triste parfois de revenir chez elles, même après la plus désagréable promenade. Il m'arrive de faire un crochet, sous une pluie battante, pour retarder mon retour dans cet intérieur… Quel ennui, quel ennui, ah ! Dieu !

— Maman…

— Ta mère est… l'être entre tous parfait et adorable ; *mais*… Bref il est à présumer que je ne les vaux pas. À propos, qu'ont-elles aujourd'hui ? Ces derniers jours, elles ont toutes un air… Tu sais, je tâche toujours d'ignorer ; mais aujourd'hui elles trament quelque chose… Tu n'as rien appris ?

— Rien. Et je n'aurais même pas remarqué qu'elles eussent des préoccupations, sans cette maudite Tatiana Pavlovna qui tombe toujours en arrêt sur moi. Mais vous avez raison : il y a quelque chose. Tantôt, j'ai rencontré Lise chez Anna Andréievna. Déjà là-bas elle était toute… Même

elle m’a étonné. Vous savez, n’est-ce pas ? qu’elle est reçue chez Anna Andréievna ?

— Je sais, mon ami… Et toi… quand t’es-tu trouvé chez Anna Andréievna ? je veux dire : à quelle heure au juste ? J’ai besoin de le savoir pour établir un fait.

— De deux à trois. Et, imaginez-vous, comme je sortais, arriva le prince…

Et je lui racontai ma visite avec grands détails. Il écouta sans rien dire, et ne souffla mot touchant l’éventualité d’une demande en mariage faite par le prince à Anna Andréievna ; aux éloges enthousiastes que je décernais à celle-ci, il répondit de nouveau qu’elle était « gentille ».

— J’ai réussi à l’étonner en lui faisant part d’une nouvelle toute fraîchement confectionnée, à savoir que Catherine Nicolaïevna Akhmakov allait s’unir en justes noces au baron Bioring, dis-je tout à coup et comme si quelque chose en moi s’était brusquement déclenché.

— Vraiment ? Eh bien, imagine-toi que cette même « nouvelle », elle me l’avait communiquée avant midi, c’est-à-dire quelque trois heures avant que tu pusses jouir de son étonnement.

— Que dites-vous ? fis-je en m’arrêtant net. Comment a-t-elle pu savoir ? Au fait, elle pouvait parfaitement être renseignée avant moi ; mais, figurez-vous, elle a accueilli mon information comme une nouvelle toute vierge. Du reste… du reste, quoi ? Vive le libéralisme ! Ayons de la largeur d’esprit ! N’est-ce pas, qu’il faut admettre les caractères avec toutes leurs particularités ? Moi, par exemple, j’aurais tout de suite montré que je savais à quoi m’en tenir ; elle, elle fourre les secrets dans sa tabatière.

Soit ! Et cela n'empêche pas qu'elle soit un être charmant et un caractère noble.

— Sans doute, sans doute… Que chacun reste conforme à soi-même… Et ce qu'il y a de piquant, c'est que ces nobles caractères ont parfois le trait singulièrement direct. Imagine-toi qu'Anna Andréievna, sans crier gare, m'a posé aujourd'hui cette question : « Est-ce que vous aimez Catherine Nicolaïevna Akhmakov, ou non ? »

— Quelle question saugrenue ! m'écriai-je, stupéfait surtout de lui voir aborder spontanément ce sujet-là.

— Et comment a-t-elle expliqué… ?

— Elle m'a privé de tout commentaire, mon ami : la tabatière s'était refermée. Et, d'ailleurs, je ne saurais guère admettre entre elle et moi de conversation sur ce point… Au surplus, tu la connais, et tu peux voir combien une question de cet ordre sied à son genre de beauté. Mais peut-être sais-tu quelque chose ?

— Je suis étonné non moins que vous. Une curiosité quelconque, une plaisanterie… ?

— Point. Une question des plus sérieuses, posée sur un ton comme inquisitorial, suscitée par une cause précise. Iras-tu chez elle ? Ne pourras-tu pas savoir quelque chose ? Je l'aurais même prié, vois-tu…

— Mais la possibilité, surtout, – la possibilité seule de supposer que vous ayez de l'amour pour Catherine Nicolaïevna ! Pardonnez-moi : je ne suis pas encore revenu de ma stupéfaction. Jamais, jamais je ne me suis permis de vous parler d'un sujet de cette nature…

— Et tu avais raison, mon ami.

— Vos aventures de jadis… il y aurait je ne sais quoi d'inconvenant à effleurer avec vous ce sujet… Et récemment je me disais encore que si vous aviez, fût-ce un instant, aimé cette femme, jamais vous n'auriez commis à son égard une si terrible erreur d'opinion. Cette erreur, tout l'indique, a pour cause l'aversion endurcie, oui, l'endurcissement dans l'animosité et dans, justement, le *non amour*, – et Anna Andréievna vous pose la question : « Aimez-vous ? » Est-elle donc si mal renseignée ? C'est absurde ! Elle plaisantait… Je vous assure qu'elle plaisantait !

— Mais je remarque, mon cher, – et, sa voix me pénétrait jusqu'au cœur, – je remarque que tu parles avec bien du feu de cela. Tu viens de dire que tu étais en relations avec des femmes… Te questionner sur ce sujet…, c'est évidemment gênant…, comme tu l'indiquais… Mais « cette femme » ne se trouverait-elle dans la liste de tes amies ?

— Cette femme… écoutez, André Pétrovitch, écoutez : cette femme correspond à ce que vous disiez tantôt, chez le prince, de la « vie vivante », – vous vous souvenez ? Vous disiez que cette vie vivante est quelque chose de tellement simple et accessible et qui vous regarde avec une telle droiture, que, justement pour cette droiture et cette simplicité, il n'est pas possible de croire que ce soit précisément ce que nous cherchons toute notre vie avec tant de peine… Eh bien, vous avez rencontré une femme qui avait ce regard ! L'idéal est dans la perfection, – vous avez rencontré l'idéal ! vous avez rencontré cette femme unique et vous lui avez reconnu « tous les vices » ! Voilà !

— « Tous les vices » ! Ho ! ho ! je connais cette phrase ! s'exclama Versilov. Et si tu en es là qu'une telle phrase te soit communiquée, il convient peut-être qu'on te félicite…

Cela prouve une telle intimité entre vous… Ma foi, il semble bien que tu mérites des éloges pour une modestie et une discrétion dont peu de jeunes gens sont capables.

Sa voix se timbrait d'un rire engageant et amical. Son visage, autant que je pouvais distinguer dans la nuit, me parut s'animer singulièrement.

— La modestie ! Le mystère ! Oh ! non, non ! clamai-je (et je m'emparai de sa main, que je ne lâchai plus). Non, il n'y a pas lieu. Et de quoi me féliciteriez-vous ? De rien… Il ne pouvait rien se passer… Voyez-vous, mon cher… mon bon papa, vous me permettrez de vous appeler papa, – il est infâme de parler de ses relations avec une femme… un confident est impossible… mais quand il n'y a rien, absolument rien, on peut parler alors ? on le peut ?

— Si le cœur t'en dit…

— Une question indiscrète, très indiscrète : dans votre vie, vous avez… connu des femmes ?… Je vous demande cela… en général, pas particulièrement…

— Admettons qu'il y ait eu des péchés.

— Alors, voici un cas, et, vous, expliquez-le-moi, en homme plus expert… Voici. Tout d'un coup la femme dit, comme par hasard et regardant de côté : « Demain à trois heures, je serai là ou là… » Supposons que ce soit chez Tatiana Pavlovna…

L'émotion m'étranglait, je ne pouvais plus parler… Enfin, je repris, – et il m'écoutait avec grande attention :

— … Et le lendemain, à trois heures, j'arrive chez Tatiana Pavlovna. Avant d'entrer, je raisonne ainsi : la bonne ouvrira la porte, – vous savez… sa bonne ? – et je

demanderai avant tout : « Tatiana Pavlovna est-elle à la maison ? » Et si elle dit que Tatiana Pavlovna n'est pas à la maison, mais qu'une visiteuse l'attend… – que dois-je alors en conclure, dites, si vous… En un mot, si vous…

— Tout simplement qu'un rendez-vous t'avait été fixé… Et c'était cela ? Et c'était aujourd'hui ? Qui ?

— Oh ! non, non, non, rien, rien ! Cela était, mais ce n'était pas cela ; un rendez-vous, mais pas pour cela et je le déclare avant tout, pour ne pas être un lâche, c'était, mais…

— Mon ami, tout cela devient tellement curieux, que je te propose…

— Mon or s'offrait à tout venant, – jadis. Or c'est

Quelques kopeks qu'ex-lieutenant je sollicite.

Et un quémandeur de haute taille, quelque ci-devant lieutenant peut-être, nous barra la route.

III

— Si vous ne vous éloignez pas, monsieur, j'appelle la police ! menaça Versilov d'une voix qui ne lui était pas naturelle.

Je ne me serais jamais figuré une telle colère chez un tel philosophe et pour une cause aussi futile.

— Alors vous n'avez même pas quinze kopeks ? cria brutalement le lieutenant en agitant la main. Quelle sale

racaille ! C'est vêtu de loutre, et donner quinze kopeks, c'est pour eux une affaire d'état !

— Agent ! héla Versilov.

Un policier était à quelques pas, qui avait pu entendre l'aimable dialogue.

— Vous êtes témoin de l'insulte, lui dit Versilov. Je vous prie, venez avec nous au commissariat.

— Comme vous voudrez, gouailla le mendiant. Ça ne prouvera absolument rien ! Surtout ça ne prouvera pas que vous ayez de l'esprit !

— Ne le lâchez pas et conduisez-nous, insista Versilov.

— Est-ce que vraiment nous allons au commissariat ? Envoyez-le au diable, lui dis-je tout bas.

— Absolument, mon cher. Ce désordre dans nos rues devient indécent et finit par ennuyer tout le monde. Si chacun faisait son devoir, tout irait mieux. *C'est comique, mais c'est ce que nous ferons*.

Durant une centaine de pas, le lieutenant plastronna, déclarant qu'agir comme on faisait à son égard était misérable, que, pour quinze kopeks…, etc. Puis, il se mit à parler à voix basse au policier. Celui-ci, en homme pondéré et ennemi des esclandres, semblait être de son avis, mais dans un sens seulement. Et on l'entendait marmonner des « c'est trop tard maintenant », des « une affaire en est résultée ». Enfin sur un « si vous aviez fait des excuses, et que monsieur les eût acceptées… », – l'inculpé prit la parole :

— Écou-ou-tez, monsieur, est-il intelligent de courir de ce train ?… Si un homme consent, dans ses malheurs, à faire des excuses… si, enfin, vous avez besoin de son humiliation… Que diable, nous ne sommes pas dans un salon, mais dans la rue ! Pour la rue, j'en ai assez dit comme excuse…

Versilov s'arrêta et bruyamment se mit à rire.

— Vous êtes complètement excusé, monsieur l'officier, et croyez bien que j'apprécie vos mérites… N'agissez pas autrement dans les salons… C'est bien bon pour les salons aussi. En attendant, voici deux pièces de vingt kopeks. Allez manger et boire. Mes excuses, agent, pour vous avoir dérangé, et mes compliments de vous être tenu sur un pied si noble… Mon cher, continua-t-il en me prenant par le bras, il y a là une gargote assez répugnante, mais on y peut prendre du thé et je te proposerais…

Je le répète, je n'avais jamais vu Versilov dans un tel état de surexcitation ; pourtant son visage était rayonnant ; mais j'ai remarqué que, quand il voulut extraire de son porte-monnaie les deux pièces de vingt kopeks pour les donner à l'officier, sa main tremblait, de sorte qu'il me pria de les prendre et de les remettre au lieutenant ; je ne peux pas oublier cela.

Il m'emmena dans une pauvre taverne située en contre-bas de la rue. Il y avait peu de monde. Un petit orgue de Barbarie désaccordé et rauque était en train de moudre des notes dans l'odeur des torchons graillonneux ; nous prîmes place à l'écart.

— Tu ne sais pas ? j'aime aux heures d'ennui…, aux heures de grande détresse morale… entrer dans ces bouges.

Ces tables, cet air bégayant de *Lucie*, ces costumes nationaux en haillons, ces relents de tabac, et ce bruit de carambolages, tout cela est à tel point trivial que cela confine au fantastique. Que disions-nous donc, mon cher ? Ce fils de Mars nous a interrompus, il me semble, à l'endroit intéressant… Voilà le thé ; j'aime le thé ici… Figure-toi que Pierre Hippolytovitch affirmait à ce locataire… tu sais… celui qui a eu la petite vérole… lui affirmait que le Parlement anglais avait, au XVIII[e] siècle, nommé une commission d'hommes de loi pour instruire le procès du Christ, – uniquement pour savoir comment ça se passerait à présent, d'après nos lois modernes, – et que tout avait été représenté en grand appareil judiciaire… Eh bien ! les jurés avaient rapporté de leur salle de délibérations un verdict affirmatif sur toutes les questions… Le locataire se mit à discuter, se fâcha et déclara qu'il déménagerait demain… Et l'hôtesse de se désoler… Mais passons. Dans ces cabarets, il y a parfois des rossignols. Tu connais cette vieille anecdote moscovite à la Pierre Hippolytovitch ? Un rossignol chante dans un cabaret de Moscou ; entre un marchand qui n'aime pas les roulades. « Combien coûte le rossignol ? – Cent roubles. – Faites rôtir. » Et, l'oiseau rôti : « Servez m'en pour dix kopeks. » J'ai raconté cela à Pierre Hippolytovitch, mais il ne l'a pas cru et même s'est indigné.

Il parla beaucoup. Je ne cite ces phrases que comme échantillon. Il m'interrompait sans cesse ; dès que j'ouvrais la bouche pour commencer mon récit il se mettait à dire des balivernes ; il parlait joyeusement et comme dans une demi-griserie ; il riait – de quoi ? et même ricanait, – ce que je ne l'avais jamais vu faire. Ayant bu son thé d'un trait, il s'en versa d'autre. Je le comprends à présent : il était dans la situation d'un homme qui a reçu une lettre intéressante longtemps attendue, et qui la pose devant lui sans la

décacheter, puis la reprend, inspecte l’enveloppe, déchiffre le cachet, va dans l’autre pièce pour donner des ordres, retardant le moment de la curiosité satisfaite, – et tout cela pour une plus grande jouissance.

Naturellement, je lui racontai tout, – relation qui dura près d’une heure. Je pris les choses au début (ma première rencontre, chez le prince, avec Catherine Nicolaïevna, retour de Moscou) ; puis développai graduellement l’histoire. Je n’omettais rien, et je ne pouvais rien omettre : il me menait, il devinait, il me soufflait. J’éprouvais une jouissance immense à cette confession : je voyais en lui tant de finesse psychologique, et quelle aptitude à deviner à demi-mot ! Il m’écoutait avec tendresse, comme écouterait une femme. Surtout il sut faire de sorte que je n’eusse pas honte. Parfois il m’arrêtait sur quelque détail. « N’oublie pas les détails, surtout : un trait insignifiant d’apparence peut être le trait essentiel. » Il comprenait tout. Il comprenait fort bien que l’on pût souffrir « de la peur du document » et rester un être pur et irréprochable, tel enfin qu’elle m’était apparue aujourd’hui : il comprit à merveille le mot « étudiant ». Mais comme j’approchais de la fin, j’ai remarqué qu’à travers son bon sourire commençait à percer quelque chose de trop impatient, quelque chose de distrait et de dur. Arrivé au « document », je me demandais : « faut-il lui dire la vérité » et, malgré mon exaltation, je ne la lui ai pas dite. Je note cela pour le souvenir de toute ma vie. J’ai réédité la version que je lui avais donnée, à elle, – attribuant mensongèrement un rôle à Kraft. Ses yeux s’allumèrent, une ride rampa sur son front.

— Tu te souviens bien, mon cher, que Kraft ait brûlé cette lettre ? Tu ne te trompes pas ?

— Je ne me trompe pas.

— Le fait est que ce billet est très grave pour elle et que, si tu l'avais aujourd'hui en ta possession, aujourd'hui même tu aurais pu…

Mais ce que « j'aurais pu », il omit de me le confier.

— … Est-ce que tu ne l'as pas sur toi ?

Refrénant tout signe d'émotion :

— Sur moi ? répondis-je. À présent, sur moi ?… Mais puisque Kraft l'a brûlée…

— Oui ?…

Et il fixa sur moi un regard de feu, un regard immobile, un regard inoubliable. Du reste, il souriait, mais sa bonhomie de tout à l'heure et ce charme comme féminin avaient disparu…

Mon récit terminé :

— Chose étonnante, dit-il, chose très singulière, mon ami : tu situes votre entrevue entre trois et quatre heures et tu dis que Tatiana Pavlovna était absente ?

— Exactement de trois heures à quatre heures et demie.

— Eh bien, figure-toi, je suis allé chez Tatiana Pavlovna à trois heures et demi précises, minute pour minute, et elle m'a reçu dans la cuisine : je vais chez elle presque toujours par l'escalier de service.

— Comment ! elle vous a reçu dans la cuisine ? m'écriai-je, stupide.

— Oui, et elle m’a déclaré qu’elle ne pouvait pas me garder ; je suis resté chez elle deux minutes, le temps de l’inviter à dîner.

— Peut-être venait-elle de rentrer…

— Je ne pense pas : – elle était en camisole.

— Mais… Tatiana Pavlovna ne vous a pas dit que j’étais là ?

— Non.

— Écoutez, c’est très grave…

— Cela dépend du point de vue… Mais tu as pâli, mon cher. Qu’y a-t-il de si grave ?

— On s’est moqué de moi comme d’un enfant ?

— Tout simplement elle aura eu peur de ton « impétuosité », comme elle a dit, et se sera mise sous l’égide de Tatiana Pavlovna.

— Ainsi, elle m’aurait laissé dire tout cela devant un tiers, devant Tatiana Pavlovna ; celle-ci aurait donc tout entendu… Ceci… ceci est terrible à s’imaginer !

— *C’est selon, mon cher*. Au surplus, tu prônais tantôt la « largeur d’esprit »…

— Si c’est… une plaisanterie de sa part, je pardonne. Une plaisanterie avec un malheureux adolescent – soit ! Et je ris. Mais, malgré tout, « l’étudiant » était dans son cœur ; il y existe et y existera toujours !… Écoutez, quel est votre avis ? Dois-je aller chez elle tout de suite pour savoir toute la vérité ?

Je disais « je ris », et j'avais les larmes aux yeux.

— Eh bien, va, mon ami, si tu veux.

— Il me semble que je me suis sali le cœur en vous racontant tout cela. Ne vous fâchez pas, cher ; mais on ne peut parler de la femme, je le répète, de la femme… à une tierce personne : le confident ne comprendra pas ; un ange lui-même ne comprendrait pas. Si l'on estime la femme il ne faut pas prendre de confident. Si l'on se respecte l'on ne doit prendre de confident. Je ne me respecte plus. Au revoir ; je ne me pardonnerai pas…

— Assez, mon cher, tu exagères. Tu dis toi-même qu'« il n'y eut rien ».

Nous sortîmes, et ce fut l'adieu.

— Mais est-ce que tu ne m'embrasseras jamais, sincèrement, comme un enfant, comme un fils son père ? prononça-t-il avec un singulier frisson dans la voix.

Je l'embrassai chaleureusement.

— Cher,… sois toujours aussi pur qu'à présent.

Jamais de ma vie je ne l'avais embrassé, ni même ne m'étais imaginé qu'il le désirât.

FIN DU TOME PREMIER

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2016

—

— Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, AlainC, Coolmicro